

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

# **Fêtes fatales au manoir**

**Hannah Dennison**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

HANNAH DENNISON

# FÊTES FATALES AU MANOIR

Les mystères de Honeychurch



"GÉNIAL ET PARFAIT POUR CHASSER LE BLUES !"

lCity

M.C. BEATON

# Fêtes fatales au manoir

Hannah Dennison

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)  
par Jocelyne Barsse

City  
*Roman*

© **City Editions 2021**, pour la traduction française  
© 2019, Hannah Dennison  
Publié pour la première fois au États-Unis par St. Martin's Press  
sous le titre *Tidings of Death at Honeychurch*.  
Couverture : © Constable / Little, Brown Book Group  
ISBN : 9782824634784  
Code Hachette : 23 5511 8  
Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud  
Catalogues et manuscrits : [city-editions.com](http://city-editions.com)  
Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit  
de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce,  
par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.  
Dépôt légal : Février 2021

*À Claire Carmichael,  
Formidable professeure d'écriture,  
mentor australienne et amie très chère.  
Avec toute mon affection  
et ma reconnaissance.*





« *Persévérer,*  
*c'est triompher.* »

Comte de Grenville

# 1

— Cette journée portes ouvertes est un véritable succès ! jubila ma mère, tout en montrant les villageois qui s'étaient déplacés en nombre pour admirer la mythique collection d'objets anciens du manoir présentés dans la salle d'exposition. Tu peux être fière de toi, Kat ! Quelle affluence !

Fière, non, mais soulagée, oui. J'avais dû me montrer très persuasive pour convaincre monsieur le comte, Rupert Honeychurch, d'ouvrir la salle d'exposition aux visiteurs. L'idée était de lever des fonds qui seraient alloués à la restauration urgente de l'aile orientale.

Le manoir de Honeychurch, vieux de six cents ans, n'avait encore jamais ouvert ses portes au public et le comte semblait lui-même surpris par le nombre de personnes qui avaient franchi le portail du domaine encadré de ses piliers en granit imposants. Le billet d'entrée, dont le prix avait été fixé à dix livres, comprenait une collation : vin chaud, gin maison concocté par ma mère et les fameuses tartelettes aux fruits secs de Peggy Cropper, à volonté.

— Si tu veux mon avis, c'est en grande partie grâce à ça, dit ma mère en désignant d'un mouvement de tête le plateau en argent qu'elle portait.

Six verres en cristal taillé givrés avec leur bâtonnet mélangeur en forme de sapin entouraient une bouteille d'un demi-litre dont l'étiquette portait la mention « Gin Honeychurch ».

— Rien que la semaine dernière, nous avons vendu vingt-cinq bouteilles. Prends un verre ma chérie, tu peux te détendre maintenant. Tu as fait ta part.

— Très bien, dis-je en m'exécutant.

J'avais été à cran toute la journée parce que Rupert avait obstinément refusé de faire appel à une société de sécurité privée. Il maintenait que Seth Cropper, le majordome vieillissant, posté à l'entrée à côté de la lourde armure de jouteur du troisième comte de Grenville, pouvait parfaitement monter la garde. Il avait même refusé de placer des écriteaux « Ne pas toucher » dans la douzaine de vitrines ouvertes, arguant que ses « villageois » ne feraient jamais une chose pareille.

Alors que la journée touchait à sa fin, j'admis que mes peurs étaient infondées. Aucun objet précieux n'avait été endommagé, personne n'avait

renversé de vin chaud sur l'ours blanc empaillé et surtout l'attraction vedette de l'exposition, le macabre faucon momifié, ne s'était pas désagrégée pour finir en tas de poussière.

Officiellement appelée le Faucon Ensanglanté de Honeychurch, la créature desséchée, dont l'âge était estimé à plus de deux mille ans, était exposée sur un piédestal au milieu de la pièce. Le sarcophage en bois contenant l'oiseau aurait été volé dans un tombeau égyptien par le neuvième comte de Grenville et rapporté illégalement en Angleterre dans les années 1850. On disait que la substance semblable à du sang qui suintait parfois de l'animal annonçait une mort imminente. Et gare à ceux qui touchaient la créature, ils attiraient le malheur sur eux !

Depuis que l'oiseau avait été enfermé dans son cercueil, plus de cent cinquante ans auparavant, nul n'aurait pu dire ce qui s'était réellement passé, mais à l'occasion des portes ouvertes, on avait enlevé le couvercle et l'animal était exposé à la vue de tous.

En plus du faucon et d'une collection d'animaux sauvages empaillés décorés de guirlandes, il y avait des reliques africaines, des œufs d'autruche et de balbuzards très rares, des maquettes de vaisseaux, des objets sculptés en ivoire et des papillons exotiques exposés dans leurs boîtes. Les visiteurs pouvaient également admirer de vieilles montres à gousset ainsi que des curiosités comme une boîte à musique Polyphon, un sac à main en peau de tatou et une tête de girafe empaillée.

— Regarde-moi cette pauvre girafe ! Tu ne trouves pas qu'elle a l'air traumatisée ? dit ma mère en fixant le nez de clown rouge et l'écharpe à rayures blanches et rouges dont l'animal était affublé.

— Encore une idée de Harry, expliquai-je.

L'héritier du domaine de Honeychurch, âgé de huit ans, aussi connu sous le nom de Chef d'escadrille James Bigglesworth, avait été chargé de décorer la pièce avec son amie, l'agent spécial Fleur Moreau, qui passait le plus clair de son temps à Honeychurch depuis que ses parents travaillaient en Chine.

— C'est un peu exagéré, fit remarquer ma mère.

Je ris car s'il y avait bien quelque chose d'exagéré, c'était sa tenue. Elle portait un pull à paillettes orné d'une tête de renne avec un pantalon écossais rouge et vert beaucoup trop moulant. Des boules de Noël en argent pendaient à ses oreilles.

— J'adore cette période de l'année, s'enthousiasma ma mère, tout en détaillant ma tenue – une tunique, un legging et des bottines noirs – d'un œil critique. Tu aurais pu faire un effort pour l'occasion, Katherine !

Je soulevai une mèche de cheveux pour faire apparaître mes minuscules boucles d'oreilles en forme de bonhomme de neige.

— Elles ne se voient pas sous ta chevelure, marmonna ma mère.

— C'était le but, admis-je. Nick Bond du *Dipperton Deal* devrait arriver d'une minute à l'autre. Il veut prendre le faucon en photo. Si je finis aussi dans son journal, j'aimerais autant ne pas avoir l'air ridicule.

Notre hebdomadaire local s'intéressait davantage aux gagnants du concours de la plus grosse citrouille qu'aux faits divers sanglants, ignorant l'adage « Le sang fait vendre ». Même si dans ce cas précis et de son propre aveu, Nick espérait bien que le faucon saignerait.

— Oh, à ta place, je me ficherais pas mal d'avoir l'air ridicule, lâcha ma mère d'un ton léger. L'époque de *Fakes & Treasures* est bel et bien révolue.

— Je reconnais là ton tact légendaire ! Merci, maman.

Ma mère avait raison, néanmoins. J'avais présenté autrefois l'émission très populaire *Fakes & Treasures*, ce qui m'avait valu d'être poursuivie pendant des années par des paparazzis déterminés à me surprendre dans les situations les plus embarrassantes. Pourtant, depuis que j'avais démissionné et quitté mon ancienne vie à Londres pour m'établir à plus de trois cents kilomètres de la capitale, les médias m'avaient laissée tranquille. J'avais réalisé mon rêve et gérais ma propre affaire : Les Collections de Kat, vente et estimation.

— Le commandant Leonard Evans pourrait bien te voler la vedette, dit ma mère avec une pointe de malice. Il voudra prendre la pose à côté du faucon. Toutes les occasions sont bonnes pour mettre en avant son courage !

— Tu devrais te réjouir pour le mari de ton amie.

Quand elle avait appris que le nom de Lenny figurait sur la liste de distinctions royales du Nouvel An et que la reine allait lui décerner la Médaille pour actes de bravoure, ma mère avait eu du mal à dissimuler sa jalousie. Monarchiste pure et dure, elle rêvait de rencontrer la reine mais Delia allait la devancer ! J'étais certaine que leur amitié survivrait. Ces deux-là avaient une passion commune pour Marks & Spencer et le gin. C'est d'ailleurs lors d'un repas bien arrosé qu'elles avaient décidé de fabriquer leur propre gin. Quelques semaines plus tard, l'appellation « Gin Honeychurch » était née.

— Dommage que la comtesse douairière ne soit pas là, regretta ma mère. Je crois que ça lui aurait plu, finalement.

— Permets-moi d'en douter, dis-je en pensant à la réaction de la redoutable octogénaire.

Edith Honeychurch, horrifiée à l'idée d'ouvrir le manoir au « bas peuple », comme elle appelait tous ceux qui n'étaient pas de sa condition, avait pris le train pour se réfugier chez des amis à Londres.

— En tout cas, monsieur le comte a l'air plutôt content.

Ma mère montra Rupert qui se tenait à l'autre bout de la pièce, près de l'ours polaire, entouré de quelques employés du domaine. Avec sa calvitie naissante et sa moustache militaire bien taillée, le quinzième comte de

Grenville était un homme séduisant. Vêtu comme à l'accoutumée d'un pantalon de velours beige et d'une veste en tweed vert avec des coudes en cuir, il se tenait bien droit avec le maintien de ceux à qui tout est dû. De temps à autre, une âme courageuse s'approchait du maître, ôtant son chapeau ou esquissant une révérence avec déférence avant de battre rapidement en retraite.

— Tiens, voilà Nick, dis-je tandis qu'un jeune homme d'une vingtaine d'années, vêtu d'un blouson en cuir noir et d'un jean, franchissait la porte à toute vitesse. Sa barbe naissante, bien que tendance, cachait mal son acné sévère.

— Désolé pour mon retard, Kat, dit-il en nous rejoignant à la fenêtre. J'avais deux mariages cet après-midi et la dernière mariée a insisté pour que je refasse une séance. Je déteste les mariages.

— Il faut bien commencer quelque part, dit ma mère. Kat a fait ses débuts dans un magasin de jouets un samedi.

— Ça fait quatre ans que je stagne au niveau « quelque part » et j'en ai assez, fit remarquer Nick tout en balayant la pièce du regard. Le faucon s'est-il mis à saigner ? Cette légende a bercé mon enfance. Tous ceux qui ont grandi dans le coin vous diront la même chose. Vous pensez que c'est le vrai ?

— Oui, c'est le vrai. Mais pour le reste, je ne compterais pas trop dessus.

Nick sortit son iPhone.

— Je vais commencer par quelques brèves interviews. Monsieur le comte acceptera peut-être de dire quelques mots. Où est le commandant Evans ? Il faut absolument que je le prenne en photo. C'est le héros du moment !

— Quelque part en train d'astiquer ses médailles, je présume. Puis-je vous proposer un peu de notre Gin Honeychurch ? dit ma mère en tendant son plateau. Croyez-moi, vous n'avez jamais rien goûté de semblable.

Je n'allais pas la contredire. La teneur en alcool devait approcher les 70 %. Une gorgée avait suffi à m'arracher la gorge.

— C'est pas de refus.

Nick prit le verre et but une bonne gorgée.

— Merde ! Ce truc est carrément...

— Vigoureux, proposa ma mère d'un ton suave.

— J'allais plutôt dire « viril », fit Nick avec un sourire enfantin.

— Je l'ai distillé au domaine avec l'aide de Delia Evans, la... femme du commandant Evans, enfin... pour le moment.

— Comment ça, « pour le moment » ? demanda Nick en inclinant la tête.

Je lançai un regard appuyé à ma mère. Elle était tout à fait en droit de désapprouver la décision de Delia qui avait donné une seconde chance à son mari après son aventure extraconjugale sans lendemain mais ce n'était pas une raison pour le crier sur tous les toits et alerter la presse.

Nick s'envoya le reste du gin. Il fut parcouru d'un frisson de plaisir connaisseur.

— J'espère que vous ne conduisez pas, intervint ma mère. La police est partout.

— Ne vous inquiétez pas, la rassura Nick. Je connais tous les raccourcis. Je suis plutôt du genre à sortir des sentiers battus.

— Pardon ? demanda ma mère.

— Je pratique la moto tout-terrain, si vous préférez. C'est une de mes passions. Il y a des kilomètres de voies vertes dans le coin, c'est parfait pour éviter les flics après quelques verres au pub... Merde, ne me dites pas que ce gamin est toujours obsédé par Biggles ? Il a quel âge maintenant ? Huit ans, non ?

Harry, affublé de ses lunettes d'aviateur de la Première Guerre mondiale et de son écharpe blanche, se dirigeait vers nous accompagné de Fleur en tenue d'agent secret : béret, lunettes de soleil et trench-coat.

— Et vous ? Vous n'aviez pas de héros ?

— Barry Sheene, répondit Nick. Du moins à l'époque où je voulais devenir pilote moto.

— Il a saigné ? demanda Harry.

— Tu veux dire depuis la dernière fois que tu as regardé, il y a quoi... vingt minutes ? le taquinai-je. Non, toujours pas.

— Ouf, tant mieux ! Pas question de passer à côté de ce spectacle.

Après avoir monté la garde à côté du faucon une grande partie de la journée, les enfants étaient allés dans la cuisine pour boire du chocolat chaud et manger de la guimauve.

Nick tendit la main à Harry.

— Nick Bond, du *Dipperton Deal*. À qui ai-je l'honneur ?

— Chef d'escadrille James Bigglesworth, dit Harry, revenant à son *alter ego*. Laissez-moi vous présenter l'agent secret Fleur Moreau.

— *Bonjour*<sup>\*1</sup>, dit Fleur d'un air faussement timide.

— Je suis honoré de vous rencontrer monsieur, dit Nick. Je suis venu photographier l'oiseau.

Les yeux de Harry brillaient d'enthousiasme.

— Vous voulez le voir ? Mais il ne faut surtout pas le toucher. Il est maudit.

— Après vous, dit Nick.

---

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

## 2

— C'est trop tard ? Vous fermez ? demanda une femme, hors d'haleine, à l'entrée. Nous avons roulé pendant des heures et nous nous sommes complètement perdus.

— Non, vous avez encore une heure, répondis-je en me tournant pour saluer la nouvelle venue avec un sourire.

— Vous êtes Kat Stanford, c'est ça ? demanda la femme. Mon mari et moi adorions *Fakes & Treasures*.

Âgée de vingt-cinq ans tout au plus, elle était d'une beauté saisissante. Avec sa peau parfaite, ses longs cheveux blonds, ses immenses yeux bleu porcelaine et ses cils très longs, elle me faisait penser à l'une de ces poupées en bisque que j'achetais et que je vendais.

Emmitouflée dans une doudoune longue Moncler, elle portait un sac à dos en velours de la même marque auquel était suspendue une adorable licorne blanche avec l'oreille en bouton caractéristique de la maison Steiff.

— Ah, voilà une femme comme je les aime ! m'enthousiasmai-je. J'adore les miniatures Steiff, à vrai dire, j'en ai toute une collection.

— Elle est mignonne, non ? C'est vous qui m'avez donné envie de collectionner des peluches miniatures Steiff.

— Oh, c'est adorable. À qui ai-je l'honneur ?

— Appelez-moi Lala.

Je crus entendre ma mère marmonner : « Strip-teaseuse ». J'espérai être la seule à avoir entendu le commentaire désobligeant.

— Pardon ? demanda Lala d'un ton brusque.

— Je disais : prenez donc un peu de gin, ça vous égayera, lança innocemment ma mère.

— Désolée, je ne bois pas, répondit Lala en montrant son ventre. Je suis enceinte. Plus que quatre mois et demi avant le terme.

— Félicitations, dis-je.

— Merci. Nous sommes impatients. C'est notre premier, enfin, mon premier. Angus est déjà père.

Elle ouvrit son sac à dos en velours dont elle sortit un porte-monnaie

assorti. Je remarquai sa manucure parfaite. Tout était soigné chez elle.

— Dix livres chacun, c'est bien ça ?

— Ne vous souciez pas de ça, à cette heure, c'est gratuit, dis-je.

— Merci, dit-elle en rangeant son porte-monnaie. Tiens, voilà ma moitié.

Elle fit signe à un homme trapu, de dix ans son aîné au bas mot. De type méditerranéen, il avait la peau mate et des cheveux très noirs. Il portait une doudoune de la même marque que celle de sa femme mais elle était noire, tout comme son pantalon et ses chaussures. Le couple détonnait franchement dans cette assemblée de campagnards.

— C'est Kat Stanford, dit Lala à son mari.

— Angus Fenwick, dit-il en tendant la main. On a eu beaucoup de mal à trouver.

— Angus n'a pas voulu s'arrêter pour demander le chemin, le taquina Lala.

— C'est typiquement masculin, intervint ma mère. Je crois reconnaître l'accent du Nord ?

— Effectivement, confirma Angus. Nous arrivons de Richmond, dans le North Yorkshire.

— Dieu du ciel ! Vous avez fait tout ce trajet ! s'exclama ma mère. Par ce temps !

— Angus est passionné de taxidermie, expliqua Lala. Il ferait des milliers de kilomètres pour voir une souris empaillée.

Nous éclatâmes de rire.

— Je suis surprise que vous ayez entendu parler de cette journée portes ouvertes, dis-je.

En effet, si nous avions fait un peu de publicité en passant une annonce dans le *Dipperton Deal* et en distribuant des prospectus dans les villages voisins, nous nous étions contentés d'informer la population locale.

— Je ne sais plus comment on l'a appris, poursuivit Lala. Peu importe ! On loge au bed & breakfast du village.

— Pas au cottage de Rose, j'espère ! s'exclama ma mère d'un ton sinistre.

— Si, pourquoi ? demanda Lala.

— Surtout, demandez bien un sachet neuf quand Violet vous préparera un thé, répondit ma mère.

Violet, la septuagénaire qui tenait le seul salon de thé du coin, était d'une pingrerie notoire au point qu'elle recyclait les sachets de thé jusqu'à ce qu'ils aient l'apparence d'une bouillie grise.

— Qui est-ce ? demanda Lala en montrant Lady Lavinia, la patiente épouse de Rupert, qui venait d'entrer dans la pièce avec un plateau chargé de tartelettes aux fruits secs et de verres de vin chaud.

— C'est la maîtresse de maison, l'informa ma mère. L'épouse du quinzième comte de Grenville.



Lavinia, d'ordinaire vêtue d'un jodhpur crasseux et coiffée d'un filet épais sous lequel elle ramassait ses longs cheveux blonds, avait fait un effort pour l'occasion. Elle portait un pull angora blanc datant des années 1980, avec de larges épaulettes, et une jupe rouge évasée. Ses cheveux se hérissaient sur sa tête, chargés d'électricité statique.

M. Chips, le jack russel d'Edith, s'engouffra dans la pièce derrière elle et se mit à décrire des cercles autour des convives tout en aboyant avant de lever la patte contre une torchère victorienne en acajou.

Lala se raidit.

— Ce chien a l'air méchant.

— Il est juste plein d'entrain, la rassurai-je bien que M. Chips fût connu pour sa tendance à distribuer les coups de dent amicaux.

Lavinia semblait glisser dans la pièce, adressant un sourire à tous ceux qu'elle croisait.

— Bonsoir, bonsoir ! Mon Dieu, dit-elle en apercevant Lala. Vous n'avez pas de verre, ma chère !

— Elle ne boit pas, expliqua Angus. Elle est enceinte.

— Oh, comme c'est charmant, roucoula Lavinia. Il vous suffit de *pousser* un bon coup et *hop* ! Les enfants sont *si* amusants !

Elle parlait l'anglais des classes supérieures, avec cette tendance à étrangler les voyelles, qui la rendait parfois difficile à comprendre.

Lala la regarda, perplexe.

— Comment ça, *hop* ?

— Combien on a fait aujourd'hui, Iris ? demanda Lavinia. Beaucoup de pognon, j'espère ! Des milliers de livres ?

— Nous en saurons plus à la fin de l'après-midi, madame, répondit ma mère.

— Très bien. Continuez, continuez.

Tandis que Lavinia s'éloignait en virevoltant, je l'entendis gazouiller :

— Vin chaud ! Vin chaud ! On va tous finir pompettes !

— Elle doit être très riche pour vivre dans une maison pareille, dit Lala avec nostalgie. Ils sont sûrement milliardaires.

J'avais envie de lui dire que l'aristocratie terrienne était bien souvent pourvue de terres mais dépourvue d'argent. J'étais bien placée pour savoir à quel point il était difficile d'entretenir ces vastes domaines à la campagne. La comtesse douairière m'avait dit qu'à la suite du décès de son mari, les droits de succession dont elle avait dû s'acquitter étaient tels qu'elle avait été contrainte de condamner deux ailes entières du manoir, dont l'aile orientale, car elle n'avait plus les moyens de les restaurer.

— Mais où sont les domestiques ? poursuivit Lala.

— On parle de personnel aujourd'hui, précisai-je.

— En voilà une, de domestique, dit ma mère en montrant Delia qui entrait avec un nouveau plateau de vin chaud et de tartelettes aux fruits secs.

Elle portait une robe rouge vif, un collier de guirlandes argentées et un bandeau avec de faux bois de renne. Elle avait les joues rouges.

— C'est la gouvernante, poursuivit ma mère.

— C'est donc *elle*, Delia ? dit Lala en s'adressant à Angus. Elle ne ressemble pas du tout à ce que j'imaginai. Une rombière rondouillarde ! C'est une perruque ?

La pauvre Delia souffrait d'alopécie. Je trouvai les commentaires de Lala déplacés et franchement pas gentils.

Une idée me vint à l'esprit tout à coup.

— Vous connaissez Delia ? demandai-je. C'est comme ça que vous avez entendu parler de l'exposition au manoir ?

— Pas exactement, rectifia Angus. Nous connaissons sa fille, Laurie. Elle vit en Écosse.

— Vous voulez dire Linda, corrigea ma mère.

— C'est ça, Linda, confirma Lala en levant les yeux au ciel.

Elle donna un coup de coude à son mari.

— Angus a une mémoire des noms aussi défaillante que son sens de l'orientation.

Elle marqua une pause puis claqua des doigts.

— Delia... n'est-ce pas la femme du célèbre héros de guerre ? Celui qui a sauvé des enfants dans une grotte ?

— Le commandant Evans, dis-je. C'est ça. La reine lui a décerné la Médaille pour actes de bravoure.

Lala balaya la pièce du regard.

— Il n'est pas censé être là ?

— Ne vous inquiétez pas, intervint ma mère. Il ne va pas tarder à faire son entrée ! Et il veillera à ce qu'elle marque les esprits, attendez un peu !

— Je pensais que Delia porterait un uniforme, dit soudain Lala. Vous savez, comme madame Hughes dans *Downton Abbey*.

— En voilà un qui porte l'uniforme, intervint ma mère en montrant Seth Cropper, effectivement vêtu de la tenue traditionnelle des domestiques : col amidonné, pantalon gris rayé et queue-de-pie.

Avec ses cheveux gris clairsemés et huilés, il était l'incarnation du majordome edwardien.

— On dirait qu'il dort, fit remarquer Lala en voyant ses yeux fermés.

Elle laissa échapper un rire méchant.

— Il fait semblant mais rien ne lui échappe, croyez-moi, dit ma mère.

À cet instant précis, il ouvrit les yeux. Il inspecta la pièce, prit un verre sur le rebord de la fenêtre derrière lui, le vida d'un trait, le reposa et reprit sa

position.

— Par quoi commencer ? demanda Lala.

Je montrai l'endroit où se tenaient Harry et Fleur ainsi que Nick qui photographiait le faucon.

— Par cette créature, bien sûr !

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Angus.

— Le faucon.

Aucune réaction, puis :

— Le faucon ?

Il y eut un silence gêné interrompu par Lala qui, après avoir donné un énième coup de coude à Angus, s'exclama :

— Franchement, tu as besoin de caféine ! Le *faucon* ! C'est pour lui qu'on a fait tout ce chemin.

— Oui, oui ! Bien sûr ! Le faucon, dit Angus avec un sourire idiot. Oublions la caféine. Un petit verre va sûrement me requinquer.

Il tendit la main vers le plateau de ma mère et prit deux verres. Un pour lui, un pour Lala.

— Je suis enceinte, tu te souviens ?

Elle reposa le verre, tout en levant les yeux au ciel et en articulant le mot « incorrigible », avant d'entraîner Angus un peu plus loin.

— Quel couple étrange ! s'exclama ma mère, se faisant l'écho de mes pensées. Faire tout ce trajet, et par ce temps épouvantable en plus !

Il semblait inconcevable qu'ils aient pu parcourir les quatre cent quatre-vingts kilomètres qui séparaient le North Yorkshire de Little Dipperton. Bien que la neige eût en grande partie fondu, les autorités avaient conseillé aux automobilistes d'éviter les déplacements non urgents à cause du risque de verglas sur les routes.

Ici, au fin fond du Devon, quatre-vingt-dix pour cent des routes de campagne ne voyaient pas un grain de sel pendant les mois d'hiver. Les chaussées étroites et raides étaient particulièrement dangereuses et pour la plupart inaccessibles aux chasse-neige. Heureusement, les habitants de Little Dipperton pouvaient compter sur les services d'Eric Pugsley, le voisin de ma mère, qui tenait la casse juste à côté de chez elle. Avec son tracteur, Eric dépannait les automobilistes en rade, au tarif de cinq euros le remorquage. Voilà quelqu'un qui avait le sens des affaires.

— C'est bizarre qu'Angus n'ait pas entendu parler du faucon momifié, fit remarquer ma mère.

Nous regardâmes le couple avec curiosité.

— Apparemment, ils connaissent la fille de Delia.

— Ça, c'est ce qu'ils disent. Il y a quelque chose chez cette Lala... Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. C'est sans doute une de mes intuitions

gitanes.

Ma mère aimait à penser qu'elle avait hérité de quelques dons gitans car elle avait passé son enfance dans une foire et sur un ring de boxe itinérants.

— Je serai aux aguets comme un faucon dans son nid, poursuivit-elle. Sans mauvais jeu de mots, bien entendu. Delia m'a dit qu'une de ses parures avait disparu : le collier en cristal de sa grand-mère avec ses boucles d'oreilles assorties... Tiens quand on parle du loup... la voilà.

Delia s'approcha avec son plateau. Elle prit un verre d'eau et le tendit à ma mère.

— Tu peux l'apporter à Seth ? demanda-t-elle. Il tombe de fatigue.

Nous regardâmes le majordome. Cette fois, Seth s'était bel et bien endormi.

— « Tomber », c'est le mot, conclut ma mère. Et pourquoi tu ne peux pas le lui donner toi-même ?

— Parce qu'il faut que j'aille chercher mon mari.

Delia montra Nick qui, muni de son iPhone, filmait la pièce.

— Il ne faut pas faire attendre les journalistes. Attends un peu de voir mon Lenny en uniforme ! Tu ne vas pas en revenir.

— Ça doit être merveilleux d'être mariée à un héros, fit ma mère d'un ton qui trahissait son sarcasme. Y a-t-il au moins quelque chose dont il a peur ?

— Les serpents ! s'exclama Delia. Mais ne lui dites surtout pas que je vous en ai parlé.

Ma mère fit ce que Delia lui avait demandé. Elle donna un coup de coude à Seth et lui tendit son verre d'eau. Elle en profita pour lui montrer discrètement Angus et Lala qui contemplaient le faucon tout en discutant avec Harry et Fleur.

Il y avait moins de monde dans la pièce à présent. Le docteur Smeaton, un homme d'une cinquantaine d'années à la barbe grise, vêtu d'un pull de Noël bleu marine avec un bonhomme de neige, s'entretenait avec Rupert à côté d'un appareil connu sous le nom de « Rejuvenator », une sorte de machine électrique à rajeunir. Inventé par Otto Overbeck, il aurait connu un immense succès durant les années folles. On posait des électrodes sur la tête ou le dos des patients qui recevaient une décharge électrique et profitaient instantanément d'une cure de jouvence.

Rupert avait imprudemment permis à toutes les personnes intéressées d'essayer la machine. Le docteur Smeaton se tenait prêt à intervenir en cas d'incident. Peut-être Lavinia s'était-elle laissée tenter, ce qui aurait pu expliquer son étrange coiffure ?

Nick me fit signe de le rejoindre et activa la fonction « dictaphone » de son téléphone.

— Dites-moi ce que vous savez de ce faucon momifié, Kat.

Nous regardâmes l'oiseau dans le sarcophage ouvert. Il était couché, les

ailes repliées dans son linceul en lin aux pliures géométriques. On pouvait deviner la forme de son bec à travers l'étoffe percée d'un petit trou laissant apparaître un œil.

— Le faucon était sacré chez les Égyptiens et considéré comme le dieu du ciel, expliquai-je à Nick. C'était le *ba*, ou la manifestation physique d'Horus, le dieu à tête de faucon, incarnation de la royauté divine.

J'expliquai que Horus était le dieu gardien et protecteur du pharaon régnant et qu'il était souvent représenté avec ses ailes déployées derrière la tête du roi.

— Et s'il se met à saigner, ça veut dire que quelqu'un va disparaître, mourir ou être maudit pour toujours, jubila Harry.

— Peut-être qu'il saigne sous le tissu, dit Lala. Et si on lui donnait un petit coup pour voir ?

— Ne le touchez pas ! s'exclama Harry, horrifié. Ça porte malheur.

— Je ne suis pas superstitieuse, répliqua-t-elle en riant, puis elle s'approcha de la créature, l'index tendu.

— Non ! Surtout pas ! hurla Harry, et soudain ce fut le chaos.

M. Chips, craignant que Harry ne fût la cible d'une attaque, se jeta sur Lala. Elle cria et s'agrippa à Angus qui heurta le piédestal, lequel se mit à vaciller sur sa base. Harry l'empêcha juste à temps de basculer, mais Angus et Lala perdirent l'équilibre et tombèrent avec fracas. M. Chips profita de l'occasion pour passer à l'attaque et planta ses crocs dans la cheville d'Angus qui laissa échapper un cri de douleur.

Rupert accourut, suivi du docteur, mais entra en collision avec Nick qui filmait la scène avec son téléphone.

— Comment osez-vous venir ici ?? s'exclama Rupert, les yeux brillants de colère. Partez immédiatement ou j'appelle la police.

— Il me semble que vous devrez l'appeler quoi qu'il advienne, rétorqua Nick sans se démonter ni cesser de filmer le chaos.

— M. Chips ! Arrête ! Lâche-le ! cria Harry.

Mais M. Chips s'amusait beaucoup trop pour l'écouter. Il y eut un bruit de tissu qui se déchire.

— À l'aide ! cria Lala à nouveau. Ce chien est en train de tuer mon mari.

Ma mère se précipita vers eux et saisit le fougueux animal par le cou juste au moment où la porte s'ouvrait dans un grand bruit.

Lenny apparut sur le seuil, vêtu de son uniforme militaire, brandissant un parapluie.

— Je suis là, annonça-t-il d'une voix tonitruante. Restez où vous êtes ! La situation est sous contrôle.

— S'il vous plaît, sauvez-nous ! l'implora Lala.

À cet instant, quelque chose d'extraordinaire se produisit.

Lenny s'arrêta net. On aurait dit qu'il s'était cogné à un mur invisible.

Livide, il lâcha le parapluie puis recula comme s'il avait vu un fantôme... Il heurta en se repliant la lourde armure de joueur du troisième comte de Grenville.

Les événements semblèrent dès lors s'enchaîner au ralenti.

Horriés, nous vîmes l'armure vaciller.

— Seth ! Écarte-toi ! Vite ! hurla ma mère, mais le vieux majordome se contenta de sourire niaisement et l'armure en métal s'écroula sur lui dans un vacarme assourdissant.

### 3

Pendant quelques secondes, personne ne bougea, puis j'entendis Rupert crier :

— Faites sortir les enfants !

Je me précipitai pour l'aider mais Lala semblait avoir retrouvé ses esprits.

— Où dois-je les emmener ? demanda-t-elle en prenant Harry et Fleur par la main.

— À la cuisine, m'empressai-je de répondre. Harry va vous montrer le chemin.

— Elle a touché le faucon, intervint Harry. Je vous avais dit que ça portait malheur. Il est mort, Cropper ?

— Bien sûr que non ! répliqua Rupert. Tout le monde dehors ! Et que ça saute !

— Mort ! Mort ! Mort ! chantait Fleur gaiement tandis que Lala les poussait hors de la pièce, suivie des derniers visiteurs.

Il ne restait plus que ma mère, Angus, avec la jambe droite de son pantalon déchirée, Rupert et moi.

Je craignais que Fleur n'eût raison à propos du sort qui attendait Seth.

Une flaque de sang se répandait déjà sur les dalles, là où les pieds du majordome dépassaient de la cuirasse. Il ne bougeait plus.

— J'ai des notions de secourisme, dit Angus. On devrait au moins soulever le plastron de cuirasse.

— Non. Oui. Vous croyez ? demanda Rupert, l'air hagard. Oh mon Dieu, la cuisine ! Il ne faut surtout pas que Harry alerte madame Cropper !

— Ma mère et moi allons les rejoindre, dis-je.

C'est à cet instant que je remarquai Nick Bond qui rôdait dans un coin avec son iPhone. Il avait continué à filmer.

Rupert l'aperçut aussi. Il lui lança un regard assassin.

— Donnez-moi ce téléphone ! cria-t-il. Donnez-le-moi tout de suite !

Nick tourna les talons et s'enfuit. Ma mère et moi le suivîmes et tombâmes nez à nez avec le docteur Smeaton, muni de sa mallette noire.

— L'ambulance est en route, annonça-t-il. Pourvu qu'il ne soit pas trop

tard.

Dans le grand hall, Nick s'était réfugié derrière les lourds rideaux de brocart. Nous vîmes le bout de ses chaussures éraflées dépasser. Si les événements n'avaient pas été aussi graves, la scène aurait pu prêter à rire.

— Nick, dis-je. On voit vos pieds.

Le jeune reporter sortit de sa cachette avec un sourire penaud.

— Qui ne tente rien n'a rien. Quelqu'un a touché l'oiseau ? Je n'ai rien vu.

— Moi non plus, dit ma mère.

— Cette légende du faucon ensanglanté de Honeychurch a bercé mon enfance, répéta Nick. Les autres gamins, on les menaçait avec le croque-mitaine mais nous ici, on avait le faucon. C'est l'occasion rêvée pour moi, je vais enfin percer dans la profession. Plus de mariages.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demandai-je.

— Vous réalisez, poursuivit Nick, que si c'était arrivé à un visiteur, monsieur qui-se-donne-des-grands-airs aurait pu être poursuivi en justice. Cet incident aurait pu lui coûter très cher.

— Exactement, approuva ma mère. Heureusement que c'est tombé sur Seth !

— *Heureusement* ! répétais-je, horrifiée. Maman !

— Nick a raison, poursuivit ma mère. Monsieur le comte pourrait avoir des démêlés avec l'administration de la santé et de la sécurité au travail. Ce n'est pas la faute de Kat, pourtant. Elle lui avait conseillé de prendre une assurance mais il n'a rien voulu savoir. Il a dit que c'était trop cher.

— Sans compter qu'un autre type s'est fait mordre par le chien, ajouta Nick. *Et* sa femme enceinte... Elle pourrait faire une fausse couche après sa mauvaise chute.

— Exactement, répéta ma mère. Monsieur le comte devrait faire attention.

— Où est le commandant Evans ? demanda Nick. Il a disparu aussitôt après son entrée en scène.

— Bonne question. Je n'ai pas vu Delia non plus, constata ma mère. Acte de bravoure, tu parles !

— Oui, tu parles, reprit Nick à voix basse. Je vais avoir une petite discussion avec lui. Pourquoi est-il parti ?

Je réalisai tout à coup que Nick avait aussi enregistré notre conversation. J'étais furieuse.

— Ça suffit Nick !

— Vous nous avez enregistrées ? dit ma mère, horrifiée.

— Merci mesdames, fit-il avec un sourire narquois. Au plaisir.

Sur quoi, il nous laissa.

— Oh mon Dieu, se lamenta ma mère. Je crois que j'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas. Monsieur va être contrarié s'il l'apprend.



— J'essaierai de parler à Nick, proposai-je, mais j'avais le sentiment qu'il ne m'écouterait pas.

Peggy Cropper se précipita vers nous en même temps qu'elle enfilait un manteau en laine marron foncé. Elle tenait sa charlotte dans une main et un bonnet à pompon vert foncé dans l'autre.

— Où est-il ? demanda-t-elle, folle d'inquiétude. Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Seth ne peut pas être mort.

— Attendons l'ambulance, dit ma mère qui lui barrait le passage. Le docteur s'occupe de lui pour le moment.

Peggy laissa ma mère la conduire vers un fauteuil rangé au hasard dans une alcôve. Elle sortit un paquet de pastilles à la menthe Fisherman's Friend et en mit une dans sa bouche.

— Je vais rester avec elle, murmura ma mère. Toi, va t'occuper des enfants.

— C'est gentil de ta part, maman.

En effet. Ma mère et Peggy étaient brouillées depuis des mois à cause d'un prétendant qu'elles s'étaient disputé pendant leur adolescence. Apparemment, ma mère était passée à autre chose. Je m'en réjouis.

— Il faut à tout prix éviter que monsieur le comte ait des ennuis avec la justice, lança-t-elle. Je compte sur toi.

Je retrouvai Lala qui discutait avec Delia autour d'une tasse de thé à la grande table de la cuisine. Peggy devait être en train de faire des biscuits quand l'incident s'était produit. Des bols remplis de glaçage rouge et vert traînaient sur le plan de travail. À vrai dire, un grand désordre régnait dans la pièce. Des assiettes sales étaient empilées sur l'égoûttoir et le sol était crasseux.

— N'écoutez surtout pas les bonnes âmes qui vous conseillent d'opter pour un accouchement complètement naturel, disait Delia. Acceptez au contraire tous les médicaments qui pourraient vous soulager.

Lala prit un paquet de pastilles Fisherman's Friend dans une corbeille de fruits sur la table.

— Ces pastilles sont dégoûtantes ! Elles arrachent la gorge. C'est à vous ?

— Ça ne risque pas, dit Delia. Elles sont à Peggy. Elle passe son temps à en sucer.

— Où sont Harry et Fleur ? demandai-je.

— Ils sont passés par là, dit Lala en montrant une porte qui s'ouvrait sur un long couloir dallé. Ils devraient revenir d'une minute à l'autre.

— Ça m'étonnerait.

J'expliquai que la porte menait aux anciens garde-manger et aux réserves qui donnaient sur la cour à l'arrière du manoir.

— Connaissant Harry, il va tout faire pour retourner dans la salle d'exposition, dis-je. Rupert a bien spécifié qu'il ne voulait pas voir d'enfants

dans cette pièce.

— Pourquoi ? demanda Delia.

— Parce que... parce que c'est très grave.

— Grave ? répéta Delia d'un ton brusque. Qu'est-ce que vous voulez dire ? Vous croyez que... Seth ne va pas s'en sortir ?

— Ça va aller, intervint Lala. Angus a des notions de secourisme.

— Le médecin s'occupe de lui et une ambulance est en route, dis-je. Je pense que vous devriez demander au docteur Smeaton de vous ausculter rapidement, Lala. Vous avez fait une mauvaise chute.

— Oh, je vais parfaitement bien, répondit Lala. Il devrait plutôt regarder la cheville d'Angus.

— M. Chips est vraiment méchant. Ce chien ne perd jamais une occasion de mordre quelqu'un.

Lala ouvrit de grands yeux.

— Vous plaisantez ? Et si la plaie d'Angus s'infecte et qu'il ne peut plus travailler ?

C'était précisément ce qui m'inquiétait. Tout le monde à présent semblait connaître la loi sur les chiens dits dangereux. M. Chips pourrait très bien finir au tribunal et je n'avais aucune envie de devoir expliquer à la comtesse douairière pourquoi cet animal qu'elle idolâtrait s'était retrouvé sur le banc des accusés.

— Que fait votre mari ? demanda Delia.

— Il est à son compte, donc si cette blessure l'empêche de travailler, nous aurons un gros problème, répondit Lala. Je suis sûre qu'il pourra trouver un arrangement avec le comte Machin.

Elle se servit une tasse de thé, ajouta deux morceaux de sucre et remua le breuvage énergiquement.

— Regardez-moi cet endroit ! Le comte doit être blindé.

Je regardai autour de moi et vis ce que Lala voyait : une grande pièce sous charpente et des fenêtres à claire-voie. Des guirlandes en papier démodées étaient accrochées à divers crochets vissés dans les chevrons. Delia avait orné le buffet en chêne d'un sapin de Noël miniature, acheté chez Marks & Spencer bien entendu. La cuisinière à l'ancienne était flanquée d'armoires chauffantes. Un feu crépitait dans l'âtre sous un tournebroche au mécanisme élaboré abandonné depuis longtemps. Malgré sa vigueur, le feu ne suffisait pas à réchauffer la pièce. Des radiateurs électriques portables, achetés à grands frais, repoussaient le froid en soufflant des poches de chaleur. Lala, assise à côté de l'un d'eux, rougissait à vue d'œil.

— Vous êtes sûre que vous ne voulez pas enlever votre manteau ? demanda Delia.

— Non, ça va très bien, répondit Lala. Qu'est-il arrivé au commandant

Evans ? Je pensais qu'il allait voler à notre secours. Il a fait irruption dans la pièce comme Superman et la seconde d'après, il avait disparu.

— Je ne sais pas, dit Delia. Je n'étais pas là quand c'est arrivé.

— C'est un homme si courageux ! s'exclama Lala. J'ai lu tous les articles qui lui étaient consacrés dans les journaux.

— Les enfants exploraient une grotte quand ils ont été surpris par une tempête, expliqua Delia. Ils seraient morts noyés si Lenny n'était pas intervenu.

— Personne ne pourrait me faire entrer dans une grotte, dit Lala.

— Moi non plus.

J'étais claustrophobe et ne pouvais imaginer pire cauchemar que d'être bloquée dans une galerie souterraine.

— Ils sont restés coincés trois jours sous terre, poursuivit Delia.

— Ça doit être bien d'être mariée à un héros, commenta Lala.

— Oui, j'ai beaucoup de chance, confirma Delia.

Lala montra à nouveau la porte.

— Vous aviez raison, les enfants ne vont pas revenir. Ça mène où, déjà ?

— À l'entrée de service, dans la cour de derrière, dis-je. Ainsi qu'aux garde-manger et réserves d'origine, expliquai-je.

— Des garde-manger et des réserves ? répéta Lala. Angus adore ce genre d'endroit.

— Ils ne sont plus utilisés à présent, expliquai-je. Mais à l'époque, avant les réfrigérateurs, chaque petite pièce avait une fonction bien précise – les garde-manger pour la viande, les produits laitiers et le poisson ; les pièces où on entreposait les fleurs séchées, celles réservées aux lampes. Et puis une distillerie où la maîtresse de maison pouvait confectionner des remèdes à base de plantes.

— Il y avait donc des sanitaires extérieurs pour les domestiques ?

Quelle drôle de question ! J'y répondis néanmoins d'un hochement de tête avant de poursuivre :

— À l'origine, oui, mais dans les années 1950, la famille a installé des toilettes modernes, si on peut les qualifier ainsi. Les toilettes à l'intérieur, ou water-closets, comme on les appelait à l'époque, étaient destinées à l'usage de la famille. Un cabinet, particulièrement charmant, se trouve près du vestibule. La cuvette est peinte de jolies fleurs bleues.

— Oui, approuva Delia en opinant du chef. On a l'impression de faire pipi sur la plus délicate des porcelaines. La première fois que j'ai utilisé ces toilettes, j'ai eu l'impression d'être une polissonne.

Nous rîmes.

— Il y a quelques portraits de loyauté qui valent le détour dans ces toilettes, dis-je. Ce sont des photographies des gens de maison qui vivaient et

travaillaient ici des années 1800 à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ma mère est en train de réaliser l'arbre généalogique de la famille Honeychurch. Elle en fait deux, en réalité. Un pour le « haut de l'échelle », l'autre pour le « bas de l'échelle ». C'est fascinant.

— Et incestueux, compléta Delia. Beaucoup d'endogamie. Tout le monde avait un lien de parenté avec tout le monde par ici.

— C'est parce que le domaine de Honeychurch possédait et possède encore une grande partie du village, expliquai-je. À l'époque, la plupart des villageois travaillaient sur le domaine. Dans le fond, ce n'était pas une mauvaise chose car ils étaient assurés d'avoir un gagne-pain...

— Et ils avaient un logement, soit dans les combles, soit sur le domaine, soit au village, ajouta Delia. Lenny et moi logeons dans le plus adorable des cottages. Dommage qu'il soit un peu petit !

— Je suis fan de *Downton Abbey*, déclara Lala. Votre mari et vous me faites penser à la bonne Anna et à monsieur Bates. Il cache bien son jeu, celui-là. Cet homme qui inspire la confiance a assassiné son épouse en réalité, ajouta-t-elle avant de boire une gorgée de thé.

Delia, piquée au vif par son commentaire, sortit son tricot et enchaîna les mailles à toute vitesse.

— Je devrais postuler, lança Lala avec un sourire. Angus et moi envisageons de nous installer à la campagne. Et ce coin me plaît.

— Je crois avoir entendu mon nom, dit Angus en entrant dans la pièce. Ils ont emmené le vieux en ambulance mais ça s'annonce mal.

— C'est très gentil à vous d'être resté pour aider monsieur le comte et le docteur Smeaton, dis-je.

— Le docteur en a profité pour regarder ma cheville, poursuivit-il. C'est juste un mauvais bleu mais ce sale clébard a bien percé la peau avec ses crocs. Rupert semblait un peu inquiet mais je lui ai dit : « Voilà un chien qui a du mordant... »

*Parfait, pensai-je. Pas de procès finalement.*

— Bon... euh... Le docteur Smeaton aimerait s'assurer que tout va bien pour toi, bébé, dit Angus avec prudence.

— Quoi ? Pourquoi ? Je suis en pleine forme ! s'exclama Lala.

— Ouais je sais, mais il insiste, dit-il en esquissant un bref sourire. Il va arriver d'une minute à l'autre.

— Vous devriez le laisser vous ausculter, conseilla Delia. Ma Linda a failli faire une fausse couche quand elle est tombée.

— Ils sont amis avec Linda au fait, dis-je. N'est-ce pas Lala ?

— Amis, c'est un bien grand mot, lança Lala. On est juste des connaissances.

Delia fronça les sourcils.

— Bizarre. Je me serais souvenue d'un prénom comme Lala.

Lala se leva.

— J'ai une envie pressante.

— Je vais vous montrer les toilettes avec les portraits de loyauté, proposai-je en me levant.

— Non, ça ne peut pas attendre. Il faut que j'aille au plus court, dit-elle en montrant la porte. C'est par là, non ?

— Les sanitaires sont un peu rustiques ! cria Delia tandis qu'Angus prenait Lala par le bras pour l'entraîner hors de la pièce. Faites attention à la chasse ! Si vous tirez trop fort sur la chaîne, la citerne va se détacher du mur... On aimerait éviter un autre accident !

— Nous ferons attention, merci, répondit Angus.

Quelques instants après leur départ, ma mère apparut, suivie du docteur Smeaton.

— Où est la demoiselle en détresse ? demanda-t-il d'un ton jovial.

— Aux toilettes, répondit Delia. Je me souviens quand j'étais enceinte, j'avais toujours envie...

— Comment va Seth ? demandai-je.

Une ombre passa sur les doux traits du docteur.

— Pas très bien, j'en ai peur. Il est entre la vie et la mort. Peggy l'a accompagné en ambulance et Shawn ne devrait pas tarder à arriver.

Delia s'égaya tout à coup.

— Que Peggy ne s'inquiète pas du souper ! Je peux tenir la maison en son absence. Je vais réfléchir au menu de ce soir. Honnêtement, ces deux-là auraient dû prendre leur retraite depuis longtemps. Ils sont trop vieux, c'est tout.

Un commentaire qui me parut déplacé dans de telles circonstances.

— Un peu de thé ou encore un gin, docteur ? proposa ma mère.

— Un petit verre alors et appelez-moi Reynard, vous savez, comme le célèbre goupil, dit le docteur avec un regard concupiscent. J'ai l'impression que vous essayez de me détourner du droit chemin, Iris. Je l'espère du moins.

Ma mère se mit à glousser et à lui lancer des œillades. J'étouffai un grognement en la voyant minauder. Elle avait franchement bonne mine, les joues un peu trop rouges, les yeux un peu trop brillants peut-être mais c'était une femme séduisante et le docteur Smeaton était célibataire lui aussi. Je ne voyais aucun inconvénient à ce qu'elle retrouve l'amour. Rien ne m'aurait fait plus plaisir.

— En parlant de gin, poursuivit le docteur Smeaton, je crains que les réflexes de Seth Cropper n'aient été altérés par son ébriété.

— Mais... c'est impossible, dit ma mère. Il ne boit jamais. Il n'a plus bu une goutte d'alcool depuis des années. Tout le monde le sait.

— Il était ivre, insista le docteur Smeaton. Et franchement, s'il ne succombe pas à ses blessures, c'est son foie qui l'achèvera.

— Je suis désolée, je ne comprends vraiment pas, insista ma mère. Il n'a bu que de l'eau, pas vrai Delia ?

Delia ne répondit pas. Elle tricota de plus belle.

Alarmée, ma mère laissa échapper un petit cri.

— Delia ! Oh mon Dieu, c'était du gin, n'est-ce pas ? Tu m'as dit que c'était de l'eau mais en fait, c'était du gin pur !

— De grâce ! s'exclama Delia. Le pauvre homme voulait juste un petit remontant pour Noël et Dieu sait que ce n'est pas Peggy qui va le requinquer ! Un ou deux verres ne peuvent pas lui faire de mal.

— Mais...

Ma mère était visiblement bouleversée.

— Je lui ai donné personnellement quatre verres qui contenaient prétendument de l'eau. Des verres remplis à ras bord de gin !

— Et pas n'importe lequel, s'il vous plaît ! La version fort degré conçue au départ pour la marine anglaise, ajouta le docteur Smeaton. C'est un miracle qu'il soit parvenu à se tenir droit !

— Tu ne l'as pas senti à son haleine ? demandai-je, choquée.

Ma mère secoua la tête.

— Je n'aime pas me tenir trop près des gens.

Elle s'en prit à Delia, agitant un doigt accusateur dans sa direction.

— C'est toi qui m'as dit de lui apporter ces verres.

Delia ne répondit pas. Elle tricota plus vite encore.

Ma mère tira une chaise et s'assit à table.

— S'il ne s'en sort pas, c'est moi qui l'aurai tué. Je l'aurai tué et Peggy ne me le pardonnera jamais.

— Ils n'ont qu'à prendre leur retraite à la fin ! s'exclama Delia.

— Il est gravement blessé, expliqua le docteur Smeaton. Le plastron a cassé plusieurs côtes et écrasé le diaphragme. Il souffre d'un collapsus pulmonaire.

— Comme il était ivre, il n'a peut-être rien senti, hasarda ma mère, s'accrochant à cet infime espoir.

— Ce n'est pas impossible, confirma le docteur Smeaton.

Un silence gêné s'installa entre nous mais ma mère et le docteur Smeaton poursuivaient un dialogue silencieux, ponctué d'œillades. On aurait dit deux adolescents. Je crus même entendre ma mère murmurer : « Rendez-vous sous le gui », mais peut-être avais-je rêvé.

Nous attendîmes en vain le retour de Lala et Angus. Au bout d'un moment, je décidai de partir à leur recherche.

En descendant le couloir, je sentis un courant d'air frais. La porte qui donnait sur la cour pavée à l'arrière du manoir était grande ouverte.

Lala et Angus avaient disparu.

— Ils ont disparu, annonçai-je.

Au moment où j'arrivais dans la cuisine, Rupert entra par l'autre porte, l'air furieux.

— Nous avons été cambriolés ! s'exclama-t-il.

Mon cœur flancha.

— Je savais que ça arriverait, fulmina-t-il. Je n'aurais jamais dû vous écouter, Katherine. C'est votre faute. Mère va être furieuse.

— Pouvez-vous me dire ce qui a été dérobé exactement ? demandai-je au bout de quelques secondes.

— Sûrement pas l'ours polaire, murmura ma mère à l'adresse du docteur Smeaton.

Ils se mirent à glousser.

— Vous disiez, Iris ? demanda Rupert.

— Rien, monsieur le comte.

Je surpris le docteur en train de lui donner un coup de coude malicieux. Elle le poussa à son tour.

— Je n'ai pas encore tout inspecté, poursuivit Rupert, mais les montres à gousset que mes ancêtres ont rapportées de Crimée ont incontestablement disparu.

— En êtes-vous certain ?

J'avais photographié chaque vitrine et recensé leur contenu la veille. Je ne me rappelais pas avoir vu la moindre montre à gousset de Crimée.

Delia prit une profonde inspiration.

— Sans vouloir dire du mal des morts...

— Cropper n'est pas encore mort, madame Evans, la coupa froidement Rupert.

— Je sais, monsieur le comte. Je dis juste qu'il n'était pas vraiment sur le qui-vive pour une personne censée monter la garde.

— Je ne suis pas du tout d'accord avec vous sur ce point, rétorqua Rupert. Cropper était sur le qui-vive. Il a pu nous donner un indice d'une importance capitale avant de partir en ambulance.



J'étais surprise.

— Que vous a-t-il appris ?

— La police a été informée et je n'en dirai pas plus pour le moment.

— À mon avis, le couple du Nord n'est pas étranger à ce vol, avança ma mère. Ces deux-là ont sauté sur la première occasion pour filer.

— Et elle ne voulait pas quitter son manteau, ajouta Delia.

— Elle a très bien pu cacher les montres dans sa poche, approuva ma mère. L'attaque du chien et la chute de Seth ont fourni une diversion parfaite.

— Vous êtes en train de me dire que vous avez laissé des étrangers entrer dans la salle d'exposition ?!

Rupert semblait horrifié.

Je savais pertinemment que je n'aurais pas le dernier mot. J'avais pourtant bien envie de répondre que je me voyais mal demander à chaque visiteur son code postal. De plus, Rupert espérait une forte affluence. Il ne pouvait pas gagner sur les deux tableaux.

— Non, déclara Delia. J'ai changé d'avis. Lala ne peut pas être la coupable. Elle est enceinte.

— Comme si le fait d'être enceinte faisait d'elle une sainte, dit ma mère. Ce n'était pas mon cas.

Le docteur Smeaton dressa l'oreille.

— Dites-moi tout Iris, vous m'intriguez.

— Remarquez, poursuivit doucement Delia, quelqu'un a volé mon collier de cristal et mes boucles d'oreilles assorties. La parure appartenait à ma grand-mère.

— Ça ne peut pas être les Nordistes, dit ma mère. Ils sont arrivés il y a tout juste une heure. Tu ne sais plus où tu as rangé tes bijoux, c'est tout.

— Désolé, je n'ai pas pu partir avant, monsieur le comte, dit une voix familière au moment où le Père Noël faisait son entrée dans la pièce, ou plutôt l'inspecteur principal Shawn Cropper, vêtu d'un déguisement rouge et affublé d'une fausse barbe blanche et de sourcils broussailleux.

— J'étais de service dans la grotte à la kermesse de l'école, ajouta-t-il.

— Dieu du ciel ! s'exclama ma mère. La dernière fois qu'on vous a vu, vous étiez déguisé en Paddington à la fête de l'Ours.

En effet, c'était l'une des dernières fois que j'avais vu le bel officier de police. Shawn m'évitait depuis sa bagarre avec l'excentrique frère de Lady Lavinia. Ils se disputaient tous les deux mon attention à l'époque.

À présent, il m'adressait un sourire timide.

— Je suis désolée pour ton grand-père, dis-je. Nous espérons tous qu'il va s'en sortir.

— Dites à Peggy de ne pas s'inquiéter du manoir, insista Delia. Lenny et moi sommes tout à fait capables de tenir la maison.

— Tant qu'il n'aura pas passé tous les examens, on n'en saura pas plus sur ses blessures internes, expliqua Shawn. Mais il est fort comme un bœuf. Ma grand-mère est optimiste.

— Je l'espère, dit Rupert d'un air dubitatif.

Je partageais ses doutes, d'ailleurs le docteur Smeaton ne fit aucun commentaire.

Shawn sortit un petit carnet de la poche de son costume de Père Noël.

— Vous avez dit que des montres avaient été dérobées, monsieur ?

— C'est exact, confirma Rupert.

— Racontez-moi ce qui s'est passé, demanda Shawn.

C'est ce que nous fîmes.

— Je dois admettre qu'Angus et Lala Fenwick feraient de bons suspects, conclut Shawn. Ne vous inquiétez pas. Nous allons mettre en place un barrage routier juste après le portail d'entrée s'ils arrivent jusque-là. Les voitures ont le plus grand mal à sortir du parc. La neige s'est transformée en boue, il y a de la gadoue partout. Eric remorque les véhicules avec son tracteur. Les affaires marchent très bien pour lui.

— J'ai du mal à croire qu'Angus soit impliqué dans ce vol, dit Rupert. Il s'est donné beaucoup de mal et m'a été d'une aide précieuse avec Cropper. Il a des notions de secourisme aussi. C'est un type bien.

— Sa femme va avoir un bébé, intervint Delia.

— Ils ne sont pas restés très longtemps dans la salle d'exposition et tout le monde aurait pu les voir, ajoutai-je.

— Alors c'est quelqu'un du domaine ou du village, en conclut ma mère. À moins que... ça m'ennuie de le dire parce que c'est l'amie de Harry...

— Je suis d'accord avec Iris, renchérit Delia. Cette petite friponne n'a pas une bonne influence sur monsieur Harry.

— Je parlerai aux enfants, dit Rupert d'un air sombre.

— Le commandant conduit-il une BMW décapotable noire ? demanda soudain Shawn à Delia.

— Oui, confirma Delia. Pourquoi ?

— Si je n'avais pas été aussi pressé d'arriver, je l'aurais arrêté pour excès de vitesse. Il devrait éviter de conduire aussi vite par ce temps.

Delia fronça les sourcils.

— Vous êtes sûr que c'était bien Lenny ?

— Il a failli arracher le rétroviseur de mon véhicule de patrouille, donc oui, j'en suis sûr.

— Où pouvait-il aller ? s'interrogea Delia en fronçant à nouveau les sourcils.

— Dans la mauvaise direction si tu veux mon avis, intervint ma mère.

J'étais persuadée que Lenny avait renversé accidentellement l'armure, mais

pourquoi ne serait-il pas resté pour porter secours à Cropper ?

— Pourriez-vous me montrer la vitrine dans laquelle les montres ont été volées ? demandai-je à Rupert.

— Je viens avec vous, annonça Shawn.

Nous laissâmes ma mère et Delia dans la cuisine et nous dirigeâmes tous les trois vers la salle d'exposition.

— Je ne voulais pas trop parler dans la cuisine mais je crains que le coupable ne soit une femme, avança Rupert.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça, monsieur ? demanda Shawn, armé de son stylo.

— Quand les ambulanciers ont transféré Cropper sur la civière, il m'a fait signe de m'approcher et m'a dit : « Elle a les montres. »

— « Elle a les montres » ? répéta Shawn. Vous en êtes certain ?

— Absolument certain, confirma Rupert.

Nous arrivâmes dans la salle d'exposition où Harry et Fleur avaient repris leur place à côté du faucon. C'était exactement ce que j'avais redouté quand ils avaient quitté la cuisine par l'entrée des domestiques.

Harry eut l'élégance de paraître nerveux en voyant son père entrer dans la pièce. Il ne fit aucun commentaire sur le déguisement de Shawn.

L'armure, une fois réassemblée, avait regagné sa place à côté de la porte, mais de vieux journaux étalés à l'endroit où Seth était tombé rappelaient le drame. Je remarquai sur l'un d'eux une tache brune particulièrement inquiétante.

Shawn la vit aussi et blêmit.

— Le faucon a perdu du sang ! cria Harry. Venez voir !

— Va dans ta chambre, ordonna Rupert. Vous n'avez rien à faire ici tous les deux.

Le visage de Harry se décomposa.

— Mais père, nous...

— Pourquoi ? demanda Fleur. Nous ne faisons rien de mal.

Elle croisa les bras et s'assit au pied du piédestal. Après quelques secondes d'hésitation, Harry l'imita.

— Faites ce qu'on vous dit les enfants, conseilla Shawn. Sinon je vous mets sur ma liste noire, vous n'aimeriez pas en arriver là, si ?

— Le Père Noël n'existe pas, rétorqua Fleur. Vous n'êtes qu'un policier.

— Si tu continues, je vais devoir en informer ta grand-mère, Harry, menaça Rupert. Et tu sais ce que ça veut dire.

Harry se leva difficilement.

— Viens Fleur, on y va.

Fleur ne bougea pas, elle se contenta de faire la moue.

— S'il te plaît, insista Harry.

Il la prit par la main, l'aïda à se relever puis ils quittèrent la pièce. Fleur claqua violemment la porte derrière elle.

— Je suis désolé pour tout ça, s'excusa Rupert. Les parents de Fleur résident à l'étranger et sont en train de divorcer. Ils ne veulent pas la voir tant que tout ne sera pas réglé. Elle le vit plutôt mal.

— Pauvre petite, s'apitoya Shawn. Elle est fille unique ?

— Oui, tout comme Harry est fils unique, lui rappela Rupert.

— Moi aussi, je suis fille unique. Ma mère dit toujours qu'on ne peut pas regretter ce qu'on n'a pas.

À vrai dire, je m'étais souvent demandé à quoi ma vie aurait ressemblé si j'avais eu des frères et sœurs.

— Mes fils ont au moins pu compter l'un sur l'autre quand Helen est morte, dit Shawn.

Ah, la défunte femme de Shawn ! Voilà pourquoi ça n'avait jamais marché entre lui et moi. Sa loyauté envers Helen était admirable et touchante mais le rendait d'autant plus inaccessible à qui essaierait de lui succéder. Je m'attendais à ce qu'il enchaîne sur les vertus de feu son épouse quand, à ma grande surprise, il se contenta d'ajouter :

— Mais ça fait longtemps maintenant.

— Fleur va-t-elle passer Noël ici ? demandai-je.

— C'est bien parti pour, confirma Rupert.

J'eus un élan de compassion pour la petite fille. Ce devait être difficile pour elle de savoir qu'elle ne passerait pas les fêtes avec sa famille.

— Allons voir ces montres, proposai-je.

Rupert se dirigea vers la vitrine ouverte où était exposée sa collection de montres. J'avais recensé et photographié sept montres et il en restait sept.

— Il ne manque rien, dis-je tandis que Shawn griffonnait dans son carnet.

— Il devrait y avoir les deux montres que le neuvième comte de Grenville a rapportées de Crimée, dit Rupert. L'une d'elles était vraiment particulière parce que l'horloger avait gravé son nom et un message codé concernant Lord Cardigan dans le boîtier.

— Le Lord Cardigan de la charge de la Brigade légère ? demandai-je.

— Lui-même, confirma Rupert. Celle-ci était un cadeau. L'autre a été récupérée sur le champ de bataille de Balaclava.

Il se tourna vers moi, la moustache hérissée, l'air contrarié.

Je ne savais quoi dire si ce n'était la vérité.

— Si je les avais vues, je m'en souviendrais. Je vous assure qu'elles n'étaient pas dans la vitrine.

Rupert montra la vitrine, pointant le doigt en direction du coin supérieur droit.

— Elles ont toujours été là.

Shawn et moi nous penchâmes au même instant pour regarder de plus près. À ma grande consternation, je remarquai deux empreintes circulaires très légères sur le rembourrage en soie. Tout à coup, un détail me revint à l'esprit.

Quand nous avons décidé d'ouvrir la salle d'exposition, les vitrines, les animaux empaillés et les objets de valeur étaient tous protégés par des housses.

— Quand avez-vous vu le contenu de cette pièce pour la dernière fois ? demandai-je à Rupert.

— Vous sous-entendez que je ne connais pas les collections d'objets que je possède ? (Il marqua une pause.) Ça fait quelques années, en fait, concéda-t-il.

Je m'en doutais.

— Quand précisément, monsieur ? voulut savoir Shawn.

— Oh pour l'amour du ciel, enlevez donc cette barbe ridicule ! s'impatienta Rupert. Je ne peux pas avoir une conversation sérieuse avec un homme déguisé en Père Noël.

Shawn obtempéra et arracha la barbe. Je le vis grimacer de douleur.

— Attendez... qu'est-ce que c'est ?

Ayant extrait une pince à épiler d'une poche cachée, il se pencha et récupéra deux bouts de papier, pas plus gros qu'un timbre-poste chacun. On aurait dit qu'ils avaient été sur la couture du rembourrage.

— Qu'est-ce que vous avez là ? s'enquit Rupert.

— Je pense qu'il s'agit des étiquettes décrivant les montres à gousset, avança Shawn. Je présume qu'une petite épingle les maintenait en place comme les autres montres ici.

Il redressa les bouts de papier. L'écriture était presque effacée et difficile à déchiffrer mais je distinguai le mot « Cardigan » sur l'une des étiquettes et « Sebastopol » sur l'autre.

— Nous avons la preuve que les montres étaient bien dans cette vitrine, monsieur, dit Shawn d'un air grave.

— En tout cas, elles n'étaient là ni hier ni ce matin, insistai-je et, pour confirmer mes dires, je sortis mon téléphone. Regardez.

Je fis défiler une douzaine de photos avant de retrouver celle de la vitrine. Je constatai avec soulagement que j'avais raison. Il n'y avait que sept montres.

— Est-il possible que quelqu'un se soit introduit dans la maison avant la nuit dernière ? demanda Shawn. Puisque cette pièce vient d'être rouverte, le vol aurait pu se produire il y a quelque temps sans que personne ne s'en aperçoive.

Rupert écarta sa supposition en émettant un grognement contrarié.

— Non. Cropper me l'a bien dit. Il a fait référence à une femme. Je suppose qu'il pensait à la jeune femme...

- Lala Fenwick, complétai-je.
- Peut-être a-t-il simplement dit « les montres » sans désigner quelqu'un en particulier, dit Shawn.
- Mais pourquoi voler ces montres-là ? s'interrogea Rupert.
- Un féru d'histoire peut-être, suggéra Shawn. Quelqu'un qui collectionne les objets rares pour les garder, pas pour les vendre.
- C'est plausible, dis-je. Ces montres sont beaucoup trop caractéristiques pour être vendues par les canaux traditionnels. Mais un collectionneur pourrait les acquérir sur le marché noir.
- Je vais offrir une récompense, annonça soudain Rupert. Une récompense sans condition à quiconque rapportera les montres en bon état.
- Malheureusement, je ne peux pas adhérer à cette démarche, dit Shawn.
- Je me fiche que vous puissiez ou que vous ne puissiez pas ! s'exclama Rupert.
- C'est un acte criminel et l'auteur devrait en assumer les conséquences.
- Non, ma décision est prise, s'obstina Rupert. Faites passer le mot. Nous mettrons une annonce dans le journal local et nous le tweederons aussi.
- Tweeder ? répéta Shawn.
- Rupert claqua des doigts avec impatience.
- Je ne me souviens plus du terme exact. Je ne pratique pas les réseaux sociaux.
- Vous voulez sans doute dire « tweeter », comme dans « Twitter », suggérai-je.
- Tweeder, tweeter, peu importe comment ça s'appelle, s'impatienta Rupert. Il faut retrouver les montres avant le retour de ma mère, mardi.
- Très bien, dit Shawn. Nous allons commencer par dresser une liste des personnes qui sont venues à la journée portes ouvertes. Et nous partirons de là.
- J'ai entendu plusieurs visiteurs dire qu'ils prévoyaient de se retrouver au Hare and Hounds ce soir. Tu pourrais sans doute demander là-bas.
- Shawn hocha la tête.
- Nous devrions peut-être regarder du côté des employés mécontents.
- Rupert ouvrit de grands yeux.
- Mécontents ? Comment pourraient-ils être mécontents ? Je leur donne du travail et un toit. Les familles qui servent au domaine de Honeychurch sont avec nous depuis des décennies. Vous n'avez pas vu les portraits de loyauté dans les waters ? Je leur confierais ma vie. Non, fulmina-t-il, je suis persuadé que les coupables sont... des intrus. Vous savez, des étrangers. Des gens qui ne sont pas d'ici, qui ne sont pas nés dans le Devon.
- Shawn hocha la tête.
- Comme vous voudrez.

— Je suppose que ça inclut ma mère et moi, dis-je d'un ton sec. Tout comme le commandant et madame Evans.

Rupert hésita.

— Puisqu'il faut être cohérent, oui. (Il claqua de nouveau des doigts.) Et n'oubliez pas d'interroger le fils Jones.

Shawn haussa les sourcils.

— Quel fils Jones, monsieur ? Il y en a quelques-uns.

— Vous savez... comment s'appelle-t-il déjà ? Son grand-oncle était portier du temps de mon grand-père. Oui. Interrogez-le.

— Vous voulez parler du journaliste, Nick Bond ? demanda Shawn. Sa mère a épousé...

— Je me fiche de savoir qui elle a épousé, l'interrompt Rupert. Son nom de jeune fille, c'est Jones, et toute personne apparentée à cette famille est bannie du domaine. Manifestement, il préparait un mauvais coup.

Pour la deuxième fois de l'après-midi, mon cœur flancha.

— En fait, c'est moi qui ai demandé à Nick de couvrir l'événement pour le journal, dis-je. Il ne m'a pas dit que sa présence était indésirable au domaine.

— Bien sûr que non ! s'exclama Rupert. Mais veillez à l'interroger. Il filmait tout, vous savez. Quel toupet !

— Monsieur ? Je peux ?

L'enquêteur Clive Banks se tenait sur le pas de la porte, apparemment très content de lui. Avec son épaisse barbe noire et sa bedaine, il me faisait penser à Captain Pugwash.

— Vous n'allez pas le croire, dit-il. Nous avons de la chance.

— Vous avez arrêté quelqu'un ! s'exclama Rupert.

— Pas exactement, nuança Clive. Mais... tous les véhicules ont quitté le parc, sauf une voiture de location. Je pense qu'elle appartient à nos suspects. Malheureusement, les portières sont verrouillées donc je ne peux pas inspecter l'intérieur mais j'ai chargé le petit Richard – c'est mon neveu, il vient d'entrer dans la police – de monter la garde à côté du véhicule. Ils vont bien finir par revenir et il ne nous restera plus qu'à les cueillir.

— Bon travail, monsieur l'agent. Parfait, dit Rupert.

Shawn fronça les sourcils.

— Mais ça veut dire qu'ils continuent à errer sur le domaine sans que personne ne se préoccupe d'eux.

— Exactement, approuva Clive. Ce sont des opportunistes. Ils n'y vont pas par quatre chemins.

— Et personne ne prend la peine de verrouiller ses portières ici, dit Shawn d'une voix qui trahissait sa désapprobation.

— J'attends le retour de mes montres à gousset dans l'heure, déclara Rupert.

Il se dirigea vers la porte mais s'arrêta en cours de route.

— Et donnez-moi des nouvelles de Cropper, naturellement.

— Bien sûr monsieur, dit Shawn.

Dès que Rupert fut hors de portée de voix, Clive montra le piédestal, les yeux brillant d'impatience juvénile.

— C'est lui ?

— C'est le faucon, oui, confirmai-je.

— Je peux regarder ?

— Oui, mais ne touche pas surtout, dit Shawn. On ne peut pas prendre le risque de perdre encore un agent. On est déjà en sous-effectifs.

Clive fixa la créature momifiée, l'air impressionné.

— Mince alors, je rêve de voir ce faucon depuis ma plus tendre enfance. On savait tous pour la malédiction, pas vrai Shawn ? Apparemment, il n'y a aucune trace de sang. Je dirais que c'est de bon augure pour Seth Cropper. Je



pense qu'il va s'en sortir.

— Donc tout le monde croit à la malédiction dans le coin ? demandai-je.

— Oui, tout le monde, répondirent en chœur Shawn et Clive.

Une fois Shawn parti à l'hôpital et Clive retourné à son poste, je passai par la cuisine pour voir si ma mère était encore là.

Je trouvai Delia en train de couper des carottes à une vitesse époustouflante. Elle les détaillait aussi vite qu'elle enchaînait les mailles quand elle tricotait. Elle portait un tablier orné de branches de houx et de sapin. Une odeur alléchante emplissait la pièce.

La cuisine était parfaitement propre et rangée à présent. Des légumes épluchés et coupés formaient des piles bien nettes sur la table à côté d'une feuille de papier sur laquelle on pouvait lire « MENU » avec les jours de la semaine au-dessous. Je reconnus l'écriture soignée de Delia.

— Qu'est-ce que vous préparez ? demandai-je.

— Du bœuf bourguignon, répondit Delia. Peggy servait toujours des œufs à la coque le dimanche soir. La famille devait mourir de faim.

— Où avez-vous trouvé les ingrédients ?

— J'ai un garde-manger bien approvisionné à la maison. J'ai suivi un cours à Londres une fois avec Gordon Blue...

— Cordon Bleu, peut-être ?

— Oui, peu importe comment ça se prononce. J'ai dit à Lady Lavinia de ne pas s'inquiéter. Entre nous, je pense qu'elle est impatiente de goûter des mets un peu plus audacieux. Peggy ne changeait jamais de menu. La même chose toutes les semaines, et ça se dit cuisinière !

— Il ne faudrait pas qu'ils s'habituent à votre cuisine. Peggy sera bientôt de retour, lui rappelai-je.

— Elle ne voit plus rien, poursuivit Delia comme si je n'avais rien dit. J'ai dû frotter la table de toutes mes forces pour enlever les saletés. J'ai même fini par casser la brosse. Elle devrait prendre sa retraite.

— Vous n'arrêtez pas de le dire, en effet.

En repensant au nombre de fois où Delia avait exprimé cet avis, je me demandai si elle ne préparait pas un coup d'État chez les domestiques.

Après avoir posé les carottes à côté des haricots d'Espagne, elle prit un chiffon et se mit à essuyer les portes de placard comme pour appuyer son propos.

— Je suppose que ma mère est rentrée chez elle.

Delia laissa échapper un grognement dédaigneux.

— On s'est pris le bec. Elle me reproche d'avoir soûlé Seth. Je lui ai dit que c'était un grand garçon et que s'il voulait rechuter à Noël, ça le regardait.

Je constatai qu'elle buvait du café pour changer. Elle remarqua que je regardais la cafetière.

— Oui, c'est du café, dit-elle. Je dois garder les idées claires pour la cuisine ce soir. Vous n'auriez pas vu Lenny par hasard ? Je suis impatiente de le voir en tenue de majordome.

À cet instant, la porte de derrière s'ouvrit à la volée et Lenny apparut, toujours vêtu de son uniforme militaire, l'air perplexe.

— Où sont-ils tous passés ? Je vais faire une petite course et à mon retour, la maison ressemble à une morgue. L'eau est encore chaude dans la bouilloire ?

— Où étais-tu ? demanda Delia. Tu as tout loupé. Seth Cropper est à l'hôpital, sa vie ne tient plus qu'à un fil.

— Vraiment ? Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Lenny. Il a fait une crise cardiaque ?

Je le dévisageai, incrédule.

— Vous avez oublié ?

— Oublié quoi ?

— Vous y étiez ! (Je n'en revenais pas.) En entrant dans la salle d'exposition, vous avez heurté l'armure qui est tombée sur Seth Cropper.

— Non, dit Lenny en secouant la tête. Ce n'était pas moi. À votre place, je ferais un test de vision, ma jolie. Je ne pouvais pas être au manoir puisque j'étais en haut, chez Guy.

Il tira une chaise et s'assit à la table de la cuisine.

J'étais stupéfaite.

— Mais je vous ai vu. D'autres personnes vous ont vu.

— Non. Je plaide non coupable. (Il laissa échapper un petit rire indulgent.) Je pense que vous avez abusé du Gin Honeychurch !

— En tout cas... Seth avait trop picolé, ça ne fait aucun doute, dit Delia en posant une tasse de thé devant son mari. Le docteur Smeaton dit qu'il était ivre. Les Cropper devraient prendre leur retraite.

— Je sais ce que j'ai vu, Lenny, insistai-je.

— Vous m'accusez... moi ? Un homme sur le point d'être décoré de la Médaille pour actes de bravoure ! (Lenny se cala dans sa chaise et se mit à jouer avec la collection de médailles militaires sur sa poche de poitrine.) Vous devriez voir ça avec Sa Majesté.

— Ne sois pas bête, le réprimanda Delia. Ne faites pas attention à lui, Kat. Je doute que la reine prenne votre appel, de toute façon.

Ils éclatèrent de rire tous les deux.

Je les considérai avec une aversion grandissante. Le commandant m'avait menti effrontément et Delia semblait plus se préoccuper d'évincer les Cropper que s'inquiéter des chances de survie de Seth.

— Où est passé le type du journal ? demanda Lenny. Je croyais qu'il voulait me prendre en photo.

— Il est parti, répondis-je, et à cet instant, je me souvins que Nick avait tout filmé et tout enregistré.

Avec un peu de chance, il avait peut-être immortalisé l'instant où Lenny s'était entravé dans l'armure. Je pourrais ainsi prouver que je n'avais pas imaginé la scène.

— Allons ma jolie, dit le commandant à mon adresse. Détendez-vous. Puisque vous allez bientôt faire partie de la famille, il faudra vous habituer à ce que je vous taquine.

La *famille* ? Je savais que ma mère et Delia avaient pris un malin plaisir à jouer les entremetteuses entre le fils des Evans et moi, mais ce n'était que le début.

Jusqu'à présent, j'appréciais beaucoup le capitaine de corvette Guy Evans du Royal Naval Air Service. Il était beau, charmant, plein d'esprit, talentueux – et contre toute attente, libre. Il venait d'acheter une grange reconvertie qu'il était en train de retaper. Je ne l'avais vu que deux fois au cours des trois derniers mois mais nous avions parlé presque tous les jours au téléphone.

Toutefois, j'étais prudente et Guy aussi. Marié et divorcé, il m'avait dit qu'il avait beaucoup souffert et nous étions tous les deux d'accord pour prendre notre temps.

— Regarde Lenny, tu lui as fait peur, dit Delia. Ne vous inquiétez pas. J'ai promis à Guy que nous ne nous mêlerions pas de votre relation.

— Je suis ravie de l'apprendre.

— C'est bien pour ça que nous allons au pub ce soir. Juste pour vous tenir à l'œil tous les deux.

Lenny fit un clin d'œil à Delia et ils s'esclaffèrent à nouveau.

— Pas de panique ! On restera à l'écart.

— C'est gentil, dis-je en m'efforçant de sourire. Je me réjouis de vous voir tout à l'heure. Je vais repasser à la maison pour me changer.

Un silence inquiétant régnait dehors, interrompu de temps à autre par le hullement d'une chouette hulotte et le lointain glapissement de renards en train de s'accoupler.

Quand j'avais quitté les lumières vives de Londres pour m'installer ici, il m'avait fallu quelque temps pour apprivoiser les bruits étranges de la campagne. Ils m'effrayaient au départ, moi qui étais habituée au vacarme des métros – mon appartement donnait sur Putney Bridge Station –, à la lumière jaune des lampadaires, au bourdonnement incessant de la ville. J'avais mis quelques semaines à m'acclimater au silence mais à présent, je ne me voyais plus vivre ailleurs.

Je regagnai rapidement ma voiture que j'avais laissée dans la cour près de l'entrée des domestiques. En quelques secondes, j'eus le visage engourdi et la

gorge irritée par l'air froid de la nuit.

Je pris la direction du cottage de Jane. Tout en conduisant prudemment, je pensai qu'à vol d'oiseau, ma maison n'était qu'à cinq minutes de l'arrière du manoir, mais à cause d'un ancêtre de Rupert qui ne voulait pas que les domestiques débouchent par hasard sur l'allée principale, un réseau élaboré de routes de service avait été créé. En général, il me fallait un quart d'heure pour descendre l'allée, tourner à gauche à l'entrée à côté des loges où j'avais aménagé ma boutique d'antiquités, longer la clôture d'enceinte du domaine le long de Cavalier Lane puis franchir l'entrée de service et m'engager sur la voie sans issue qui menait au cottage de Jane.

En prenant le virage, je vis une voiture de police garée en travers du portail à lattes à côté d'un panneau en bois qui me fit sourire :

Parking 1 £

Bloqués ? Remorquage 5 £ (demander Eric)

Clive et Richard étaient installés à l'avant du véhicule de police. Ils avaient laissé le moteur tourner pour se réchauffer. J'aperçus une voiture esseulée dans le champ derrière. Sans doute la voiture de location d'Angus et Lala.

Le fait qu'ils n'aient pas récupéré leur véhicule ne faisait que souligner leur culpabilité.

Je baissai ma vitre et Clive m'imita.

— Je vous préviendrai si je les vois.

— Le plus tôt sera le mieux, répondit Clive. Il fait un froid de canard.

Je quittai l'allée principale et franchis l'entrée de service puis m'engageai sur la route étroite pleine de nids-de-poule qui longeait la casse d'Eric, l'entrée du hangar à calèches, le jardin clos victorien et son jardin de souches, les cottages de Honeychurch et l'accès aux écuries par-derrière.

Ma maison – le cottage de Jane – se trouvait quatre cents mètres plus loin, en haut de la colline.

C'est en approchant des cottages de Honeychurch que je vis dans le faisceau de mes phares deux silhouettes qui marchaient. L'une d'elles boitait.

Je reconnus, à ma grande surprise, Angus et Lala. Je ralentis, ne sachant trop quoi faire.

Angus ouvrit la portière côté passager d'un geste brusque et passa la tête à l'intérieur de la voiture.

— Quel plaisir de vous voir ! s'exclama-t-il. On peut monter ?

— On s'est perdus, dit Angus en s'installant sur le siège passager tandis que Lala se faufilait pour s'asseoir sur la banquette arrière.

J'étais surprise.

— Ne me dites pas que vous avez erré tout ce temps sur le domaine ?

— Je l'avais prévenu. Quelle idée de sortir par la porte de derrière, maugréa Lala, il n'y a pas le moindre panneau indicateur dans le coin !

— C'est parce que nous sommes toujours sur le domaine de Honeychurch.

— La plupart des propriétés à la campagne sont munies de panneaux indiquant la sortie, poursuivit Angus.

— Le domaine de Honeychurch n'est pas accessible au public d'habitude. Il était exceptionnellement ouvert aujourd'hui.

— Tout s'explique, dit Angus. On est membres du National Trust. À vrai dire, on aime bien aller là où on n'est pas censés être.

— Angus, gémit Lala. Ne lui dis pas ça, elle va nous faire arrêter.

— C'est pour ça que vous n'êtes pas revenus ? (Je n'étais pas sûre de les croire.) Parce que vous vouliez explorer le domaine ?

— On voulait juste regarder où débouchait le couloir des domestiques, vous aviez parlé de tout un tas de petites pièces, expliqua Lala. Puis on a vu la porte de derrière et on est sortis pour jeter un coup d'œil dans la cour.

— On a perdu la notion du temps, reprit Angus. Ensuite, on s'est dit que ce n'était pas la peine de revenir sur nos pas et tout à coup, on s'est retrouvés dans un endroit plein de souches.

— On se serait crus dans un film d'horreur, ajouta Lala.

— C'est le jardin de souches, une curiosité victorienne, dis-je. C'est un peu comme un jardin de rocaille sauf qu'on utilise des souches et des rondins à la place.

— Où allons-nous ? demanda Lala. Notre voiture est dans l'autre direction, non ?

— Oui, mais la route est trop étroite pour que je fasse demi-tour ici. Vous avez une voiture de location, n'est-ce pas ?

— Ouais, confirma Angus. Je suppose qu'il ne reste plus qu'elle sur le

parking ?

— J'ai cru que nous allions devoir appeler les secours, dis-je.

— Vous auriez dû. Je n'écouterai plus jamais Lala. C'est à cause d'elle qu'on s'est perdus à l'aller et à cause d'elle qu'on n'a pas retrouvé notre voiture.

— Je n'y peux rien si l'application GPS de mon téléphone ne marche pas ici, protesta Lala. Je ne comprends pas.

— Il n'y a pas de wifi sur le domaine et le réseau mobile est très mauvais, il faut être en hauteur pour capter quelque chose, expliquai-je.

Elle me dévisagea comme si je venais de lui dire que la fin du monde était imminente.

— C'est ridicule ! Comment peut-on poster des photos ou des stories sur Instagram sans wifi et sans réseau mobile ?

— Montez au sommet d'une colline ou allez en ville.

J'allais ajouter que j'avais une borne wifi de British Telecom à la porterie mais je me ravisai.

— Vous voulez dire qu'on ne peut pas recevoir d'e-mails dans le coin ? (Lala était toujours sous le choc.) Pas même au village ?

— Je pense que le comte va finir par faire installer le haut débit, dis-je. Mais pour le moment, le café Internet le plus proche se trouve à Dartmouth. J'ai la 4G sur mon téléphone mais je ne capte pas toujours.

— Voilà qui explique pas mal de choses, dit Angus.

— Et moi qui pensais que la vieille bique du bed & breakfast était juste de mauvaise foi, marmonna Lala. Elle n'arrêtait pas de dire que ça ne marchait pas.

Une pensée me vint à l'esprit tout à coup.

— Je n'avais pas compris que vous vous étiez déjà installés au bed & breakfast.

Ils m'avaient plutôt donné l'impression d'arriver tout droit du North Yorkshire.

— Si, dit Lala. On a pris une chambre samedi.

— Qu'est-ce que tu racontes ? lança Angus d'un ton dédaigneux. On a fait le trajet aujourd'hui. Dis-moi ma chérie, le froid a dû te paralyser le cerveau. (Il se tourna vers moi.) Excusez-la, c'est les hormones ! Elle est vraiment étourdie.

Mais je savais qu'il mentait. Mes doutes concernant la véritable raison de leur présence ne firent que s'accroître. Il ne serait pas difficile de découvrir la date exacte de leur arrivée mais ça ne paraissait pas logique. S'ils avaient cambriolé la salle d'exposition quelques jours auparavant, pourquoi s'attarder jusqu'aux portes ouvertes et risquer de se faire prendre avec les objets dérobés ?

— Combien de temps avez-vous prévu de rester dans le coin ? demandai-je.

— Angus a quelques affaires à régler à Plymouth, répondit Lala. Et puis, il y a une vente aux enchères à laquelle nous aimerions assister mercredi, à Newton Abbot.

— Vous parlez du Luxtons, sans doute, dis-je, surprise. J'y serai moi aussi.

J'avais des vues sur un ourson blanc très rare de la maison Steiff et j'espérais bien l'acquérir.

— Au cas où vous n'auriez pas deviné, nous collectionnons les peluches, expliqua Angus.

— Oui, confirma Lala. Sauf que les peluches d'Angus étaient de vrais animaux autrefois.

En écoutant Lala et Angus discuter, j'avais de plus en plus de mal à imaginer qu'ils aient pu voler les montres à gousset. Pourtant, leur présence à Little Dipperton m'intriguait.

— Si vous allez à Dartmouth, vous devez absolument passer à l'Empire de l'antiquité, dis-je. J'y ai un stand et un zoo de peluches miniatures Steiff en vente.

— Remise professionnelle ? demanda Angus.

— Bien sûr, répondis-je. Sérieusement, vous devriez venir. Il y a un marché de Noël, des animations avec notamment la prestation très attendue des Dartington Morris Men. Ça va être très sympa.

Soudain, une paire de phares apparut et s'approcha de nous à grande vitesse. Je me rangeai dans l'un des renforcements de la route de service pour laisser passer la voiture.

À l'instant où elle ralentit, je reconnus Lenny au volant de sa BMW décapotable noire. Nous baissâmes tous les deux notre vitre.

— Je viens de parler avec Guy. Il va être un peu en retard pour le pub ce soir et... oh ! (Soudain son expression changea, il parut troublé.) Qui... Qu'est-ce que...

Et sans en dire davantage, il repartit en trombe.

— Merde, lâcha Angus. Y a pas le feu, mon ami !

Le comportement de Lenny était tout bonnement bizarre.

— Est-ce que l'un de vous a vu ce qui s'est passé cet après-midi ? demandai-je. Quand l'armure est tombée sur Seth Cropper ?

— J'étais un peu préoccupé par ma jambe prise en tenaille entre les crocs d'un chien, dit Angus d'un ton jovial. Quant à la pauvre Lala, elle se débattait par terre comme une baleine échouée. Pourquoi ?

Étais-je donc la seule personne à avoir vu Lenny heurter l'armure ? Peut-être avais-je imaginé la scène, après tout ?

Enfin, nous nous garâmes à côté de la voiture de police de Clive. La nervosité me gagnait, j'avais l'impression de trahir le couple. Je lançai un

coup d'œil furtif à Angus, qui semblait ne se douter de rien. Il était sans doute loin d'imaginer que la police les soupçonnait de vol et allait très certainement les fouiller.

Clive et Richard sortirent prestement du véhicule pour les aider à descendre de ma voiture et allumèrent leurs lampes torches.

— Ça, c'est du service ! s'exclama Angus. Je pense que nous pouvons nous débrouiller à présent. Merci, Kat. Nous vous verrons à la vente aux enchères, si ce n'est pas avant.

— Pas si vite, monsieur, dit Richard, l'air sévère. Vous voulez bien attendre un moment, s'il vous plaît ?

Clive fit le tour de la voiture pour venir de mon côté et me fit signe de descendre ma vitre.

— Désolé, mais je vais avoir besoin de votre aide, dit-il à voix basse. Pour des raisons évidentes.

Il montra l'endroit où Richard montait la garde comme s'il cherchait à empêcher des moutons de s'enfuir.

— Shawn n'est pas là ? demandai-je.

— Il est encore à l'hôpital, répondit Clive. Nous avons besoin d'un témoin attestant que nous n'avons pas dissimulé des preuves sur les suspects pour les faire accuser, et d'une femme pour fouiller Lala Fenwick.

— Hors de question !

— Dans ce cas, nous devons l'arrêter et attendre qu'une policière vienne au poste. Comme vous vous en doutez, ça ne sera pas ce soir. Et franchement, ça fera mauvais effet dans la presse, s'il s'avère qu'ils sont innocents.

J'étais d'accord avec lui sur ce point. À contrecœur, je rejoignis le trio au portail.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Angus.

— On peut le faire ici ou aller au poste, déclara Clive.

— C'est la procédure standard, m'empressai-je d'ajouter. Nous allons vous demander de vider vos poches – et si ça ne vous dérange pas, j'aimerais jeter un coup d'œil dans votre sac à main, Lala.

— Bien sûr que ça me dérange, fulmina Lala. Quel culot ! D'abord ce foutu chien qui mord mon mari – qui entre parenthèses a essayé de sauver la vie d'un homme –, et maintenant...

— Ça va aller bébé, dit Angus en tendant le bras vers elle pour la calmer. Pas de problème, monsieur l'agent. Allez-y, fouillez !

Il leva les bras tandis que Clive fouillait ses poches et tapotait les jambes de son pantalon avant de poser le téléphone portable, les clés de voiture et le portefeuille d'Angus sur le capot de la voiture de police.

Richard prit le portefeuille dont il sortit un permis de conduire. Il lut à voix haute :



— Angus Fenwick, adresse à Richmond.

— Quoi ? demanda Angus. Vous pensiez que j'avais pris une fausse identité, c'est ça ? Il y a une carte de visite dedans, prenez-la si vous voulez.

— C'est ce que nous allons faire. Merci monsieur. Rien à signaler. (Clive se tourna vers moi.) À vous.

Lala me lança un regard noir.

— Vous pouvez fouiller mes poches et mon sac à main, mais ne vous avisez pas de me toucher.

— Je suis vraiment désolée, dis-je sincèrement.

C'était très gênant.

— Eh bien, allez-y ! Qu'est-ce que vous attendez ? lança-t-elle avec mépris.

Sa doudoune était si épaisse et si rembourrée qu'elle parvint tout juste à lever les bras.

— Vous voulez voir la doublure peut-être ?

Elle ouvrit la fermeture éclair et écarta les pans de la doudoune ainsi, je pus palper la doublure et mettre les mains dans ses poches. Hormis un mouchoir en papier froissé et un baume à lèvres parfumé à la framboise, il n'y avait rien – et certainement pas de montres à gousset. D'ailleurs, je ne m'attendais pas à en trouver.

Le ventre de Lala était plutôt imposant mais je supposai qu'il paraissait d'autant plus gros qu'elle était sinon particulièrement fine. Je résistai à la tentation de le toucher et j'eus un petit pincement au cœur en sentant mon désir d'enfant se réveiller.

— Ça vous ferait rien de vous dépêcher ? J'ai les pieds gelés.

— Juste un petit coup d'œil dans votre sac à main, dis-je d'un air contrit.

Clive dirigea le faisceau de sa lampe torche vers l'intérieur du sac à dos.

Lala était très ordonnée, elle avait utilisé tous les petits compartiments pour ranger son téléphone portable, un carnet et un stylo, une trousse à maquillage et son porte-monnaie. J'ouvris la petite trousse à maquillage qui contenait un rouge à lèvres et un miroir.

Naturellement, il n'y avait aucune trace de montre à gousset là non plus.

Je lui rendis son sac à dos.

— Je suis désolée, répétais-je, puis me sentant obligée de leur expliquer pourquoi ils avaient été fouillés, j'ajoutai : Monsieur Honeychurch pense que quelque chose a été dérobé dans la salle d'exposition.

— C'est peut-être un coup des deux gosses ? suggéra Angus. Biggles et la Française.

— Oui, approuva Lala. Je les ai entendus se lancer des défis.

— Quel genre de défis ? demandai-je.

— Voyons voir... explorer les galeries souterraines à l'ardoisière de Larcombe, patiner à l'ardoisière de Larcombe, voler le « Rejuvenator » –

aucune idée de ce que c'est, mais passons – et toucher ce vieil oiseau mort.

— Oh mon Dieu !

— Si quelqu'un a volé quelque chose, je pense que c'est Fleur, poursuivit Lala. Elle est vraiment française ?

— Non, mais elle aime à le penser.

Je les laissai tous les deux prendre la route de Little Dipperton et décidai de passer voir ma mère.

Dès que je franchis le portail, le détecteur de mouvement nouvellement installé illumina la cour pavée comme un stade de foot.

Le hangar à calèches formait le côté d'un quadrilatère et était entouré d'une rangée de dépendances dont l'ancienne porcherie, toujours dotée de ses barres de fer aux fenêtres et du poulailler. L'une avait été récemment rénovée pour accueillir le bureau de ma mère, l'autre avait été transformée en distillerie de gin.

Je garai ma voiture à côté du puits à souhaits. Une guirlande électrique ornait le petit toit en pente. Ma mère avait aussi décoré chaque porte avec une couronne.

Jamais je n'oublierais le jour où j'avais vu sa nouvelle maison pour la première fois. J'étais épouvantée. En découvrant ce bâtiment à moitié en ruine, je m'étais dit qu'elle avait fait une terrible erreur. Pourtant, depuis qu'elle avait dépensé une grande partie de ses droits d'auteur – ma mère écrivait des romances à succès sous le pseudonyme de Krystalle Storm – dans la rénovation de sa demeure, le bâtiment à deux étages en briques rouges avec sa double porte cochère était superbe.

La véritable identité de Krystalle Storm était un secret bien gardé. Mieux valait qu'elle le fût, car la biographie qui figurait sur le site web de ma mère était pour le moins fantaisiste : une villa italienne sur la Côte amalfitaine, un manoir dans le Devon, un pékinois appelé « Véritablement Delizioso », et plus choquant encore, un mari diplomate – *mon père* –, mort tragiquement dans un accident d'avion. Quand je l'interrogeais sur ces mensonges – je ne peux même pas parler d'exagérations –, ma mère prétendait que le véritable métier de mon père, inspecteur des impôts, n'était pas assez glamour.

Même son éditeur n'avait aucune idée de la supercherie, ma mère disait être une solitaire dont les apparitions publiques étaient extrêmement rares. Quel dommage ! Très fière de son succès, j'étais certaine que tous les habitants du village seraient ravis d'avoir une auteure célèbre parmi eux, mais le mensonge durait depuis trop longtemps.

Je distinguai un rai de lumière sous la porte de la porcherie. Je savais qu'elle était à l'intérieur, en train d'écrire. Elle avait autrefois un bureau dans le hangar à calèches mais en raison des visites incessantes et inopinées de

Delia, elle avait dû trouver une autre solution pour ne pas être démasquée. Le problème avait été résolu avec l'aménagement d'un espace spécialement dédié à son activité clandestine.

La porcherie était dotée d'une fenêtre avec vitre sans tain, ainsi ma mère pouvait-elle voir sans être vue. Quand on lui demandait ce qui se cachait derrière la porte, elle répondait que la porcherie renfermait les précieuses archives de la famille Honeychurch. C'était crédible puisqu'elle avait été chargée par Rupert de réaliser l'arbre généalogique des Honeychurch et qu'elle était devenue l'historienne officielle de la famille. Elle travaillait sur ce projet depuis des mois.

Je tapai à la porte, reproduisant le code que nous avions établi.

— C'est Kat, murmurai-je.

Au bout d'un moment, ma mère marmonna :

— Tu es seule ?

— Oui, bien sûr.

Je l'entendis batailler derrière la porte qu'elle finit par ouvrir à la volée avant de m'entraîner rapidement à l'intérieur et de la refermer derrière moi. De toute évidence, elle avait pleuré.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est Seth. Il est mort.

— Oh non ! m'exclamai-je. Je suis vraiment désolée. C'est horrible !

— Et tout ça, c'est ma faute.

— Bien sûr que non !

Je pris sa main dans la mienne et la serrai. Elle semblait bouleversée. Je l'étais aussi mais le chagrin de ma mère me surprenait un peu. Je savais qu'elle ne portait pas franchement Peggy dans son cœur et quand elle parlait de Seth Cropper, c'était rarement en termes élogieux.

— C'est Reynard qui m'a appelée pour me prévenir. Je lui avais demandé de m'informer dès qu'il aurait des nouvelles. Apparemment, le taux d'alcool de Seth crevait le plafond.

— Maman, c'est Delia qui t'a demandé d'apporter le gin pur à Seth. S'il y a quelqu'un à blâmer dans l'histoire – ce qui n'est pas le cas –, c'est bien elle.

Je la fis asseoir sur le canapé devant le poêle à bois. La pièce était douillette et apaisante. Ma mère se moucha doucement tandis que je me dirigeais vers un coin de la pièce où elle avait aménagé une kitchenette.

Pendant que l'eau chauffait dans la bouilloire, je laissai mon regard errer dans la pièce, impressionnée par ce que ma mère avait accompli entièrement seule, sans être soutenue par qui que ce soit, puisque personne n'était au courant.

Des étagères réalisées sur mesure couvraient un pan de mur entier du sol au plafond. Elle y avait exposé les prix récompensant ses œuvres. Les premières

éditions de ses livres occupaient des rayons entiers. Elle avait entreposé dans le grenier du hangar à calèches des cartons contenant les rééditions.

Un meuble de rangement en métal gris à cinq tiroirs occupait un coin de la pièce. Dans un autre, ma mère avait disposé un lampadaire et le fauteuil à oreilles en cuir usé de mon père qu'elle utilisait pour lire. Une table hexagonale chargée de piles de magazines *The Lady* et des numéros hebdomadaires du *Dipperton Deal* complétait le mobilier de ce coin lecture.

Sur l'un des murs, elle avait accroché un grand panneau de liège montrant l'arbre généalogique officiel de la famille Honeychurch.

La moitié du panneau était recouverte de photographies en noir et blanc montrant le manoir de Honeychurch et les jardins à la française à l'âge d'or du domaine au début du xx<sup>e</sup> siècle, l'apogée des maisons de campagne anglaises. Des clichés en couleur datant des années 1950 et du début des années 1970 représentaient l'intérieur d'une grotte aux coquillages et l'extérieur du hangar à calèches avant qu'il ne soit abandonné au profit des nouvelles écuries. Je remarquai un ajout récent : une vieille photo en noir et blanc du jardin de souches avant que la nature ne reprenne ses droits et ne le recouvre d'une variété de fougères.

La machine à écrire Olivetti de mon père trônait sur un bureau double en noyer sous une fenêtre qui s'ouvrait sur la pinède. Ma mère m'avait dit qu'elle observait souvent les cerfs. Ce soir-là pourtant, le store en tissu était baissé.

Je lui tendis une tasse de thé bien chaud.

— Je ne peux pas rester longtemps.

— Et je suis incapable de me concentrer, dit ma mère. Tu ne vas pas me croire mais j'avais un faible pour Seth. Il n'a pas toujours été un vieux schnoque barbant. Il était plutôt du genre Casanova dans sa jeunesse. C'est nul de vieillir.

Durant l'année écoulée, j'en avais plus appris sur l'enfance de ma mère et sur son adolescence mouvementée qu'à l'époque où je vivais sous le même toit que mes parents. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle avait un passé haut en couleur.

— S'il te plaît, ne me dis pas que tu as eu une aventure avec Seth Cropper... comme avec tous ceux dont les noms refont surface petit à petit.

— J'avais seize ans et il en avait vingt-quatre, commença ma mère avec nostalgie.

— C'est dégoûtant, dis-je en faisant la grimace. Il serait arrêté aujourd'hui.

— Comme tu le sais, la foire et le ring de boxe itinérants Bushman s'installaient tous les étés dans le parc du domaine.

— Oui, je sais. Je comprends pourquoi Peggy ne t'a jamais aimée. Voilà une raison qui vient s'ajouter à toutes les autres.

— Il n'y avait pas que moi, protesta ma mère. On disait autrefois que Seth

était un chaud lapin, qu'il avait les mains baladeuses.

— Beurk !

Cette évocation de Seth me fit penser à Lenny et à son aventure extraconjugale. Je racontai à ma mère interloquée que Lenny avait nié avoir le moindre rapport avec l'accident de Seth. Malheureusement, bien que ma mère l'ait aperçu sur le seuil, elle n'avait pas pu le voir s'entraver dans l'armure pour la simple et bonne raison qu'elle tenait le chien à cet instant.

— Tout ce que Delia trouve à dire dans ces circonstances, c'est que les Cropper devraient prendre leur retraite, ajoutai-je. Et maintenant, Seth est mort.

Ma mère prit une profonde inspiration.

— Je pense que Delia m'a délibérément piégée.

— Maman...

— Elle voulait que Seth rechute et ne soit plus capable de travailler. Comme ça, elle aurait pu emménager dans le cottage des Cropper avec son capitaine Bravado tout désigné pour remplacer Seth.

— Ça me paraît un peu tiré par les cheveux, si tu veux mon avis.

— Attends un peu, je vais te montrer quelque chose.

Elle ramassa plusieurs numéros du *Dipperton Deal* sur la table hexagonale. Les nouvelles locales représentaient le monde entier pour ceux qui vivaient dans cette petite communauté. Des amis pouvaient se brouiller pour des brouilles : une haie taillée trop bas, une confiture qui ne remporte pas le premier prix espéré, et même, dans le cas de ma mère, un baiser échangé des décennies auparavant.

— Je savais que tu lisais ce journal mais j'ignorais que tu gardais les numéros.

— Bien sûr que je les garde ! Ils regorgent d'idées pour mes histoires. Surtout la page cinq.

Elle ouvrit l'un des numéros à la page en question et me le tendit.

— Tu vois ?

C'était la page du courrier des lecteurs auquel répondait une certaine Amanda dont on ignorait l'identité. À une époque, nous étions convaincues que derrière cette mystérieuse Amanda se cachait la receveuse des postes du village. À sa mort pourtant, le courrier continua d'affluer et Amanda d'y répondre.

Ma mère et moi nous étions toujours moquées de cette rubrique hebdomadaire. Quand, nouvellement installée dans le Devon, je logeais dans sa chambre d'amis, nous faisions les mots croisés ensemble puis nous essayions de deviner quelle âme torturée du village demandait les conseils avisés d'Amanda.

Ma mère me montra une lettre qu'elle avait entourée en rouge.

— Lis celle-ci.

*Chère Amanda,*

*J'ai un problème avec deux employés qui travaillent avec moi. Ils auraient dû prendre leur retraite il y a dix ans au moins ! Ils ne sont plus en mesure d'accomplir les tâches qu'on leur demande (balayer le sol, cirer les chaussures) ni de travailler pendant de longues heures. Ils n'en ont plus les capacités physiques. Je dois constamment passer derrière eux pour les couvrir. Qu'est-ce que je peux faire ?*

*Signé : Désespérée*

*Les conseils d'Amanda : Faites-les virer !*

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Et tu penses vraiment que c'est Delia qui a écrit cette lettre ?

— Ça, c'était la semaine dernière. Et voici le courrier de cette semaine.

*Chère Amanda,*

*Pendant des années, je n'ai vu mon mari que quarante jours par an, maintenant qu'il est à la retraite, je l'ai toute la journée sur le dos. Je pense qu'il devrait chercher un travail à mi-temps mais il veut écrire ses mémoires. J'attends que le vieux couple à côté de chez moi prenne sa retraite, ensuite il aura un poste. Leur cottage est doté d'une cave. Qu'est-ce que je dois faire ?*

*Signé : Désespérée*

*Les conseils d'Amanda : Faites-les virer !*

— Reste à savoir si Lenny veut vraiment devenir majordome. (Je l'imaginais mal recevoir des ordres après en avoir donné toute sa vie.) Et elle prétend ne l'avoir vu que quarante jours par an. C'est vrai ?

— Sarah Ferguson a dit qu'elle ne voyait le prince Andrew que quarante jours par an, je suppose donc que oui. « Désespérée » écrit toutes les semaines. Dans les premières lettres, elle se demandait si elle devait donner une seconde chance à son mari, à quoi Amanda a répondu : « À vos risques et périls. Chassez le naturel, il revient au galop. » C'est ce que je pense aussi.

— Tout le monde mérite une seconde chance, maman.

— Delia lui a donné une seconde chance uniquement parce qu'elle va rencontrer la reine, décréta ma mère. Si la vérité éclatait au grand jour, elle aurait tôt fait de le larguer, crois-moi.

— Espérons que personne n'apprendra son infidélité.

— À vrai dire, leur réconciliation a été une vraie source d'inspiration pour *Trahie*, concéda ma mère en me tendant deux pages dactylographiées. Qu'est-ce que tu penses de cette scène ? Ça fonctionne à ton avis ?

Le chagrin de ma mère avait disparu aussi vite qu'il était apparu. Elle ne pensait plus à la mort de Seth.

Je lus : *Le colonel de Lacy Evans surprit la gouvernante dans le garde-*

*manger. Son sabre traîna sur le sol dallé. Surprise, Delilah se retourna. Son visage brûla de désir quand il ferma la porte derrière lui. Ils étaient seuls, tous les deux. « Enlève ton... »*

— Non, maman. Pas du tout ! dis-je en jetant les pages. Tu ne peux pas...

— C'est ce qui s'est passé, protesta ma mère. Delia m'a raconté. Lenny l'a prise par surprise et...

— D'accord, je pars tout de suite, m'empressai-je de dire. Tu joues avec le feu. Colonel de Lacy Evans ? Delilah ?

— Personne ne se reconnaît dans un livre.

— Delia adore Krystalle Storm, elle lit tous ses romans, tu le sais très bien.

— Lacy Evans a vraiment existé. Il a combattu en Crimée.

L'évocation de la Crimée me permit de changer de sujet et d'informer ma mère des derniers développements dans l'affaire des montres à gousset disparues. Je lui racontai comment je m'étais retrouvée à fouiller une femme enceinte.

— Ils ont très bien pu voler les montres et les cacher quelque part sur le domaine pour venir les récupérer plus tard, dit ma mère, l'air songeur. Ne te laisse pas attendrir par le fait qu'elle est enceinte et qu'il ait essayé de sauver la vie de Seth. C'est sans doute juste une couverture.

— Depuis quand tu es cynique à ce point ?

— Depuis que je lis le *Daily Mail*.

Mais son raisonnement tenait la route. Le couple avait arpenté le domaine pendant un long moment. Ils avaient même parlé du jardin de souches, une cachette idéale avec ses coins et recoins. Pourtant, je n'arrivais pas à y croire.

— Seth a dû voir quelque chose, parce qu'il a dit : « Elle a les montres » à Rupert avant de partir en ambulance.

— Quoi ?! lâcha ma mère d'un ton brusque. Qu'est-ce que tu as dit ?

— « Elle a les montres. »

— Oh, attends une minute. (Ma mère marqua une pause.) Laisse-moi réfléchir.

— Tout va bien ?

— Non... Oh mon Dieu, dit-elle doucement. Oh mon Dieu, Katherine. Les montres à gousset ! Monsieur le comte a-t-il déjà signalé le vol à la police ?

— Oui.

Elle me dévisagea, les yeux écarquillés.

— Comment est-ce que tu as pu oublier ? C'est pas bon. Pas bon du tout.

— La fraude à l'assurance, dit ma mère.

Mon cœur flancha.

— L'indemnisation à un million de livres ?

— Tu te rappelles ! s'exclama ma mère. Le mari de la comtesse douairière, le quatorzième comte, père de Rupert, avait mis en scène un faux cambriolage pour toucher l'indemnisation de l'assurance et anticiper ainsi les droits de succession faramineux que sa famille aurait à payer à sa mort. C'était une très bonne idée si tu veux mon avis.

— Sauf que c'est illégal.

— Aucun membre de la famille n'était au courant, pas même la comtesse douairière. Je m'en souviens parce que chaque fois que je regarde ça, j'y repense.

Elle montra l'arbre généalogique de la famille au mur.

Quoique fraîchement arrivée au domaine, j'étais au courant avec une poignée d'autres personnes : ma mère, Seth et Peggy Cropper ainsi que le père de Shawn, le commissaire principal Robert Cropper, parti à la retraite depuis longtemps et désormais domicilié en Espagne.

Ce n'était pas la première fois que cette arnaque à l'assurance orchestrée par le père de Rupert dans les années 1990 revenait hanter la famille.

Au fil des ans, plusieurs objets « dérobés » étaient réapparus au manoir. Le fameux « ours en deuil », l'ours en peluche noir conçu par la maison Steiff après le naufrage du *Titanic*, trônait sur le lit de Harry ; des tableaux ornaient à nouveau les murs de la salle à manger et du grand vestibule, et l'argenterie semblait avoir regagné sa place d'origine. Ce n'étaient là que les objets dont je connaissais l'existence.

Si j'avais eu vent de cette fraude à l'assurance, c'est parce que David Wynne, expert en art de stature internationale, à la tête de l'Unité de recherche des œuvres d'art et antiquités, et accessoirement mon ex, avait découvert la supercherie et m'en avait parlé quand je m'étais installée au domaine.

Je réalisai ce que ça signifiait. Le fait que les montres à gousset aient pu



être volées dans la vitrine en 1990 n'entraînait pas en ligne de compte. Les objets apparaîtraient immédiatement dans la base de données recensant tous les biens culturels volés, David recevrait un message d'alerte et il rappliquerait aussi sec.

— Dylan, murmura ma mère comme si elle avait lu dans mes pensées.

— Il s'appelle David, rectifiai-je. Mais oui, je sais.

— Il va débarquer *illico*. Tu verras !

— Pourvu que non.

J'avais gâché une grande partie de ma vie à attendre que David divorce de sa femme Trudy, dont il était séparé, mais maintenant, j'étais passée à autre chose et je ne voulais pas revisiter le passé.

— Il faut que je vérifie la liste. (David m'en avait donné une copie.) Elle est à la porterie.

— Inutile de paniquer ! Tant que les montres ne referont pas surface, tout ira bien. Mais si elles réapparaissent, et que les coupables, Angus et l'adorable Lala par exemple, reconnaissent les avoir volées, David s'en donnera à cœur joie.

— Rupert a dit qu'elles venaient d'être volées, maman.

— Je sais. Mais d'après ce que tu m'as raconté, il n'avait pas mis les pieds dans la salle d'exposition depuis des années ?

Je confirmai d'un hochement de tête.

— Peut-être pourrait-on le persuader qu'il a fait une erreur ?

— Peut-être, dis-je sans conviction.

Je sentais son regard posé sur moi.

— Y a-t-il autre chose qui te tracasse ?

— Quoi par exemple ?

— David ? dit-elle. Tu as tourné la page ma chérie, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Pourquoi ?

— Pour rien. Pour rien du tout. D'ailleurs, quelle importance ? Tu as le superbe Guy maintenant.

— Au fait, je vais être en retard. Ça te dit de venir au pub ?

— Quoi ? Pour tenir la chandelle, non merci ! Vous serez tous les deux et moi je serai seule.

— En fait, tu seras plutôt la cinquième roue du carrosse, si je peux me permettre. Delia et Lenny seront là aussi.

Ma mère avait dû comprendre à l'expression de mon visage que je n'étais pas ravie parce qu'elle se mit à rire.

— Tes futurs beaux-parents, tu veux dire.

— Ne commence pas, répliquai-je, irritée.

Bien sûr, je savais que ma mère voulait juste mon bien. En dehors du fait qu'elle était impatiente d'être grand-mère, elle était persuadée, tout comme

Delia, que Guy et moi étions faits l'un pour l'autre. Sur le papier, effectivement.

Pilote d'hélicoptère pour la marine, il avait beaucoup voyagé et même vécu à l'étranger. Il parlait couramment le français et l'allemand, jouait de la guitare, et il peignait à ses heures perdues. J'étais surprise par ses connaissances sur le courant impressionniste.

Durant l'une de nos longues conversations téléphoniques, il m'avait confié qu'il aurait aimé faire les beaux-arts mais son père avait insisté pour qu'il suive son exemple et celui de ses ancêtres en entrant dans l'armée.

— Et si je peux me permettre un conseil, dit ma mère, ne va surtout pas encourager Shawn. Il faut à tout prix éviter un affrontement ridicule comme celui qui a opposé Shawn au frère de Lady Lavinia, tu ne penses pas ? De toute façon, Guy l'emporterait haut la main.

— Non mais pour qui tu me prends ?

— J'ai vu comment Shawn te regardait derrière sa barbe de Père Noël et ses faux sourcils. D'après Delia qui le tient de Peggy, Shawn a suivi une thérapie du deuil.

— Delia devrait se mêler de ce qui la regarde.

— Une femme avertie en vaut deux, dit ma mère gaiement. Allez file ! Je n'ai pas écrit mon compte de pages aujourd'hui.

Après avoir passé des vêtements propres, je m'arrêtai à la porterie en partant pour le pub. Il fallait que je vérifie si les montres à gousset faisaient partie des objets « volés ».

Je désactivai l'alarme de la Porterie occidentale, le bâtiment que j'utilisais comme bureau et salle d'exposition, et entrai dans la chaleur de la pièce.

J'avais investi une bonne partie de mes économies dans la rénovation du bâtiment – j'avais dû remplacer des vitres fêlées, faire réparer des corniches endommagées, installer de nouvelles gouttières et le chauffage central. J'avais aussi ajouté un nouveau système d'alarme que je pouvais activer à l'aide de mon iPhone.

L'ancienne loge du gardien comprenait une vaste pièce à vivre dont la hauteur correspondait à un étage et demi, avec un plafond rampant et deux minuscules lucarnes. Autrefois, la pièce était surmontée d'une mezzanine à laquelle on accédait par une échelle et où un coin nuit avait été aménagé. Toutefois, les lattes du plancher étant pourries, j'avais supprimé ce niveau intermédiaire. Une cuisine en couloir, une salle de bains et un grand placard contenant un coffre-fort encastrable se trouvaient à l'arrière.

L'endroit était clair et spacieux avec ses trois bow-windows qui s'ouvraient sur l'allée.

J'adorais ma salle d'exposition. Elle était dotée d'étagères lumineuses sur

lesquelles étaient exposées des douzaines d'oursons en peluche et de poupées de collection de grande valeur. Je considérais cette pièce comme mon sanctuaire. Ma mère ne partageait pas mon enthousiasme. Selon elle, cet endroit fichait la chair de poule et ressemblait au décor d'un film d'horreur !

J'avais un peu de stock dans la Porterie orientale mais depuis que j'avais pris un stand à l'Empire de l'antiquité de Dartmouth, j'en avais transféré une grande partie là-bas. Toutefois, c'était dans la Porterie occidentale que je recevais les collectionneurs sérieux, capables de dépenser des milliers de livres pour acquérir des poupées de collection en porcelaine de grande valeur et des oursons en peluche anciens. Il n'y a pas si longtemps, j'avais vendu une pièce unique, un ours en peluche de la maison Gund, pour dix mille livres. Il était de toute beauté avec ses yeux en perles de Tahiti. J'espérais acheter l'ourson blanc Dicky Bear de la maison Steiff pour le même collectionneur. Ce serait une belle façon de fêter Noël.

Je me dirigeai tout de suite vers le coffre-fort et tapai le code.

David m'avait donné une copie du rapport de police concernant la nuit du faux cambriolage, ainsi qu'une liste des objets volés. Effectivement, les montres à gousset figuraient bien parmi les articles dérobés.

Je me demandai si David savait que j'avais toujours la copie. Il ne m'avait jamais posé la question et j'avais complètement oublié ce document jusqu'alors.

D'après le rapport, le cambrioleur s'était introduit par les portes-fenêtres au milieu de la nuit. Pas d'alarme. Pas de vitres cassées. Pas de témoins. Toute la famille était absente, hormis un ou deux membres du personnel, dont les Cropper.

David avait noté les noms de ceux qui vivaient sur le domaine à l'époque, des noms familiers que ma mère avait inscrits sur l'arbre généalogique des domestiques. Seuls Peggy Cropper et Eric Pugsley vivaient toujours ici.

J'allumai mon ordinateur et me connectai à la base de données recensant les objets d'art volés. Les montres à gousset étaient bien inscrites avec la date à laquelle elles avaient été déclarées volées : le 21 juin 1990.

L'espace d'un instant, je me demandai si je devais en parler à Shawn, mais ma mère avait raison : je n'avais rien à voir là-dedans. Tant que les montres ne réapparaissaient pas, tout irait bien.

Enfin je partis pour le Hare and Hounds et ne tardai pas à oublier les montres tandis que mon cœur s'emballait à l'idée de revoir Guy.

Après avoir franchi le pont en pierre étroit datant du <sup>xiii</sup>e siècle, j'entrai dans le village de Little Dipperton.

Une route étroite le traversait, contournant la place du village et longeant l'église normande de St. Mary. Des cottages blanchis à la chaux en mal

d'enduit frais, aux toits d'ardoise ou de chaume abîmés par les intempéries, formaient un croissant autour du cimetière entouré d'un mur d'enceinte. De vieux ifs et des haies se dressaient autour des douzaines de tombes portant le nom de familles qui vivaient ici depuis plusieurs générations. Le village lui-même était mentionné dans le *Domesday Book*, un document cadastral dressé par Guillaume le Conquérant.

La plupart des cottages appartenaient au domaine de Honeychurch et étaient recouverts d'un badigeon bleu distinctif. Il n'y avait pas de jardin à l'avant, ni de trottoir. Les portes d'entrée plutôt basses donnaient directement sur la rue.

Ce soir-là, sous le ciel constellé d'étoiles, les toitures et la chaussée scintillaient de givre au clair de lune. Des sapins de Noël ornaient les fenêtres et des guirlandes colorées étaient accrochées dehors aux chevrons. Quelqu'un avait même décoré la cabine de téléphone rouge qui abritait désormais un défibrillateur pour sauver des vies.

En traversant le village, j'aperçus la voiture de location garée dans la ruelle entre le bureau de poste et le cottage de Rose – le salon de thé et bed & breakfast de Violet Greene.

Il était toujours difficile de se garer par ici et comme la plupart des gens qui s'étaient rendus au domaine avaient prévu de passer la soirée au pub, je savais que le village serait plus animé que d'habitude. Effectivement, le parking était plein.

La Range Rover noire de Rupert était garée sur son emplacement réservé et la BMW décapotable noire de Lenny occupait deux places sur le parking à l'avant. *Typique !* Il y avait aussi une Suzuki DR-Z400 avec des garde-boue d'un vert jaune caractéristique.

Je fis demi-tour pour tenter ma chance sur le parking de l'église mais il était plein lui aussi. Au bout du compte, je garai ma voiture à cheval sur un accotement herbeux près d'une piste pleine d'ornières appelée simplement « route non goudronnée », un autre terme pour « voie verte ». Puis je coupai à travers le cimetière. Il faisait si froid que j'en avais presque le souffle coupé. L'allée en briques était gelée et particulièrement glissante. Tout à coup, j'entendis des voix.

Je vis deux silhouettes blotties sous les branchages d'un if. Les deux individus avaient dû m'entendre car les voix se turent et les silhouettes reculèrent dans l'ombre.

Alors que j'atteignais le porche du cimetière, une silhouette blottie derrière une pierre tombale près du mur d'enceinte me fit sursauter. À ma grande consternation, je glissai et tombai sur le sol dur, atterrissant sur un coude. Ça faisait vraiment mal !

La silhouette bondit hors de sa cachette.

— Oh mon Dieu, Kat, ça va ?

Je levai les yeux et vis un homme tout de noir vêtu et coiffé d'une cagoule.

— Nick ? dis-je, étonnée. C'est vous ? Pourquoi est-ce que vous rôdez par ici ?

Nick m'aida à me relever.

— Merci, dis-je. Heureusement que j'ai reconnu votre voix. Vous m'avez fait peur.

— Désolé. J'avais juste besoin de prendre un peu l'air. Ça devenait carrément étouffant dans le pub.

— Prendre l'air avec une cagoule sur la tête ?

— Il fait froid. (Il enleva sa cagoule, laissant apparaître ses cheveux hirsutes.) C'est l'habitude. Je suis venu à moto.

— Ah, la moto vert-jaune garée devant le pub, c'est ça ?

— Oui, il se trouve que j'aime bien cette couleur !

— Allons, Nick, le taquinai-je. Que faites-vous au cimetière à l'heure qu'il est ?

Il sourit.

— Je vérifie si mon intuition est la bonne.

Je me demandai si son intuition était en lien avec les silhouettes que j'avais aperçues dans le cimetière mais en regardant par-dessus son épaule, je constatai que l'endroit semblait désert à présent.

— Je suis désolée d'avoir grillé votre couverture. C'est à propos des montres à gousset ? demandai-je.

L'espace d'une seconde, il hésita.

— Peut-être.

Mon sang ne fit qu'un tour.

— Vous savez quelque chose ?

— Peut-être, répéta-t-il. Et vous ?

— Non, mentis-je. Mais Rupert offre une récompense.

— Je confirme. Il est au pub en train de poser des questions.

— Quelqu'un a-t-il vu quelque chose ?

— Peut-être, dit-il pour la troisième fois.

— Et bien sûr, vous n'allez rien me dire.

— Je ne peux pas.

— Vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas ?

— Les deux, admit-il. J'ai été désolé d'apprendre la mort de Seth Cropper.  
Je souris.

— Habile changement de sujet. Mais oui, c'est très triste. Les nouvelles vont vite. Vous retournez au pub ?

— Pas tout de suite.

Je laissai Nick au cimetière et me dirigeai vers le Hare and Hounds.

J'aimais ce vieux pub. C'était mon préféré. Ma mère et moi y venions souvent. C'était une longère caractéristique de la région du Devon avec son plafond aux poutres apparentes et sa cheminée monumentale. Elle était si imposante que des banquettes avaient été creusées dans l'âtre en brique de part et d'autre du foyer. Un feu crépitait devant un contrecœur en fonte orné de motifs et portant l'inscription « 1635 ». Il y avait des décorations de Noël partout.

Deux tapisseries défraîchies représentaient des scènes de bataille de la première révolution anglaise avec pléthore d'épées, de piques et de masses. De vieilles clés, sans doute très lourdes, étaient suspendues par douzaines à des fils tendus le long des poutres du plafond. Des objets en cuivre de toutes formes et de toutes tailles décoraient le peu d'espace libre sur les murs.

Des tables disposées en grappes étaient entourées de fauteuils en chêne ou cerclées de banquettes convexes à haut dossier. En passant sous une arche surbaissée, à laquelle on avait accroché des branches de gui très prisées des jeunes couples, on accédait à une petite pièce appelée l'arrière-salle, au fond de laquelle une porte à loquet s'ouvrait sur un escalier desservant les quelques chambres à l'étage. C'est l'une d'elles que Lenny avait louée en attendant que Delia ne l'autorise à entrer à la maison.

Dans un coin de la pièce trônait un fauteuil en chêne lambrissé à dossier avec deux accoudoirs et un coussin en tapisserie très abîmé. Il était réservé au fringant cavalier Sir Maurice qui, des siècles auparavant, avait courtsé Lady Frances Honeychurch. On disait que son fantôme hantait Hopton's Crest sur son coursier noir. Ceux qui s'asseyaient dans ce fauteuil s'exposaient à un terrible malheur. On racontait que des bouteilles avaient explosé et que des chiens avaient refusé de se coucher près du feu. Je constatai avec amusement que bien que le pub fût plein, tout le monde évitait soigneusement le fauteuil.

Tandis que je me frayais un chemin à travers la foule, je me répétais que le faux cambriolage survenu au manoir n'était pas mon problème, pourtant les allusions de Nick m'inquiétaient. Que savait-il exactement ?

*N'y pense plus, Kat.* Ce soir, j'avais rendez-vous avec un homme que je trouvais séduisant et à qui je plaisais autant qu'il me plaisait.

— Laissez-la passer ! cria quelqu'un. Laissez passer notre adorable Kat, les gars !

Je levai les yeux et vis Doreen Mutters qui me faisait signe.

J'avais mis un peu de temps à m'intégrer au village, mais à présent, je me sentais vraiment chez moi ici.

Doreen et son mari Stan tenaient le pub depuis quarante ans. Ma mère les surnommait Tralalère et Tralali.

La plantureuse Doreen était avec ses joues roses l'incarnation parfaite de la barmaid à l'ancienne. Le couple était connu pour collectionner les animaux de compagnie insolites. Le dernier en date, Fred, était un canard coureur.

J'atteignis enfin le comptoir où Fred était blotti sur son petit coussin, affublé d'un nœud papillon fabriqué à l'aide d'une guirlande rouge.

— Tiens, dit Doreen en me tendant un verre de Sharpham blanc effervescent, sans que j'aie eu à lui demander quoi que ce soit. Je n'ai pas encore vu ton homme, dit-elle.

Et c'était précisément ce qui me déplaisait dans les petits villages. Tout le monde était au courant des affaires de tout le monde.

— Mais Delia garde la table là-bas comme si sa vie en dépendait.

Doreen montra l'endroit où était assise Delia. Elle avait délimité son territoire en accrochant un bonnet à pompon tricoté, son cabas en toile et son manteau aux dossiers de trois chaises vides. Quand quelqu'un s'approcha pour essayer de prendre l'une d'elles, Delia réagit à la vitesse de l'éclair et s'agrippa au siège.

Ce qui signifiait que Guy et moi allions être assis à la même table que ses parents. *Génial*.

La nouvelle de la mort de Seth Cropper s'était répandue dans le village comme une traînée de poudre. Un petit seau de collecte en étain était posé sur le comptoir. Un écriteau indiquait : « Dernière tournée pour Seth. Soyez généreux. » Deux photos étaient appuyées contre le seau. L'une d'elles montrait Seth et Peggy le jour de leur mariage, sortant de l'église du village sous une haie d'honneur formée d'ustensiles de cuisine brandis par des domestiques de l'époque sans doute. L'autre les montrait à l'occasion de leur cinquantième anniversaire de mariage sur un banc en bois devant un bâtiment en briques délabré avec une grande cheminée. À l'arrière-plan, on pouvait voir un petit lac entouré d'arbres. Je sortis cinq livres de mon porte-monnaie et les jetai dans le seau.

Doreen sourit.

— Merci ma belle.

— C'est une délicate attention.

— Il faisait presque partie des meubles ici, jusqu'à ce que Peggy lui adresse un ultimatum.

— Oh, dis-je prudemment, je ne savais pas.

— Si, poursuivit-elle. Seth était très populaire. Au bout de quelques verres,



il se mettait à raconter des histoires et bien sûr, il n'oubliait jamais de regarder les femmes. On disait que c'était un chaud lapin, qu'il avait les mains...

— Baladeuses. Oui, j'ai entendu l'expression.

— Le pauvre Seth. On était tellement fiers de sa sobriété.

Apparemment, la nouvelle de la rechute de Seth n'avait pas encore atteint le pub.

— Quand a-t-il arrêté de venir ici ?

— Voyons voir. (Doreen réfléchit quelques secondes.) Il a dû souffler dans le ballon une fois de trop et Peggy a menacé de divorcer s'il n'arrêtait pas de boire. Alors il a arrêté. C'était il y a quinze ans environ et il n'a plus jamais bu une goutte depuis.

*Hormis les quatre verres qu'il a descendus aujourd'hui*, songeai-je, mais je gardai cette réflexion pour moi. Je montrai les photos et demandai :

— Où a été prise celle du lac ?

— C'est l'ardoisière de Larcombe, expliqua Doreen. À un peu plus d'un kilomètre et demi d'ici. Le vieux comte, le père de monsieur Rupert, l'a fermée dans les années 1940 et il a ennoyé la fosse. À l'époque, c'était un endroit bien connu des amoureux. Tout est en ruine à présent.

— Ce n'est pas loin des bois de Larcombe ?

Je connaissais bien la piste cavalière.

Doreen hocha la tête.

— C'est ça. La piste cavalière débouche à l'arrière du cimetière. Un chemin creux relie l'ardoisière au domaine de Honeychurch.

Repensant au commentaire de Lala concernant Fleur qui mettait Harry au défi d'aller explorer la carrière, je demandai :

— Les galeries souterraines sont-elles encore accessibles ?

— Non, tout a été clôturé mais ça n'empêche pas les gamins d'essayer de pénétrer sur le site. D'ailleurs, une rumeur a circulé un temps. On disait qu'une des bases opérationnelles se trouvait là-bas, tu sais, quand l'Angleterre redoutait une invasion nazie. Les volontaires de la réserve territoriale auraient construit des bunkers un peu partout sur le territoire.

Doreen me prit soudain le poignet et se pencha au-dessus du comptoir. Elle était si près de moi que je sentis son haleine chargée d'alcool et l'odeur âcre d'un parfum au musc.

— Peggy ne touche pas de retraite, Kat, dit-elle d'un ton pressant. Juste une petite somme versée par le gouvernement, mais ça ne compte pas. Toi qui as l'oreille du comte, veille à ce qu'ils ne la jettent pas dehors.

— La jeter dehors ? Pourquoi voudrais-tu qu'ils la jettent dehors ?

— Tu ne comprends pas, dit Doreen l'air sombre. Il y a eux et il y a nous. Le haut de l'échelle et le bas de l'échelle. Ils vont chercher un autre couple pour assurer les charges de majordome et de cuisinière, et ces gens vont

s'installer dans le cottage des Cropper. Peggy va se faire virer et n'aura nulle part où aller.

— C'est terrible, dis-je. Mais je ne vois pas bien ce que je peux faire pour aider.

— Y a pas moyen de se faire servir à boire ici ? cria un homme au visage rubicond, coiffé d'une casquette et vêtu d'une veste en tweed élimée.

Je l'avais vu dans la salle d'exposition quelques heures auparavant. Il affichait alors la même mine revêche. Il me poussa brusquement du coude pour accéder au comptoir.

Je voulus saisir ma chance pour m'échapper, mais Doreen, sans lâcher mon poignet, cria par-dessus son épaule :

— Stan, sers monsieur Jones, tu veux bien ? Je suis occupée.

Elle se pencha un peu plus vers moi, se détournant de l'homme manifestement fort mécontent d'avoir été ignoré par la patronne et renvoyé chez son mari.

— Autre chose, reprit-elle. Le comte pense que l'un de nous a volé ces montres. Comme si quelqu'un du coin avait eu le culot de faire ça ! C'est forcément des étrangers. Oh regarde, en voilà un, et on dirait qu'il te connaît.

C'était Angus Fenwick.

— Je vous offre un verre, Kat ?

J'étais surprise de le voir.

— Où est Lala ?

— Bien au chaud dans son lit, répondit-il. Elle a pris froid et pense qu'elle a attrapé un rhume.

Il balaya la salle du regard, tout en hochant la tête d'un air approbateur.

— Je pense qu'on se plairait à Little Dipperton. Une fois qu'ils auront le haut débit, bien sûr. C'est l'endroit idéal pour élever un enfant.

— Oui, je me sens bien ici, dis-je.

Angus montra le seau en étain et ajouta :

— Je suis désolé pour le vieux. C'est vraiment bête de partir comme ça.

Monsieur Jones lui tapa sur l'épaule.

— C'est bien votre femme qui a touché l'oiseau, non ? lança-t-il d'un ton accusateur.

— Pardon ?

— Le faucon. Elle l'a touché.

— Elle ne l'a pas touché, dit Angus doucement. Elle a juste fait semblant.

— Ça a suffi, on dirait ! s'exclama monsieur Jones. On sait tous que cet oiseau est maudit.

— Oh, fiche-lui la paix, Douglas ! le réprimanda Doreen. Tout le monde ne croit pas à ces sornettes.

Je me souvenais de Douglas Jones à présent. Il avait passé au moins une demi-heure à étudier le faucon à la loupe avant que Rupert ne lui demande inexplicablement de partir.

Il campa sur ses positions.

— Ceux d'entre vous qui ne sont pas nés ici, peut-être.

— N'importe quoi ! s'exclama Doreen. Je suis arrivée au village à l'âge de cinq ans.

— Donc tu n'es pas du coin, lança quelqu'un, provoquant l'hilarité générale.

Douglas, lui, ne goûtait pas la plaisanterie, apparemment.

— Ceux dont les parents, nés ici, connaissent bien l'histoire du faucon,

pensent différemment. C'est pareil si on touche le fauteuil de Sir Maurice.

Un murmure d'approbation parcourut l'assemblée. Parfois j'oubliais combien ces villageois pouvaient être superstitieux.

— La mort de Seth est un accident tragique, déclara Doreen. Et maintenant, le sujet est clos. C'est Noël.

— Si quelqu'un a besoin de compassion, c'est bien moi, plaisanta Angus. J'ai failli me faire arracher la jambe par ce foutu jack russel.

Tout le monde s'esclaffa à nouveau.

— Je vous aurai prévenus, lança Douglas avant de tourner les talons et de se diriger vers l'arrière-salle et l'écriteau « Toilettes » en poussant tous ceux qui se trouvaient sur son passage.

Des acclamations retentirent quand il percuta Lenny sous l'arche et les branches de gui. Quelqu'un cria :

— Un bisou, un bisou !

Son appel fut suivi d'un tonnerre d'applaudissements.

— Je marche si tu marches ! cria Lenny.

Douglas le repoussa violemment et disparut.

Je constatai à ma grande surprise que Lenny était devenu très populaire. Je surpris des bribes de conversation. « Il va voir la reine à Londres » et : « Il a sauvé des gamins dans une grotte, là-bas dans le Nord. » Quelques personnes sortirent même leur téléphone pour le prendre en photo.

Je sentis Angus se raidir à côté de moi et quand je me retournai pour lui parler, je le surpris en train de fixer Lenny. Je n'aurais su dire si ce regard exprimait l'antipathie ou le dégoût.

Lenny m'aperçut et me fit signe. Il était sur le point de me rejoindre quand il vit Angus. Il tourna brusquement les talons et disparut dans la foule.

À cet instant, j'avisai Guy qui s'avavançait vers moi et j'oubliai tout le reste.

Lorsqu'il m'eut rejoint, il déposa un baiser sur ma joue.

— Désolé pour mon retard. Tu es magnifique.

Je plongeai mon regard dans ses yeux gris perçants, surprise d'être aussi heureuse de le voir. Vêtu d'un blouson en cuir, d'un pull ras-du-cou noir et d'un jean, il était encore plus beau que dans mes souvenirs.

— Ça ne fait pas très longtemps que je suis là, dis-je.

Il regarda autour de lui.

— C'est bondé. On ira dans un endroit plus calme une fois que j'aurai passé quelques minutes de courtoisie avec mes parents.

— Avec plaisir, dis-je.

Rupert s'avança vers nous. Il avait le visage rouge.

— Bonsoir, Katherine.

Je me chargeai des présentations mais il ne sembla pas réaliser que Guy était le fils de Delia. Je dus le préciser.

— Enchanté de vous rencontrer, monsieur, dit Guy avec déférence.

— Très bien, très bien, répondit vaguement Rupert avant d'aborder le sujet qui le préoccupait. Katherine, j'ai fait passer le mot à propos des montres à gousset et j'ai bien insisté sur le fait que toutes les informations seraient les bienvenues et qu'il n'y aurait aucune condition à la récompense.

— Que s'est-il passé ? demanda Guy. Un vol ?

— Je t'expliquerai plus tard, dis-je.

— Monsieur le comte ! cria Delia qui nous rejoignit tout essoufflée. Je peux vous parler ?

— Oh non, murmura Guy. Je me demande toujours ce qu'elle va dire.

— Lenny vous fait savoir que, puisque Seth Cropper est mort – paix à son âme –, il prendra volontiers la charge de majordome. Ainsi, rien ne viendra interrompre le bon fonctionnement de la maison.

Rupert parut embarrassé.

— Et bien sûr, nous serions ravis d'échanger les cottages avec madame Cropper, s'enfonça Delia. Le nôtre est un peu exigü. Le numéro 2 est beaucoup plus spacieux et en plus il dispose d'une cave.

— Maman ! s'exclama Guy, horrifié. (Il prit sa mère par le coude.) Allons chercher un endroit où nous asseoir. Où est papa ?

Pourtant Delia, requinquée par le gin, insista.

— Même si, franchement, Peggy devrait prendre sa retraite. Je pense qu'il y a un cottage libre à côté du bureau de poste. Peut-être préférerait-elle vivre au village ?

— Maman ! s'exclama à nouveau Guy.

— Je crains que vous ne deviez aborder ces questions avec la comtesse douairière, répondit Rupert d'un ton glacial avant de tourner les talons.

— Oh oui, c'est ce que nous ferons ! cria-t-elle après lui. Merci. (Puis se tournant vers Guy, elle ajouta :) Parfait, je crois que nous allons bientôt emménager.

Je surpris le regard de Guy qui fit la grimace et articula en silence : « Très gênant. »

— Tu devrais faire ce qu'il te dit, maman.

— Sûrement pas, répliqua Delia en riant. J'en toucherai un mot à Lady Lavinia. Elle est plus malléable.

Guy balaya la salle du regard.

— Où est passé papa ?

— Il était là il y a deux minutes, dis-je.

— Oh non, regardez-moi ça !

Delia montra les sièges qu'elle avait réservés. Son cabas en toile, son manteau et son bonnet avaient été jetés sans ménagement sur le rebord de la fenêtre.

— Quelqu'un a volé notre table.  
— On ne va pas rester de toute façon, dit Guy avec fermeté.  
— Mais pourquoi ? geignit Delia.  
— Parce que j'ai l'impression qu'on nous regarde comme deux pandas chinois.

Et pour confirmer ses dires, il prit ma main et déposa un baiser dessus, provoquant une série de commentaires.

J'eus un élan de tendresse mais ensuite j'entendis quelqu'un lancer :

— Shawn ne va pas être content.

— Tiens, voilà ton père, annonça Delia. Ne pars pas avant de l'avoir salué.

Lenny nous rejoignit mais il semblait particulièrement agité.

— Où étais-tu ? demanda Delia. Ils ne restent pas, ils s'en vont maintenant.

— Il n'y a donc pas moyen d'aller au petit coin sans être traqué ? répliqua Lenny avec humeur.

— *Encore !* Mais tu y étais il y a une heure, maugréa Delia. Qu'est-ce qui se passe ? Tu as la courante ?

Guy laissa échapper un grognement.

— Oh mon Dieu, je m'excuse pour mes parents, dit-il tout en regardant son père avec inquiétude. Tout va bien, papa ?

Lenny ne parut pas entendre.

— Seth Cropper est mort, annonça Delia. Tu as appris la nouvelle ?

Mais Lenny regardait Angus en train de discuter avec Nick du côté du fauteuil de Sir Maurice. Delia dut le remarquer elle aussi car elle dit :

— C'est Angus Fenwick. Il a une femme adorable qui s'appelle Lala et ils envisagent de venir s'installer dans le coin. Elle est enceinte.

— En quoi ça me concerne ? répliqua Lenny d'un ton brusque.

— Ils connaissent notre Linda, expliqua Delia. Je me suis dit que je pourrais leur tricoter des chaussettes de bébé.

— Et pourquoi tu ferais ça ? lança Lenny. Tu ne la connais même pas.

Delia eut un mouvement de recul, piquée au vif.

— Du calme, papa, dit Guy un peu anxieux. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien ! Excusez-moi.

Lenny tourna les talons et se dirigea à nouveau vers les toilettes.

— Je n'aurais pas dû dire qu'il avait la courante, regretta Delia. Un rien l'énervé quand il est patraque. Il trouve que ça ne fait pas viril. Mais nous avons tous...

— Je vais aller voir si tout va bien. J'en ai pour une minute, dit Guy qui partit retrouver son père.

— Je viens aussi, décréta Delia.

Une fois seule, je m'interrogeai sur l'étrange scène à laquelle je venais d'assister. À cet instant, Shawn entra dans le pub. Je m'étonnai de le voir ici,

alors que son grand-père venait de mourir. À ma grande consternation, il me vit et son visage s'illumina.

Un sentiment de panique m'envahit. Non pas qu'il y eût quelque chose entre Shawn et moi, mais bizarrement, je me sentais coupable d'être venue au pub avec quelqu'un d'autre.

Tandis que Shawn se frayait un chemin à travers la foule, Guy réapparut et les deux hommes me rejoignirent exactement au même moment.

Shawn s'apprêtait à me donner l'accolade mais Guy fut plus rapide. Il passa son bras autour de mes épaules et tendit son autre main pour saluer Shawn.

— Guy Evans, dit-il. Et vous devez être l'inspecteur principal Shawn Cropper. Ma mère m'a beaucoup parlé de vous.

Pendant quelques secondes, Shawn parut tétanisé mais il finit par se ressaisir. Ma mère et Delia avaient spéculé sur notre idylle inexistante pendant des semaines et il était évident que Guy savait lui aussi. Je me sentais vraiment mal pour Shawn car tous les yeux étaient braqués sur nous. Les clients du pub semblaient savourer cette rencontre gênante entre nous trois.

Comme si la situation n'était pas assez embarrassante, Shawn et Guy étaient habillés exactement de la même façon. Pour la première fois, Shawn avait renoncé à son éternel trench-coat. Guy portait sa tenue avec style, Shawn en revanche paraissait un peu mal à l'aise comme s'il avait enfilé le pantalon d'un autre.

— Je suis vraiment désolée pour ton grand-père, dis-je.

Guy posa sa main sur mon épaule, comme pour défendre son territoire.

— Oui, désolé pour le deuil qui frappe votre famille, monsieur l'inspecteur, à moins que vous me permettiez de vous appeler Shawn puisqu'apparemment vous n'êtes pas en service.

— Merci, dit Shawn. Et oui, vous pouvez m'appeler Shawn pour le moment.

— Comment va Peggy ? demandai-je.

— Elle va passer quelques jours chez nous. Elle est bouleversée, tu t'en doutes. Kat... (Shawn s'éclaircit la voix.) Il faut que je te parle.

— Bien sûr.

— En privé.

— Oh, d'accord.

— Prenez tout le temps qu'il vous faudra, dit Guy, sous-entendant que j'étais sa propriété.

Bien que flattée, je n'étais pas certaine d'apprécier.

Shawn et moi trouvâmes un coin au calme, à l'abri des regards indiscrets, mais nous restâmes debout. Il ne me proposa pas de boire un verre.

— J'ai pensé que tu serais là ce soir.

— Moi je suis plutôt surprise de te voir, admis-je. Étant donné les circonstances...



— Surprise ou contente ? Pardon, ce n'est pas ce que je voulais dire... J'ai un voleur à attraper, annonça-t-il d'un ton brusque tout en sortant son carnet et un stylo. Clive m'a expliqué que vous aviez fouillé Angus et Lala mais qu'ils n'avaient rien sur eux. Il m'a dit que tu les avais trouvés en train d'errer sur le domaine dans l'obscurité. Tu peux me donner un peu plus de détails ?

— Je croyais que tu n'étais pas en service.

— Je cherchais juste une excuse pour porter mon nouveau blouson en cuir.

Je lui racontai comment j'avais croisé Angus et Lala sur la route de service, je rapportai notre discussion et je lui dis qu'ils avaient l'intention de passer quelques jours dans la région. Puis je montrai Angus qui s'entretenait à présent avec Rupert.

— Sa femme n'est pas là ce soir.

Shawn hocha la tête.

— Ils ont dit vrai. Le véhicule de location est enregistré sous le nom d'Angus Fenwick, pour deux semaines. Il n'a pas de casier judiciaire. On n'a même pas retrouvé une amende pour stationnement interdit.

— Et Lala ?

— Ah, Lala ! (Les efforts déployés par Shawn pour garder son sérieux échouèrent.) Elle était strip-teaseuse dans un club appelé Peppermint Panda à Leeds.

— Oh ! m'exclamai-je. Waouh !

— Et oui, Lala, c'est son vrai nom. On la surnommait... (Il s'éclaircit à nouveau la voix...) Lala, la reine du limbo. Apparemment, elle est capable de passer sous une barre placée à vingt-cinq centimètres du sol. D'après mes sources, elle n'est pas loin du record détenu par Shemika Campbell de Buffalo dans l'État de New York.

— Et quel est le record pour le limbo ?

— Vingt et un centimètres et demi. Je suis l'un des rares à le savoir !

J'éclatai de rire. Je découvrais là une nouvelle facette de sa personnalité. Cette thérapie du deuil semblait donner de bons résultats.

Shawn sourit.

— On ne pourra pas m'accuser de ne pas avoir fait mes devoirs.

*C'est maintenant que je devrais lui parler de la fraude à l'assurance.* Pourtant, j'hésitais. Ce n'était pas à moi de révéler ce secret. Mais à cet instant, je me souvins que c'était le père de Shawn qui avait été chargé de l'enquête à l'époque.

— Tu as parlé à ton père des objets volés ?

Shawn parut décontenancé.

— À mon père ? Pourquoi lui en parlerais-je ?

— Peut-être qu'il y a un... lien avec le cambriolage qui a eu lieu il y a trente ans, m'empressai-je de dire. Peut-être qu'à l'époque aussi, des objets

ont été dérobes dans la salle d'exposition.

— Je ne vois pas le rapport. (Shawn semblait perplexe.) Mon père a eu une attaque. Il est dans une maison de repos en Espagne. Il va vraiment mal et serait bien incapable de se rappeler ce qui s'est passé à l'époque, dit-il en fronçant les sourcils. Pourquoi penses-tu qu'il pourrait y avoir un rapport ?

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça.

— Tu crois que c'était quelqu'un du village et qu'il pourrait s'agir de la même personne à présent ?

— En réalité, je ne pense rien du tout, m'empressai-je de dire.

— Heureusement, monsieur le comte a pu me donner des photos des montres à gousset disparues. Le temps presse, si j'ose dire. (Il sourit à nouveau.) J'ai l'impression qu'il préférerait taire cet incident à la comtesse douairière... Ah voilà ton... petit ami.

Je me retournai et vis Guy et Delia se diriger vers nous.

— Vous avez obtenu tout ce que vous vouliez, Shawn ? demanda Guy.

— Il me reste un dernier point à clarifier. J'ai cru comprendre qu'Iris et vous produisiez votre propre gin, madame Evans ?

— C'est exact, confirma Delia. On a fait un tabac pour Noël. On le propose à un bon prix. C'est une très bonne idée de cadeau mais si vous en voulez, dépêchez-vous de passer commande. On va bientôt lancer une nouvelle cuvée.

— C'est bien joli mais êtes-vous consciente qu'il est illégal de distiller de l'alcool chez soi sans avoir obtenu une licence délivrée par les Recettes et douanes de Sa Majesté ?

Delia le regarda, ébahie.

— Allons Shawn, dit Guy d'un ton léger. Ne faites pas le rabat-joie.

— À partir de maintenant, c'est « inspecteur principal », rectifia Shawn. Et votre mère enfreint la loi, j'en ai bien peur.

— Détendez-vous mon ami, dit Guy. Elles n'ont certainement pas vendu plus d'une douzaine de bouteilles.

— Tu parles d'aujourd'hui ou des deux derniers mois ? demanda Delia, l'air songeur.

— Combien au total ? s'enquit Shawn.

Delia réfléchit un instant.

— Plus de cent ?

— Cent ?

Shawn était choqué. Moi aussi.

— Elles sont parties comme des petits pains à l'arbre de Noël organisé par l'Institut des femmes, poursuivit-elle fièrement. C'est une excellente idée de cadeau – pas pour les enfants, naturellement !

La mâchoire de Shawn se crispa.

— Vous m'expliquerez tout ça demain au poste.

— Vous plaisantez ? s'offusqua Guy, mais je savais que Shawn était au contraire parfaitement sérieux.

Je connaissais le côté pontifiant de l'inspecteur principal Cropper.

— Je ne sais pas si madame pourra me libérer, dit Delia. En l'absence de Peggy, c'est moi qui gère la maison.

— Attends... tu ne m'as pas dit que c'était l'idée d'Iris, maman ? s'immisça Guy.

— Si, c'est vrai ! approuva Delia d'un hochement de tête. C'est elle qui m'a poussée à le faire.

J'étais indignée.

— C'est une décision que vous avez prise ensemble, Delia. J'étais là quand vous en avez parlé.

Guy avait dû remarquer mon indignation car il ajouta :

— Je suis sûr qu'elles sont aussi terribles l'une que l'autre.

Je me souvenais parfaitement de ce jour. Assises à la table de la cuisine chez ma mère, elles venaient de siffler la dernière bouteille de gin. Comme elles se plaignaient de son prix, Delia avait fait remarquer qu'il serait moins cher de le produire soi-même. Ma mère avait déniché un atelier de production de gin à Dartington et toutes les deux avaient passé un après-midi animé à caqueter comme les sorcières de *Macbeth* autour d'un chaudron.

Guy réfléchit un instant.

— Iris n'a-t-elle pas installé la distillerie de gin dans l'une de ses dépendances ?

Je n'en revenais pas ! Il semblait bien décidé à faire porter le chapeau à ma mère.

— Oui, confirma Delia en hochant la tête. Elle est dans son vieux poulailler.

Shawn semblait horrifié.

— Iris a installé une distillerie illégale sur le domaine de Honeychurch ?

— Une distillerie, tout de suite les grands mots ! protestai-je. C'est un kit. Elle l'a acheté sur Amazon.

— C'est bien ce qu'on disait, c'était *son* idée, lança Delia.

Shawn poussa un long soupir.

— Dans ce cas, je vous attends toutes les deux, Iris et vous, au poste, demain matin à neuf heures. Vous n'êtes pas en état d'arrestation mais...

— J'espère bien que non ! s'exclama Delia.

— Je ne suis pas un rabat-joie, dit Shawn. Mais les Recettes et Douanes de Sa Majesté ne plaisantent pas avec ça. Il y a un tel engouement pour le gin dans ce pays que les distilleries illégales poussent comme des champignons. Les gens vendent leur alcool sans licence. (Il haussa les épaules.) Je suis

désolé mais c'est comme ça.

Mon estomac se noua à l'idée que le fisc puisse mettre le nez dans les affaires de ma mère. Depuis des décennies, elle plaçait ses droits d'auteur sur un compte offshore dans les Îles anglo-normandes sans déclarer quoi que ce soit bien entendu. Je lui avais dit des milliers de fois de régulariser sa situation mais elle refusait d'en parler. C'était d'autant plus ironique que mon père avait été inspecteur des impôts. Non, c'était un risque trop important.

— Pas de problème, inspecteur, dis-je mielleusement. Ma mère et moi nous présenterons demain matin à la première heure.

— Nous aussi, dit Guy. Je suis sûr que nous allons trouver une solution. Et encore une fois, je suis désolé pour votre grand-père.

— Merci, répondit Shawn. Malheureusement, il semble que quelqu'un lui a fait volontairement boire de l'alcool en remplissant son verre d'eau avec du gin pur. Je crains que cela n'ait affecté ses réflexes. Quand l'armure est tombée, il n'a pas pu s'écarter à temps.

— Oh c'est terrible, marmonna Delia.

— Ma grand-mère est bouleversée et veut engager des poursuites.

Delia le regarda, ébahie.

— Engager des poursuites ?

Je restai sans voix.

— Mon grand-père avait arrêté de boire il y a quinze ans. Tout le monde le savait. Vous pouvez demander au village. Et comme vous travaillez avec ma grand-mère, madame Evans, vous étiez forcément au courant, poursuivit Shawn d'un air sévère.

— Bien sûr que je le savais, déclara Delia. Mais je ne lui ai rien donné. Vous devriez parler à Iris.

J'étais consternée. Pourquoi faisait-on de ma mère le bouc émissaire ? Elle n'était même pas là pour se défendre.

— On pourrait penser à un acte malveillant, poursuivit Shawn. La volonté de nuire à autrui sans répondre à une provocation.

— Du calme, dit Guy. Vous ne pensez pas que c'est un peu exagéré ?

— D'après ce que m'a dit ma grand-mère, madame Evans voulait qu'ils prennent leur retraite.

— Je n'ai jamais dit une chose pareille, marmonna Delia.

Un mensonge éhonté.

— Quoi qu'il en soit, apportez une bouteille de votre gin demain. Nous l'enverrons au laboratoire afin de l'analyser. La suite dépendra des résultats.

— *L'analyser ?* répéta Guy en riant. Vous ne croyez quand même pas que le gin a été empoisonné ?

— Il y a des choses beaucoup plus importantes que le gin, dit soudain Delia. Les montres à gousset, par exemple, et mon collier en cristal avec ses

boucles d'oreilles assorties qui appartenaient à *ma* grand-mère.

— Tu crois que la parure a été volée, maman ? demanda Guy. Je n'avais pas réalisé.

— Je ne crois pas, je le sais, rectifia Delia.

— Nous en parlerons demain aussi, dit Shawn. Pour l'heure, je vous souhaite une bonne nuit.

Sur quoi il claqua des talons et partit.

— Voilà qui était très intéressant, dit Guy, rompant le silence qui s'était installé.

— Je veux rentrer à la maison, murmura Delia, tu veux bien me ramener ?

Guy me lança un regard contrit.

— Je vais raccompagner Kat jusqu'à sa voiture et ensuite je te reconduirai.

— Où est Lenny ? demandai-je.

— Il ne se sentait pas bien, répondit Guy. Il est déjà parti.

Un peu déçue, j'espérais néanmoins que Guy n'était pas un fils à maman.

— Désolé, elle est contrariée. Je te revaudrai ça, promis, dit-il tandis que nous quitions le pub.

— Ne t'en fais pas. De toute façon, nous allons devoir nous lever tôt demain puisque nous sommes attendus au poste.

Il prit mon bras et le passa sous le sien.

— Je suis garée de l'autre côté du cimetière.

Nous franchîmes le porche du cimetière.

— Je pense que ce flic est dingue de toi, me taquina Guy. Mais je l'ai devancé.

— Bien sûr que non, dis-je. Il est veuf et toujours éperdument amoureux de sa femme.

— Et d'après ma mère, il cherche une maman pour ses enfants. Tu veux des enfants ?

Sa question me prit au dépourvu.

— Oui, un jour. Et toi ?

— Oui, bien sûr. Et je ne veux pas attendre trop longtemps non plus.

J'étais un peu étourdie par la nervosité. Guy me sondait, je le savais.

— Par ici, murmura-t-il.

Il m'entraîna loin de l'allée, sur l'herbe couverte de givre qui crissait sous nos pas.

— Où allons-nous ?

— Quelque part à l'abri des regards indiscrets.

Nous nous faufilemes entre les pierres tombales et atteignîmes l'imposant mausolée de la famille Honeychurch, nous réfugiant dans son ombre. La devise de la famille – *Ad perseverate est ad triumphum* – était gravée au-dessus des lourdes portes en bronze, flanquées de deux faucons en vol. Le

style du monument funéraire rappelait l'architecture du manoir bien que la taille fût naturellement plus réduite.

Guy murmura à mon oreille :

— Persévérer, c'est triompher.

— Tu comprends le latin ? demandai-je.

À cet instant, je me retrouvai plaquée contre le mur froid du mausolée tandis que Guy m'embrassait avec fougue. Je dus interrompre notre étreinte pour reprendre mon souffle.

— Désolé, je n'ai pas pu m'en empêcher.

Il me prit dans ses bras et me serra contre lui.

— Je m'étais dit qu'on prendrait notre temps mais je sens ma résolution faiblir.

— Moi aussi, dis-je, et c'était vrai.

Le dernier homme à m'avoir courtisée était le frère de Lady Lavinia, Piers, mais je ne lui avais jamais vraiment fait confiance. Sa réputation de playboy international lui collait à la peau et je m'étais toujours demandé s'il me considérait comme un défi. Il ne s'était rien passé entre nous et j'en étais bien contente.

Et puis il y avait Shawn. Pourquoi fallait-il que je pense à lui en cet instant ? J'aurais été incapable de le dire mais c'était déroutant.

— C'est peut-être aussi bien que je doive raccompagner ma mère chez elle ce soir, dit Guy à voix basse. Je pense que je n'aurais pas pu résister. Mais demain... je peux t'inviter à dîner chez moi ?

Dîner. Dîner voulait dire se retrouver en tête à tête. *Allons Kat ! Tu ne vas pas pouvoir te cacher éternellement.*

— Oui, avec plaisir.

— J'aimerais te montrer la grange. Ce n'est pas terminé. Mon père m'aide avec la peinture. Je n'ai pas de meubles non plus, mais il y a une cuisinière et j'ai une casserole.

— Je suis impatiente de voir la grange.

— Qu'est-ce que tu as prévu demain ?

— Eh bien, après avoir emmené ma mère au poste..., dis-je d'un ton ironique, je vais passer à l'Empire de l'antiquité de Dartmouth. Il y a aussi une vente à Newton Abbot, à laquelle j'aimerais assister. Et toi ?

— Je vais sans doute passer une bonne partie de la journée à me demander ce que je vais bien pouvoir te cuisiner avec ma seule et unique casserole, plaisanta-t-il.

C'est à cet instant que nous le vîmes.

Derrière une tombe, un individu vêtu de noir gisait à plat ventre.

Il ne bougeait pas.

— Oh mon Dieu, murmurai-je. C'est Nick.

Guy s'accroupit à côté de Nick et prit immédiatement son pouls.

— Il n'est pas... mort au moins ? demandai-je.

— Non, Dieu merci. Tu le connais ?

— Oui, il est journaliste pour notre gazette locale. Il s'appelle Nick Bond.

Guy répéta une demi-douzaine de fois le nom de Nick avant de secouer la tête.

— Il a perdu connaissance. Tu as une lampe torche ?

Je sortis mon iPhone et activai la fonction « lampe de poche ». J'avais les mains qui tremblaient.

— Éclaire par là.

Il toucha doucement la tête de Nick et sentit ses doigts.

— C'est du sang. Oui. Il a été frappé à l'arrière de la tête.

— Oh mon Dieu ! Il a été agressé ? Tu ne crois pas qu'il est juste tombé ?

J'étais stupéfaite et nauséuse.

— On devrait peut-être appeler une ambulance ? À moins que je retourne au pub, Shawn y est peut-être encore.

— On n'a pas besoin de lui pour le moment, répliqua Guy d'un ton brusque. Le pouls de Nick est faible mais il est en vie. Heureusement que nous sommes passés par là. S'il était resté toute la nuit dehors, il serait certainement mort d'hypothermie.

— Je pense que nous devrions...

— Kat, j'ai été formé à gérer ce genre de situations, d'accord ? Laisse-moi une minute.

Guy vérifia toutes les fonctions vitales de Nick avec beaucoup de maîtrise avant de le tourner sur le côté en position latérale de sécurité.

— Je n'enlève pas sa cagoule parce que s'il s'agit bien d'une agression, elle pourrait fournir...

— Des indices. Oh Guy, qui pourrait bien faire une chose pareille ?

Je pensai à tous les joyeux fêtards au pub.

— Je vais appeler une ambulance.

— Oui, tu as raison. C'est ce qu'il faut faire. (Guy regarda l'écran de mon

téléphone.) Enfin, je te souhaite bien du courage. Il n'y a pas de réseau. C'est encore le Moyen Âge au village.

Je regardai en direction des cottages derrière le mur d'enceinte. Je vis briller de la lumière aux fenêtres du cottage de Rose.

— Violet est toujours chez elle. Je vais utiliser sa ligne fixe.

Je coupai à travers l'étendue d'herbe pour rejoindre l'allée, glissant dans ma hâte. Je faillis perdre deux fois l'équilibre. Mon cœur battait à tout rompre. Quoi qu'ait manigancé Nick, son plan avait mal tourné.

Avec sa façade percée de deux minuscules fenêtres flanquant la porte d'entrée du salon de thé, la maison de Violet semblait petite depuis la rue mais elle était beaucoup plus grande qu'il n'y paraissait. Je savais que l'octogénaire ne m'entendrait pas si je frappais à la porte côté rue, aussi passai-je par-derrière, empruntant la ruelle où elle garait toujours sa Morris Minor.

Je m'attendais à voir aussi la voiture de location d'Angus mais à ma grande surprise, elle n'y était pas.

Je frappai énergiquement à la porte de derrière, réalisant avec soulagement, que si Angus était absent, Violet ne serait pas couchée.

Au bout de quelques minutes, j'entendis quelqu'un tourner le verrou.

— C'est du rapide ! dit Violet en ouvrant grande la porte.

Stupéfaite, elle me dévisagea à travers ses lunettes en cul-de-bouteille.

— Kat ? C'est vous ?

Je lui dis que j'avais besoin d'utiliser son téléphone mais ne lui expliquai pas pourquoi. C'était une vieille dame anxieuse, très impressionnable. Je ne voulais pas l'effrayer.

Tout en me conduisant dans la cuisine, dont les étagères étaient remplies d'un nombre incalculable de théières, Violet m'expliqua la raison de sa surprise.

— Je pensais que c'était Angus et Lala. Je me suis dit... Mon Dieu, ils ont fait vite.

— Lala n'est pas là ?

Angus avait dit qu'elle ne se sentait pas bien.

— Non, ils sont sortis.

J'appelai le 999 pour demander une ambulance puis j'essayai à tout hasard le numéro de Shawn. Par chance, il décrocha. Il n'était pas encore très loin et venait tout juste de s'engager sur la route menant à Dartmouth. Il me dit qu'il allait faire demi-tour immédiatement.

— Que s'est-il passé ? demanda Violet d'un ton grincheux. Pourquoi appelez-vous une ambulance ?

— Quelqu'un est tombé dans le cimetière, dis-je. L'allée est très glissante.

— C'était Lala ? Il est arrivé quelque chose au bébé ? Elle est enceinte,



vous savez.

— Non, ce n'était pas elle. Je suis heureuse d'apprendre qu'elle va mieux.

Violet inclina la tête.

— Mieux ?

— J'ai vu son mari au pub. Il m'a dit qu'elle ne se sentait pas très bien.

Violet me regarda, l'air interdit.

— Oh non. Nous avons passé un agréable moment autour d'une tasse de thé. Nous réfléchissions à des prénoms pour le bébé. Elle veut s'installer au village, vous savez. Ensuite, elle est sortie pour rejoindre Angus.

Mon cœur s'emballa.

— Vous vous souvenez de l'heure à laquelle elle est partie ?

Violet fronça les sourcils.

— Voyons voir. Je voulais regarder *Vera* sur ITV – ils font un marathon – et elle est partie avant le début de l'épisode, il devait donc être dix-neuf heures trente environ.

C'était l'heure à laquelle j'avais quitté la porterie pour me rendre au pub. J'avais vu Angus ensuite et il m'avait dit que Lala était au lit. Violet devait se tromper dans les horaires.

— C'est ça, poursuivit Violet. Ils avaient faim. Je ne propose qu'un petit déjeuner léger ici.

— Ils auraient pu manger au pub, fis-je remarquer.

— Lala avait une soudaine envie de glace, dit Violet. Ma mère mangeait du charbon quand elle était enceinte de moi. Alors ils sont allés au Morrisons de Totnes. C'est ouvert jusqu'à vingt-trois heures vous savez.

À cet instant, on toqua à la porte.

— C'est eux cette fois, dit Violet, rayonnante.

Elle avait raison. Doublement raison, car Lala revint chargée d'un énorme pot de glace à la vanille.

— J'espère que ça ne vous dérange pas, si on emporte la glace dans notre chambre, madame G, dit-elle avec entrain. On fera attention de ne rien tacher. Oh, bonsoir Kat. Qu'est-ce que vous faites là ?

— J'avais un appel à passer.

— Vous ne voulez pas ôter votre manteau ? demanda Violet tandis que Lala se dirigeait vers l'escalier étroit qui menait aux chambres à l'étage.

— Non, elle craint le froid, répondit Angus. Et vous n'avez que des radiateurs électriques à accumulation en haut.

— Vous n'avez qu'à demander une couverture en plus, monsieur Fenwick. Je ne voudrais pas avoir des commentaires négatifs sur Trippy.

Angus sourit.

— Qu'est-ce qui se passe au cimetière ? J'ai vu une voiture de police avec un gyrophare.

— Quelqu'un est tombé, l'informa Violet. Les allées sont verglacées. Il a dû heurter une tombe dans sa chute, ça ne m'étonnerait pas. C'est pour ça que je n'aime pas sortir par ce temps.

— C'est la journée des chutes on dirait, fit-il remarquer.

— Comment va votre cheville ? demandai-je.

— Elle survivra.

Quand j'arrivai au cimetière, je vis avec soulagement que Nick avait repris connaissance. Il était assis, enveloppé dans une couverture de survie, la tête posée sur ses bras. Shawn arpentait le cimetière muni d'une lampe torche. À l'évidence, il cherchait quelque chose.

Guy vint à ma rencontre et m'entraîna à l'écart.

— Il va s'en sortir, dit-il à voix basse. Il est du genre têtue. Il a refusé d'aller à l'hôpital.

— Et s'il souffre d'un traumatisme crânien ?

— Il dit qu'il va bien. Apparemment, il est tombé à la renverse et s'est cogné la tête sur une pierre tombale.

Je dévisageai Guy, incrédule.

— Tu ne vas pas me dire que tu crois à sa version. Il était à plat ventre quand on l'a trouvé.

— S'il dit que ça s'est passé comme ça, c'est que ça s'est passé comme ça.

— Premièrement, il n'était pas dans l'allée. Il était couché dans l'herbe. Je ne vois pas bien comment il aurait glissé. Deuxièmement, il aurait fallu qu'il parcoure plusieurs mètres en tombant à reculons pour se cogner la tête sur une tombe.

Guy haussa les épaules.

— Ça le regarde, je ne vois pas pourquoi on devrait s'en préoccuper.

Son attitude me surprit. Sa remarque me parut insensible.

— Ça va ?

— Oui, bien sûr, répondit Guy, mais je voyais bien que quelque chose le tracassait. Désolé, ma mère va penser que je l'ai oubliée.

Il montra Shawn qui fouillait à présent dans les broussailles le long du mur d'enceinte. C'est là que j'avais vu les deux silhouettes se réfugier dans l'ombre plus tôt dans la soirée.

— Je suis sûr qu'il sera ravi de s'occuper de toi. On se retrouve demain au poste.

Il se pencha pour déposer un baiser sur mon front mais alors que je m'apprêtais à l'êtreindre, il recula.

— Inutile de torturer Shawn, dit-il en s'éloignant rapidement.

C'était extrêmement bizarre.

Je rejoignis Nick.

— Comment ça va ?

— J'ai affreusement mal à la tête, gémit-il.

— Apparemment vous avez trébuché, dis-je d'un ton ironique. J'ai du mal à le croire.

— Il est parti ?

— Shawn ? Non. Il est en train de passer le cimetière au peigne fin. Il cherche quelque chose, c'est sûr.

— Pas lui, précisa Nick, le fils du commandant.

— Guy ? Oui il est parti, pourquoi ?

— Il n'a pas arrêté de me demander si j'avais vu quelqu'un.

— Je pense qu'il essayait juste de vous aider.

— M'aider ? Ça m'étonnerait ! Il posait trop de questions. Il m'a même accusé de harceler son père.

— Harceler son père ? répétais-je, stupéfaite. C'est Guy qui a dit ça ? Vous êtes sûr ?

— Il m'a dit de foutre la paix à son père.

— Je crois que vous êtes en plein délire, ça doit être le coup sur la tête.

— Non, après votre départ pour le pub, Guy est arrivé et m'a coincé dans le parking, dit Nick en resserrant la couverture de survie autour de ses épaules. (Il tremblait.) Je lui ai juste dit de me laisser faire mon travail.

— Guy vous a vraiment demandé de foutre la paix à son père ? répétais-je.

Connaissant Lenny et son goût pour la lumière des projecteurs, j'étais certaine que Nick déraillait.

— Mais le commandant sait que vous voulez le prendre en photo. Il m'en a même parlé ce soir.

— Croyez ce que vous voulez, lâcha Nick. Je vous répète juste ce que votre ami m'a dit.

Je m'accroupis à côté de lui.

— Et alors, vous avez vu quelque chose ?

— Non, mais j'ai entendu quelqu'un. Il est arrivé par-derrière et m'a frappé deux fois avec une brique. Enfin, c'est l'impression que j'ai eue. Et ensuite mon agresseur a volé mon téléphone.

— Je n'ai rien trouvé, dit Shawn quand il nous rejoignit. Je jetterai de nouveau un coup d'œil quand il fera jour.

— Qu'est-ce que tu cherches ? demandai-je.

— Le coupable aurait pu jeter l'arme dans les broussailles.

— Je m'en fiche, de ça. Je veux mon téléphone, j'ai enregistré des interviews d'une importance capitale avec.

— Je n'en doute pas, lâcha Shawn d'un ton ironique.

Nick se leva tant bien que mal mais il dut s'agripper à mon bras pour garder l'équilibre.

— Laissez votre moto ici, dit Shawn d'une voix ferme. Vous n'allez pas conduire dans votre état. Je vous ramène chez vous après un crochet par l'hôpital.

— Puisque je vous dis que je vais bien, insista Nick. Je vais appeler ma mère pour qu'elle vienne me chercher.

— Shawn a raison. Vous devriez vous faire examiner.

Je me dirigeai vers ma voiture. Quelle journée étrange ! Mais j'avais une dernière chose à faire avant de me coucher.

Ma mère ouvrit la porte, vêtue d'un cafetan vert émeraude en velours rasé. Sans son maquillage, elle paraissait plus jeune que ses soixante-dix ans.

— Oh non ! s'écria-t-elle. Qu'est-ce que tu fais là ? Tu as eu une querelle d'amoureux ?

— Non, maman, pas du tout. Et si tu commences, je n'entre pas.

— Promis, je ne dirai rien. J'ai fait chauffer de l'eau il y a dix minutes. (Elle me laissa entrer au chaud.) Je vais te préparer une tasse de thé, ma chérie.

— J'adore quand tu es aux petits soins pour moi.

— C'est ce qu'aiment faire les mères.

Nous allâmes dans la cuisine. Je m'assis à la table en pin, où trônait une tasse de thé à moitié vide, au milieu d'un étalage de Post-it couverts de griffonnages. Une paire de ciseaux et des coupures de presse du *Dipperton Deal* formaient une pile avec le dernier numéro de *Star Stalkers* et son titre vulgaire et prévisible : « Sextorsion ! Des célébrités surprises les fesses à l'air ! »

Ma mère se jeta en avant pour enlever le magazine de la table.

— Je ne sais pas pourquoi tu essaies de le cacher. Je sais que tu lis ce torchon.

— Tout ça, c'est pour mes recherches. À ton avis, où est-ce que je trouve l'inspiration pour mes scènes d'amour ? Dans la vraie vie, oui, exactement ! Et comme ton père est le seul homme que j'aie jamais connu au sens biblique du terme, je dois m'appuyer sur l'expérience d'autres personnes.

— *Star Stalkers*, c'est loin d'être la vraie vie ! Tout est sorti de son contexte !

— Hum, quelle tasse vais-je choisir pour toi ce soir ?

— N'essaie pas de changer de sujet.

Ma mère regarda son vaisselier avec sa collection d'assiettes commémorant les mariages royaux, sa copie du service en porcelaine du palais de Buckingham et les mugs vendus à l'occasion du Jubilé de diamant de la reine Elizabeth II. Des photos encadrées du prince William et de Kate Middleton

complétaient le tableau.

— Je pense que la princesse Margaret sera parfaite pour toi ce soir.

Elle prit une tasse en porcelaine tendre ornée des visages de Son Altesse royale, la princesse Margaret, et de Lord Snowdon le jour de leur mariage.

— Elle a eu une vie très agitée, comme la tienne.

— Ma vie n'a rien d'agité, protestai-je. Si tu veux tout savoir, je ne suis pas venue pour tes conseils ni ceux de cette chère Amanda, dis-je en montrant les coupures de presse du *Dipperton Deal*. Je suis venue te dire que tu es attendue demain matin au poste de police pour un interrogatoire.

Ma mère laissa échapper un hoquet de surprise.

— Quoi ?

Je lui rapportai la conversation que nous avions eue avec Shawn à propos de la distillerie de gin illégale.

— C'est juste un passe-temps, gémit-elle. Pourquoi aurions-nous besoin d'une licence ?

— Peu importe ! Tu ne veux pas que le fisc mette le nez dans tes finances, si ?

— Grand Dieu non !

— Et je crains que tu ne doives apporter un flacon.

— De quoi ? De mes urines ?

— Inutile de faire dans la vulgarité maman.

— Vraiment, je n'ai pas de temps à consacrer à ces bêtises.

— Si tu arrêtes de te comporter comme une enfant, je te raconterai la soirée fascinante que je viens de passer et pourquoi je ne suis pas en train de m'envoyer en l'air avec mon pilote d'hélicoptère.

— Juste ciel ! s'exclama ma mère en haussant les sourcils. Qui est vulgaire, tu disais ? Et ce n'est pas un peu rapide tout ça ? Tu ne le connais que depuis deux minutes !

— Je plaisante.

— En tout cas, dis-moi si tu as besoin de conseils et d'astuces. Je suis au milieu d'une scène particulièrement croustillante avec le colonel de Lacy Evans et Delilah dans le garde-manger.

— Quoi ? Ils ne sont toujours pas sortis du garde-manger ?

— Il a un problème avec son sabre.

J'éclatai de rire.

— Tu es incorrigible.

Heureusement, l'eau était chaude pour le thé, ce qui mit un terme à la conversation osée. Ma mère posa une tasse de thé du soir devant moi et tira une chaise.

— Raconte-moi ce qui s'est passé.

Quand j'eus fini de lui expliquer que nous avions trouvé Nick sans

connaissance au cimetière, elle demanda :

— Et tu dis que tu as vu des silhouettes dans les broussailles en début de soirée ?

— La première fois que j'ai vu Nick, il se cachait derrière une tombe près du porche du cimetière mais je me demande s'il a pu entendre quelque chose d'aussi loin. La deuxième fois, il gisait à terre, inconscient, à côté du mausolée des Honeychurch.

— Le *mausolée*, répéta ma mère en fronçant les sourcils. Qu'est-ce qu'il faisait là-bas ? Attends une minute ! Et *toi*, qu'est-ce que tu fichais là-bas ?

Je sentis mon visage s'empourprer.

— Je faisais visiter le cimetière à Guy.

— Épargne-moi les détails ! dit ma mère en faisant un clin d'œil, avant de marquer une longue pause. C'est évident ! Nick est au courant pour la fraude à l'assurance. C'est pour ça !

— Mais comment ? Il n'était sûrement pas né quand c'est arrivé.

— On sait que les Cropper étaient dans le secret, ils n'étaient peut-être pas les seuls après tout, déclara-t-elle.

— Je crois que le grand-oncle de Nick était gardien à l'époque.

— Je regarderai sur l'arbre généalogique des domestiques, demain. Si je me souviens bien, ils se multipliaient comme des lapins dans cette famille. Je suis sûre qu'il est parent avec l'un d'eux.

Je parlai à ma mère de la profonde aversion du comte à l'encontre du jeune homme.

— Un scandale du passé. Mais j'ignore de quoi il s'agit.

— Hum, intéressant ! dit ma mère en griffonnant quelque chose sur un Post-it. Voyons voir ce que je peux trouver sur ces deux-là.

— Il y a autre chose..., repris-je en me demandant si c'était une bonne idée d'ouvrir cette boîte de Pandore. Nick vient de me dire que Guy lui avait conseillé avec insistance d'arrêter de harceler Lenny.

— Harceler Lenny, comment ça ? Je pensais que Lenny *voulait* être harcelé. Il aime être au centre de l'attention. Ce coup sur la tête a dû affecter sa perception. Je ne devrais pas me préoccuper de ce qu'il raconte.

— C'est exactement ce que je pense, dis-je en me levant. Enfin, heureusement, ce n'est pas notre problème. Je passe te prendre demain à neuf heures moins le quart.

Tout en me préparant à aller au lit, je pensais à la pauvre Peggy Cropper et à son avenir. Aussi brutal que cela puisse paraître, Delia avait raison. Peggy n'avait pas loin de quatre-vingts ans et elle ne pouvait pas continuer à travailler à plein temps. Je repensai à l'évier de la cuisine rempli de vaisselle sale et au sol crasseux et mal balayé parce que Peggy ne voyait plus très bien.

Delia avait dû passer beaucoup de temps à nettoyer derrière elle.

À présent que Seth était mort, la comtesse douairière voudrait certainement engager un nouveau couple qui s'installerait logiquement dans le cottage de Peggy. Doreen Mutters avait raison de s'inquiéter du sort de Peggy et du danger qu'elle courait d'être expulsée. Mais je ne savais pas comment l'aider.

Mon téléphone vibra et je vis le nom de Guy apparaître sur l'écran. Il voulait simplement me souhaiter une bonne nuit et s'excuser encore. Nous convînmes de déjeuner ensemble le lendemain même si nous allions d'abord nous voir le matin au poste.

Cette nuit-là, je rêvai d'un faucon ensanglanté portant une montre à gousset, perché sur l'épaule de Shawn. Guy apparut, vêtu d'un déguisement de Père Noël et armé d'un sabre. Tous deux commencèrent à se battre.

Je me réveillai en me demandant si je ne ferais pas mieux de rester célibataire.

— Delia a intérêt à se pointer, dit ma mère tandis que nous nous rendions au poste le lendemain matin.

— Pourquoi ne viendrait-elle pas ?

— Elle n'a pas répondu au téléphone hier soir. J'appréciais vraiment nos petites conversations du soir, je les attendais même avec impatience. Je crois que Lenny est trop possessif.

Je n'avais pas réalisé à quel point le retour de Lenny avait affecté leur amitié. Ma mère et Delia étaient devenues inséparables malgré leurs chamailleries occasionnelles. Selon ma mère, Delia était la seule véritable amie qu'elle ait jamais eue. Je comprenais ce qu'elle ressentait.

— Je n'aime pas beaucoup Lenny moi non plus, admis-je, mais je pense que nous devrions lui laisser une chance.

— D'accord, j'essaierai, dit ma mère à contrecœur. Je suppose que quand un homme n'est à la maison que quarante jours par an, il peut se laisser tenter par d'autres femmes.

Elle dut voir l'expression de mon visage car elle s'empressa d'ajouter :

— Je suis certaine que Guy n'est pas comme ça.

Ma mère, qui avait le don d'appuyer là où ça fait mal, venait d'exprimer à voix haute mes propres inquiétudes. Moi aussi je me demandais si c'était une bonne idée de m'engager avec un homme qui partait pour des missions de plusieurs mois. Pour l'heure, je n'étais pas encore assez impliquée pour avoir le cœur brisé si ça ne marchait pas entre nous.

Nous nous garâmes devant le minuscule poste, qu'on aurait pu facilement prendre pour une cabane si une voiture de police n'avait pas été garée dans l'avant-cour. Le Freelanders de Guy était déjà là.

— J'ai apporté mon flacon, dit ma mère en brandissant une bouteille d'un



demi-litre. Allez, finissons-en et laisse-moi parler s'il te plaît.

Le poste de police ne comprenait qu'une pièce au mobilier spartiate : une banquette qui paraissait fort inconfortable et deux sièges non rembourrés. Le personnel avait tenté de créer une ambiance festive avec des guirlandes en papier artisanales scotchées aux quatre coins du plafond.

Une cloche était posée sur le comptoir pour tenir à distance le public. Pas de Shawn à l'horizon mais la porte d'un placard de plain-pied était entrouverte derrière le comptoir. Je supposai qu'il était dedans.

Delia était assise sur l'un des sièges, vêtue du même manteau en laine bleu marine que ma mère. Guy s'était installé à côté d'elle.

Il se leva d'un bond et m'étreignit chaleureusement.

— Prête ? demanda-t-il.

Je constatai avec soulagement qu'il semblait de meilleure humeur ce matin.

Ma mère et Delia s'ignorèrent ostensiblement.

Nous nous assîmes sur la banquette. Ma mère me donna un coup de coude et montra le tableau au mur.

### **AVIS DE RECHERCHE – VOL D'OBJETS PRÉCIEUX**

Montres à gousset de Crimée, d'une valeur INESTIMABLE

Propriété du quinzième comte de Grenville

GROSSE récompense à toute personne qui les trouvera  
ou pourra fournir des informations sur lesdits objets.

Sans condition aucune.

La pancarte avait été affichée à côté d'une photo des montres à gousset. Malheureusement, c'était un agrandissement de l'original, beaucoup trop flou pour mettre en évidence les détails.

Shawn réapparut enfin, les bras chargés de feuilles. Il nous salua d'un hochement de tête puis passa sous la trappe du comptoir et se dirigea vers le tableau où il punaisa un autre cliché à côté de celui des montres. Un magnifique collier en cristal Art déco avec ses boucles d'oreilles pendantes assorties figurait sur la photo.

— Merci monsieur, dit Delia. Espérons que celui qui a pris les montres à

gousset a aussi mes bijoux.

— Je t'avais dit de ne pas les ranger dans un cabanon, la réprimanda Guy.

— Je n'ai pas de place dans le cottage, répliqua Delia. Avec tous les cartons que ton père a rapportés de la base, on a bien été obligés d'utiliser la cabane dans le jardin clos.

— Ce qui n'est pas un endroit sûr du tout, intervint Shawn.

— Ce sont de très beaux cristaux, dis-je.

— Je les tiens de ma grand-mère, répondit Delia. C'est tout ce qui me restait d'elle. Je suis vraiment ennuyée.

— Mais tu ne te rappelles toujours pas quand tu les as vus pour la dernière fois, lui rappela Guy. Quelqu'un aurait pu les voler avant que tu n'emménages ici.

— Non, dit Delia avec fermeté. Je les ai encore vus il y a un mois et je me suis dit que je pourrais les porter à Noël. Je les avais cachés sur l'une des étagères, sous un pot, dans une petite bourse en velours.

— C'est quand même étrange que quelqu'un soit allé voler un collier dans un abri de jardin, fit remarquer ma mère. Celui qui a fait le coup devait connaître la cachette.

— C'est exactement ce que je lui ai dit, approuva Guy.

— Tu ne peux pas faire jouer l'assurance ? demanda ma mère.

Delia secoua la tête.

— Quand j'ai déménagé au domaine, je n'ai pas informé l'assurance de mon changement d'adresse.

— Et certaines compagnies refusent de payer quand les objets de valeur ne sont pas rangés dans des coffres ou des endroits sous clé, ajouta Shawn.

— Mais elles n'ont pas besoin de le savoir, répliqua ma mère. Il suffit de dire que les bijoux étaient dans la maison. Tout le monde fait ça dans le coin.

— Non, s'obstina Delia. Lenny est catégorique. Il ne veut pas qu'on mente pour ce genre de choses.

— Ça ne l'a pas gêné de mentir à propos de sa liaison extraconjugale, marmonna ma mère.

— Je t'ai entendue, Iris, dit Delia d'un ton brusque.

— Et si nous commençons ?

Shawn retourna à son poste derrière le comptoir et sortit son carnet.

— Merci d'être venus ce matin. Je ne vais pas vous garder longtemps. J'ai imprimé le formulaire d'enregistrement DLA1 afin que nous puissions le remplir aujourd'hui et lancer la procédure.

— Pourquoi devons-nous remplir un formulaire ? demanda ma mère.

— Pour produire et stocker des alcools quels qu'ils soient, vous devez détenir une licence approuvée par les Recettes et douanes de Sa Majesté, dit Shawn. De plus, pour vendre votre production à des particuliers, vous avez

besoin d'une licence personnelle et le site sur lequel vous vendez vos produits doit disposer d'une licence Débit de boissons à consommer sur place ou d'une licence Débit de boissons à emporter.

— Et puis quoi encore ! marmonna ma mère. Une licence pour la confiture de fraises artisanale aussi !

Shawn fit comme s'il n'avait rien entendu.

— Une fois que vous aurez fait toutes les démarches, un fonctionnaire des Recettes et douanes viendra visiter votre usine.

— Notre usine ? C'est dans le poulailler ! protesta ma mère.

Je lui donnai un coup de coude discret et sifflai :

— Contente-toi d'écouter.

— Je dois vous rappeler que votre demande peut être rejetée si vous ne produisez pas plus de mille sept cents litres par an, indiqua Shawn.

— *Quoi !* Mais c'est vraiment rien ! s'exclamèrent en chœur ma mère et Delia.

— Et naturellement, vous devrez aussi payer des impôts directs, poursuivit Shawn.

J'avais comme l'impression qu'il prenait un malin plaisir à les asticoter et je me demandais s'il n'était pas d'autant plus sévère avec elles qu'il les rendait responsables de la mort de son grand-père.

— Allons Shawn, le raisonna Guy. Elles se sont juste amusées un peu.

— Je suis désolé, mais la loi, c'est la loi, s'obstina Shawn avant de se tourner vers ma mère. Vous avez apporté un flacon, Iris ?

Au moins s'adressait-il à elle en l'appelant par son prénom. C'était bon signe. Chaque fois qu'elle avait eu des ennuis par le passé, il l'avait toujours appelée « madame Stanford ».

Ma mère sortit sa bouteille d'un demi-litre de son cabas. Elle était ornée d'une jolie étiquette où figuraient un mouton et l'inscription : « Gin Honeychurch. Produit par Iris ».

— Vous voyez ! s'exclama Delia d'un ton triomphant. « Produit par Iris » !

— Tu sais très bien qu'on a aussi des étiquettes indiquant « Produit par Delia », répliqua froidement ma mère. Je peux aller chercher une bouteille avec ce modèle d'étiquette si vous ne me croyez pas, inspecteur...

— Ça ne sera pas nécessaire, répondit Shawn.

Ma mère s'avança vers le comptoir et lui tendit la bouteille.

— Gardez-la donc. Ça vous fera un petit cadeau de Noël avant l'heure.

— J'aime bien l'étiquette, fit remarquer Shawn. Ce mouton ajoute une petite touche campagnarde qui me plaît bien.

Une idée me vint à l'esprit.

— Et si ma mère et Delia faisaient du gin sans le vendre, ça serait légal ?

— J'ai bien peur que non. Pas plus qu'il n'est légal d'en produire pour sa

consommation personnelle.

— C'est carrément la Prohibition, grommela ma mère.

— Il pourrait y avoir une petite amende.

— Dans ce cas, c'est Iris qui devra payer, décréta Delia.

Ma mère lui lança un regard noir.

— Et pourquoi donc ?

— Je n'ai pas hérité d'une somme confortable à la mort de mon riche mari, moi ! geignit Delia. Lenny a vraiment du mal à s'en sortir avec sa petite retraite.

— Comment ça, maman ? demanda Guy.

— Il s'est mis à boursicoter et a fait de mauvais investissements.

L'expression de Guy s'assombrit.

— Depuis quand ?

Delia haussa les épaules.

— Je ne sais pas... quelques semaines. Il m'a dit qu'il avait besoin d'un passe-temps.

— Mais il ne connaît rien à la Bourse !

Guy semblait inquiet.

— Je vais avoir une petite discussion avec lui.

— Peut-être n'aurait-il pas dû acheter cette décapotable de luxe ! fit remarquer ma mère.

— C'est une voiture en leasing.

— C'est bon, je paierai l'amende de ma mère, dit Guy avec lassitude. S'il vous plaît, qu'on en finisse !

Shawn nous adressa un grand sourire.

— Bon, puisque c'est Noël, je vais vous laisser partir avec un simple avertissement.

J'avais raison. Il s'amusait comme un fou.

— Oh, c'est très gentil ! s'enthousiasma ma mère.

— Merci monsieur, dit humblement Delia.

— J'aimerais quand même jeter un coup d'œil à cette distillerie de gin, dit Shawn. Et bien sûr, si vous avez l'intention de continuer votre petite entreprise, il faudra lancer la procédure appropriée.

Ma mère hocha la tête.

— Bien sûr.

Nous nous levâmes.

— C'est bon ? Nous pouvons y aller ? demandai-je.

— En fait, dit Shawn, je n'ai pas tout à fait terminé.

Nous nous rassîmes.

— J'en étais sûre ! marmonna ma mère.

— J'ai juste quelques questions à poser à Kat et à Guy.

— Si nous pouvons aider..., dit Guy.

Shawn prit un stylo et entama une nouvelle page dans son carnet.

— Pouvez-vous me dire exactement ce que vous avez vu hier soir au cimetière quand vous avez trouvé Nick inconscient ?

— Nick ? Le journaliste ? dit Delia, choquée, en se tournant vers Guy. Tu ne m'en as pas parlé !

— Je ne te raconte pas tout, maman, répondit Guy, m'appelant silencieusement à la rescousse. Je suis sûr que Kat ne dit pas tout à sa mère non plus.

— Bien sûr que si, répliqua ma mère d'un ton suffisant.

— Que faisiez-vous au cimetière ? demanda soudain Delia.

— Je te l'ai dit, maman. J'ai raccompagné Kat jusqu'à sa voiture. Et ensuite, je suis revenu pour te ramener à la maison.

— Où était le commandant Evans à cet instant ? demanda Shawn.

— Il ne se sentait pas très bien, expliqua Delia, pleine de bonne volonté. Il avait un peu la colique alors il est rentré à la maison.

— À quelle heure environ ?

— Vers vingt et une heures.

— Kat, tu as quitté le pub avec Guy, poursuivit Shawn. Quelle heure était-il ?

Je haussai les épaules.

— Je ne sais plus. Vingt et une heures trente, peut-être.

Shawn hocha la tête.

— Donc, monsieur Evans, vous avez très galamment proposé à Kat de la raccompagner jusqu'à sa voiture mais vous semblez avoir fait un crochet... pourquoi ? Nick a été retrouvé à quelque distance de l'allée.

— Katherine voulait montrer à Guy le mausolée des Honeychurch, intervint ma mère d'un ton doux. Il se trouve qu'il est caché dans un coin du cimetière.

Ma mère savait parfaitement ce que Guy et moi faisons là-bas, mais pour une raison ou une autre, elle semblait vouloir ménager les sentiments de Shawn.

— Pourquoi le timing est-il si important ? demanda Guy. Nick m'a dit qu'il était tombé et que dans sa chute, il s'était cogné la tête.

— Ce n'est pas du tout ce qui s'est passé j'en ai bien peur, rectifia Shawn. Il a été agressé et son téléphone a été volé.

— Je le lui ai demandé. (Guy semblait contrarié.) Pourquoi m'avoir dit qu'il était tombé ? Pourquoi mentir pour une chose pareille ?

— Agressé ? Ici ? À Little Dipperton ? dit Delia en écarquillant les yeux. C'était peut-être un coup de celui qui a volé mon collier et mes boucles d'oreilles.

— Possible, dit Shawn. Kat, je suppose que vous êtes arrivés séparément au pub, monsieur Evans et toi ?

— Oui, nous avions prévu de nous retrouver là-bas.

— Peux-tu me dire ce que tu as fait avant ton arrivée au pub ?

Je lui racontai brièvement mon début de soirée.

— Et j'ai vraiment le sentiment que Nick surveillait les deux personnes dans le cimetière, conclus-je.

— Tu n'as aucune idée de l'identité de ces deux personnes ?

— En tout cas, ça ne peut pas être papa, lança Guy. Puisqu'il était au pub.

— Qu'est-ce que tu en sais ? objecta Delia. Tu n'étais pas là.

— Tu m'as dit qu'il avait des problèmes digestifs et qu'il avait passé la majeure partie de la soirée aux toilettes.

— Et qu'en est-il de ce type, Angus ? dit soudain Delia. Il aurait très bien pu couper par le cimetière pour aller au pub. Ils logent au bed & breakfast de Violet. Au fait, j'ai appelé ma fille Linda qui m'a dit qu'elle n'avait jamais entendu parler d'un Angus et d'une Lala Fenwick. Vous ne trouvez pas ça bizarre ?

— Intéressant, dit Shawn.

— Je pense que c'est en lien avec ça.

Guy montra la photo des montres à gousset sur le tableau.

— Rupert était au pub et demandait à tous les clients s'ils ne savaient pas quelque chose. Peut-être a-t-il accepté de retrouver quelqu'un au cimetière et que Nick les a vus ?

Shawn hocha la tête.

— C'est sans doute l'explication la plus logique.

— Mais vous n'avez pas fouillé le couple, hier soir ? demanda ma mère. Kat m'a dit qu'elle avait dû vérifier le contenu des poches de Lala.

— Pas très approfondie, la fouille, commenta Delia. Ils auraient très bien pu cacher les montres quelque part sur le domaine puis les récupérer plus tard.

Ma mère avait pensé exactement la même chose.

— Vous avez fouillé leur chambre chez Violet ? demanda Delia.

— On n'obtient pas un mandat comme ça. Il faut une raison suffisante.

— Je parie que ce sont eux qui ont mes bijoux, marmonna Delia.

Shawn griffonnait dans son carnet.

— Madame Evans, le commandant Evans et Nick entretenaient-ils de bonnes relations ?

— Très bonnes, répondit Delia. Nick voulait le prendre en photo hier mais avec l'accident de Seth, le chaos qui a suivi, il n'a pas pu le faire.

— Ce n'est pas ce que papa m'a dit, objecta Guy. Il a trouvé que Nick était très agaçant.

— Non, mon chéri, dit Delia. Tu as mal compris. Nick doit absolument le

photographier ce matin pour que la photo paraisse dans le journal de samedi.

— Pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé ? demanda Guy qui semblait agité tout à coup. Où doivent-ils se retrouver ?

— Au salon de thé de Violet.

— Pourquoi là-bas ? s'étonna ma mère. Le café de Violet a goût de terre.

Delia haussa les épaules.

— Parce que c'est le seul salon de thé à Little Dipperton et apparemment, Nick aurait laissé sa moto au Hare and Hounds la nuit dernière.

— À quelle heure doivent-ils se retrouver ? demanda Guy.

Delia consulta sa montre.

— Dans vingt minutes environ, c'est pour ça qu'il n'a pas pu m'accompagner ce matin.

— Je ferais mieux d'aller voir, dit Guy en se levant. Ce journaliste ne m'inspire pas vraiment confiance et papa est si crédule, parfois.

Ma mère surprit mon regard et répéta en silence : « Crédule ? »

J'avoue que je n'avais jamais vu Lenny sous cet angle.

— Nous avons fini ? demanda Guy.

— Vous pouvez y aller monsieur, dit poliment Shawn.

— Je suis sûre que Kat et Iris pourront me déposer au domaine, dit Delia. Je te vois tout à l'heure ?

— Oui, maman. Et Kat, je te retrouve à l'Empire de l'antiquité de Dartmouth. Ensuite, nous pourrons déjeuner ensemble, sans doute un peu tard.

Durant le trajet retour, Delia afficha une humeur sombre qui ne lui ressemblait pas. Assise sur la banquette arrière, elle paraissait toute petite et abattue. Elle ne décrocha pas un mot. Alors que nous approchions des cottages de Honeychurch, elle daigna enfin parler.

— Je suis désolée si j'ai été un peu irritable aujourd'hui Iris, dit-elle. Je ne suis pas... hum... j'ai un peu de mal à m'habituer à la présence constante de Lenny à la maison. Et même si j'aime Guy de tout mon cœur, il a une façon de tout vouloir contrôler... J'ai l'impression que ces deux-là décident du moindre de mes mouvements.

— C'est bon, dit ma mère. Je suis désolée, j'ai été un peu cinglante moi aussi. (Elle prit une profonde inspiration.) Je ne veux pas que tu souffres, c'est tout. Tu sais ce qu'on dit à propos du naturel qui revient au galop.

— Qu'est-ce que tu insinues ? demanda Delia d'un ton brusque.

— Évitons le sujet, maman.

— J'insinue que nous ne sommes pas allées chez Marks & Sparks depuis des semaines à présent. Et tu me manques.

— C'est gentil. Toi aussi, tu me manques mais j'ai tellement de choses en tête en ce moment. Maintenant que Seth est mort, j'ai peur que madame ne



fasse venir un nouveau couple. Je pourrais perdre ma maison.

— Ne sois pas bête.

— Après tout, je ne suis que gouvernante. Lady Lavinia m'a dit qu'avant mon arrivée, ils faisaient appel à quelqu'un du village. Peut-être qu'ils vont y revenir. Ils pourraient même mettre mon cottage en location, le transformer en meublé de tourisme. C'est ce que font les propriétaires terriens sur leurs immenses domaines.

— Tu sais bien que ça n'arrivera jamais ici, dit ma mère. Il leur faudrait dépenser une fortune pour remettre la maison à neuf.

— Et si monsieur le comte me jetait dehors parce que j'ai vendu du gin sans avoir de licence ? dit Delia, l'air malheureux. Tu es propriétaire de ta maison, Iris, mais Lenny et moi pourrions facilement nous faire virer.

Eric Pugsley surgit de sa maison en brandissant un paquet enveloppé dans du papier kraft. Il nous fit signe de nous arrêter. Il ne portait pas de manteau, juste une chemise de flanelle à carreaux, un jean et... mon Dieu, mais n'était-il pas chaussé de chaussons Ugg ? Ne l'ayant jamais vu sans son bonnet, je fus surprise de constater que malgré ses sourcils broussailleux, il était complètement chauve.

— Attention, voilà Gros Sourcils ! s'exclama ma mère.

Je me rangeai sur le côté et abaissai ma vitre. Un souffle d'air froid s'engouffra dans la voiture, nous faisant frissonner.

— Encore un paquet pour Lenny, annonça Eric. Il a été déposé sur le perron du manoir. Je lui ai déjà dit d'indiquer la bonne adresse.

— C'est monsieur le comte qui a trouvé le paquet ? demanda Delia, horrifiée.

— Malheureusement oui.

— Oh mon Dieu ! s'exclama Delia. Il était fâché ?

— Comme c'est bientôt Noël, vous ne serez pas renvoyée aujourd'hui, dit Eric en gardant son sérieux.

J'espérais qu'il plaisantait.

Delia laissa échapper un gémissement.

— Mais dites à vos amis d'inscrire la bonne adresse, la prochaine fois.

— Attendez ! Vous avez dit qu'un autre paquet avait été livré au manoir pour Lenny ?

— Exact, confirma Eric. Je le lui ai donné samedi.

Delia fronça les sourcils.

— Tiens, c'est bizarre. Il ne m'en a pas parlé.

— C'était sans doute ton cadeau de Noël, suggéra ma mère. Une surprise.

Eric me tendit le paquet par la vitre ouverte. Je remarquai qu'il comportait une demi-douzaine de timbres de Noël pour bien couvrir les frais de port. L'adresse indiquait seulement :

— Comment a-t-il pu arriver jusque-là ?

— Oh, le facteur connaît tout le monde, dit ma mère. Mais attends ! Il n'y a pas de cachet de la poste. Il y a des timbres mais pas de cachet. C'est incroyable ! Le paquet a simplement été déposé.

— Donne-moi ça, dit Delia. Je me demande ce que c'est. Tu crois que c'est pour moi ?

— Il n'y a qu'une chose à faire, déclara ma mère. Ouvrons-le et voyons ce qu'il contient.

Delia hésitait.

— Je ne sais pas... Bon d'accord.

— Ça veut dire qu'il faut que je vienne aussi, maugréai-je, puisque je dois ramener maman au hangar à calèches et vous déposer au manoir.

— On en a pour deux minutes, dit ma mère.

— Je ne sais pas, répéta Delia. Si c'est pour moi, je ne veux pas gâcher la surprise.

Mais ma mère était déjà descendue de la voiture.

Nous nous dirigeâmes vers le cottage de Delia. Ma mère tenait le paquet comme si c'était une grenade dégoupillée, prête à exploser. Nous pénétrâmes dans la minuscule pièce à vivre. Avec son canapé, son fauteuil, sa grande table et ses six chaises, sa table basse et son énorme sapin de Noël, la pièce ressemblait à un magasin de meubles d'occasion. C'était carrément étouffant. Des cartons soigneusement étiquetés étaient empilés dans les coins.

J'avais vu le cottage de Delia avant le retour de Lenny. Il était parfaitement rangé et d'une propreté impeccable.

— C'est douillet, un peu exigu mais confortable ! commenta ma mère avec tact.

— C'est à cause des affaires de Lenny, se lamenta Delia. Je ne suis pas habituée à ce bazar. Il y a une cave dans le cottage de Peggy. Je déteste le désordre.

— Ce n'est pas vraiment le désordre, fis-je remarquer. (Tout avait été étiqueté avec soin.) Vous avez juste beaucoup d'affaires.

— Guy a proposé qu'on utilise une de ses dépendances ou on pourrait prendre une des tiennes, Iris ?

— Ces vieux bâtiments fuient, s'empressa de répondre ma mère. Je ne voudrais pas que tes affaires s'abîment.

— Les affaires de Lenny tu veux dire, rectifia Delia. En plus, tu viens de faire rénover tous les bâtiments autour de la cour. Tu as plein de place ! Et la porcherie ?

— Je t'ai déjà dit que j'y entreposais les archives de la famille

Honeychurch, mentit ma mère. Allez viens, qu'on en finisse !

Elle posa le paquet sur la grande table et jaugea d'un œil expert le scotch qui l'entourait, ne prenant même pas la peine de dissimuler le plaisir qu'elle éprouvait à l'idée de faire quelque chose de défendu.

— Mets l'eau à chauffer, Kat.

Je m'exécutai même s'il me fallut un peu de temps pour localiser la bouilloire. Le comptoir était couvert d'appareils ménagers : deux mixers, deux grille-pain, un batteur électrique, un cuiseur à œufs, une machine à café, certains étaient dotés de prises européennes datant certainement de l'époque où Lenny était basé à l'étranger.

— Je n'ai pas vraiment le temps de prendre le thé. J'ai dit à madame que je serais absente une heure et demie, tout au plus.

— On n'a pas l'intention de prendre le thé, précisa ma mère.

Je retournai vers la bouilloire. Delia affichait un air malheureux.

— On va se servir de la vapeur pour enlever le scotch, expliqua ma mère. Tu as un rouleau de scotch pour remplacer ?

— Peut-être qu'on ne devrait pas. (Delia semblait nerveuse.) Je ne suis pas sûre...

— Tu as raison, dit soudain ma mère. La maison de Peggy est bien plus grande. Tu aurais beaucoup plus de place si tu emménageais là-bas.

— C'est ce que j'allais suggérer à Lady Lavinia, dit Delia avec empressement. Je vais la voir ce matin pour en parler avec elle.

— Lavinia ? Tu perds ton temps avec elle, lâcha ma mère d'une voix empreinte de mépris. Elle est bête comme ses pieds. C'est la comtesse douairière qui commande dans cette maison.

— Mais elle est absente jusqu'à demain. Et il faut battre le fer tant qu'il est chaud.

— Tu veux dire tant que... Peggy est accablée de chagrin, répliqua ma mère d'un ton pince-sans-rire. C'est Lady Edith qui a le dernier mot ! Et je te déconseille vivement de la contrarier.

— Contrairement à toi, Iris, je n'ai pas peur de cette vieille bique, dit Delia en reniflant.

Ma mère la regarda, interloquée. Elle était d'une loyauté farouche envers la vieille dame qui s'était montrée si gentille et si généreuse avec nous.

— Oh je ne m'inquiète pas, poursuivit Delia d'un ton léger. Lenny lui fera son numéro de charme.

— Oh oui, il doit exceller en la matière, marmonna ma mère.

Delia rougit.

— Qu'est-ce que tu sous-entends ?

— Tu veux vraiment que je te fasse un dessin ?

— Tu sais bien que ça n'est arrivé qu'une fois Iris, dit Delia d'un ton

guindé. Tu ne peux pas lui ficher la paix à la fin ?

Le bruit métallique de la bouilloire vint interrompre la conversation. *Dieu merci !*

— La bouilloire est prête, annonçai-je.

À une vitesse surprenante, ma mère décolla adroitement le scotch qui entourait le paquet.

— Et voilà !

— On dirait que tu as fait ça toute ta vie, fit remarquer Delia.

Ma mère enleva rapidement le papier kraft qui entourait une fine boîte rectangulaire enveloppée dans du papier cadeau de Noël et ornée d'un gros nœud en ficelle rouge.

— Il n'y a pas de doute, c'est un cadeau de Noël, conclut ma mère.

— Il y a une carte ? s'enquit Delia.

Après avoir soulevé et inspecté le papier kraft, ma mère retourna prudemment la boîte.

— Non, dit-elle. Je parie qu'il t'a commandé de la lingerie sexy.

Delia feignit d'être choquée avant de faire volte-face.

— C'est vrai que mon Lenny aime bien les beaux dessous. Il adore quand je m'habille comme les filles des saloons au Far West. Tu sais, les filles de joie.

Ma mère la regarda, bouche bée.

— Les prostituées... tu veux dire ?

— Non ! S'il vous plaît, épargnez-moi ça ! les suppliai-je.

Delia gloussa.

— Notre vie sexuelle a...

— Tu m'as raconté l'épisode du garde-manger, ricana ma mère. J'ai dû prendre une douche froide après, tellement ça avait l'air épuisant.

— S'il vous plaît, implorai-je à nouveau. Pas de détails.

— Il est peut-être à la retraite, poursuivit Delia, mais pas dans ce domaine.

Elles eurent un rire grivois. J'étais dégoûtée mais soulagée de les voir de nouveau amies.

— Voyons ce que c'est, dit ma mère.

Ignorant les protestations de Delia, qui prétendait à présent aimer les surprises, elle enleva avec précaution les morceaux de scotch collés sur le papier cadeau.

Une magnifique boîte portant le logo de Harrods apparut.

Delia ouvrit de grands yeux.

— Harrods ! s'exclama-t-elle. Il a fait des folies. Oh que c'est adorable !

— Je crois que Harrods propose les articles de la marque Agent provocateur, dit ma mère. C'est très cher. Prête à enlever le couvercle ?

— J'ai changé d'avis, annonça Delia. Je ne veux pas savoir...

— Moi, si.

Ma mère ouvrit la boîte, laissant apparaître du papier de soie noir. Elle l'enleva avec beaucoup de précaution. Un parfum bon marché m'assailit les narines.

— Mon Dieu, dit-elle en fronçant le nez. Quelle odeur désagréable !

C'est à cet instant que tout bascula. Delia avait blêmi.

— Non, dit-elle avec brusquerie. Remets le papier, je ne veux pas voir.

— Ne sois pas ridicule.

— Maman, si elle ne veut pas...

— Remets le papier, Iris ! cria Delia.

Mais plus rien ne pouvait arrêter ma mère. Elle sortit doucement une magnifique écharpe en cachemire de la boîte. Noire et bleu cobalt, elle était à n'en pas douter destinée à un homme.

Delia, horrifiée, plaqua la main sur sa bouche.

Ma mère semblait perplexe.

— Qui peut bien envoyer à Lenny une écharpe d'homme parfumée ?

Delia poussa un cri avant de se précipiter vers la porte donnant sur l'escalier qui menait à l'étage. Nous l'entendîmes monter d'un pas lourd jusqu'à sa chambre puis claquer la porte.

— Oh maman, dis-je. Pauvre Delia !

— Je le savais, dit ma mère d'un ton péremptoire. Regarde ! Il y a un mot, finalement.

Sur une belle carte en papier vélin, je lus les mots « Avec toi pour toujours et à jamais » tracés d'une écriture soignée.

J'étais navrée pour Delia et en colère contre ma mère.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Je sais que tu me trouves méchante, mais je ne veux pas qu'elle souffre, dit ma mère sur la défensive. J'avais un pressentiment...

— Tu n'aurais pas dû faire ça. Qu'est-ce qu'on fait de l'écharpe maintenant ?

— Je vais la prendre, proposa ma mère. Je vais la remettre dans sa boîte et la garder précieusement jusqu'à ce que Delia force Lenny à s'expliquer.

Elle entreprit de refaire le paquet qui semblait comme neuf. Ensuite, elle monta à l'étage pour voir Delia mais revint en secouant la tête.

— Elle refuse de sortir de sa chambre.

J'essayai à mon tour, en vain.

— Delia, dis-je. Nous partons. Je sais que vous devez aller travailler alors si vous voulez que je vous dépose, venez s'il vous plaît.

Pas de réponse.

— Elle n'aura qu'à y aller à pied, dit ma mère.

Laissant Delia à son malheur, je raccompagnai ma mère chez elle.

Nullement affligée par la détresse de son amie, elle songeait déjà aux modifications qu'elle devrait apporter à l'intrigue de *Trahie* : la gouvernante allait se transformer en fille de joie du Far West !

Non seulement, j'étais désolée pour Delia, mais aussi déçue et dépitée. Au cours de nos nombreux échanges, Guy m'avait beaucoup parlé de son père qu'il disait rongé par le remords. Selon lui, Lenny aurait donné sa vie pour que les choses redeviennent comme avant... Avant qu'il ne soit hanté par le démon de midi, *dixit* Guy. Lenny ayant franchi depuis longtemps le cap de la cinquantaine (il approchait allègrement des soixante-dix ans), je trouvais pour ma part que c'était une excuse pitoyable mais Guy semblait le croire.

Quand nous arrivâmes dans la cour pavée de ma mère, nous vîmes un quad Kawasaki garé à côté du puits à souhaits.

— Mon Dieu, dit ma mère. Qui est-ce ?

Les enfants, ayant franchi les portes cochères, déboulèrent en faisant de grands signes. Ils étaient affublés de leurs accoutrements habituels : Harry déguisé en Biggles, Fleur en agent secret français.

— C'est sans doute le quad de Harry, dis-je non sans surprise. Il grandit !

— Ne me dis pas que monsieur le comte l'autorise à conduire un engin pareil ! Tu crois que c'est légal ?

— Sur une propriété privée, je pense. Je n'en sais rien, en fait.

— Stanford ! Stanford ! cria Harry tandis que ma mère descendait de la voiture. Vous ne devinerez jamais ! C'est vrai ! La légende est vraie !

— Je te laisse, dit ma mère, en se hâtant vers la maison, munie du paquet compromettant.

— Doucement, racontez-moi ce qui se passe.

— On vous a cherchée partout, dit Harry en soulevant ses lunettes protectrices pour laisser apparaître une autre paire de lunettes à monture d'écaille qui avaient fait de grosses marques autour de ses yeux.

Il avait le visage rouge.

— Il faut que vous veniez avec nous tout de suite.

— Je ne peux pas, dis-je. Je n'ai pas le temps.

— Non, c'est important, lança-t-il. (Puis, prenant une profonde inspiration, il ajouta :) Le faucon *saigne*.

— Tiens, tiens...

— C'est vrai Kat, insista-t-il, délaissant son *alter ego*. Et Cropper est mort, c'est mon père qui me l'a dit, donc la malédiction est réelle !

— Cropper est mort, répéta doucement Fleur. Il est mort. C'est effrayant.

— Très bien, dis-je à contrecœur. Mais cinq minutes, pas plus !

Les enfants montèrent d'un bond sur le quad et je les suivis jusqu'à l'arrière du manoir, ce qui prit déjà bien plus de cinq minutes.

Bien qu'ayant souvent emprunté cette entrée, j'étais toujours fascinée par

les styles architecturaux qui cohabitaient dans une même demeure. C'est là que le vieux manoir révélait son âge, avec ses colombages rappelant ses origines tudoriennes. La bâtisse était sans cesse engloutie par des extensions adaptées au goût des époques successives.

C'est à cet endroit aussi qu'on appréhendait l'immensité du domaine. Des allées pavées partaient de la cour dans une douzaine de directions différentes.

L'immense parc à la française se déployait vers le sud dans un entremêlement de haies de buis négligées et d'arbres taillés. Des platebandes, envahies de mauvaises herbes, descendaient jusqu'aux berges du Dart. Il y avait des avenues bordées de chênes centenaires, une clôture en contrebas, une grotte tapissée de coquillages, un cimetière équin. La rangée de cottages, le jardin clos victorien et son jardin de souches se trouvaient à l'est.

Lorsque le quad s'engouffra dans la cour de derrière, M. Chips fit irruption, fonçant vers l'engin et obligeant Harry à faire une embardée. Fleur fut expulsée de son siège. Elle heurta le sol dans un bruit sourd et resta couchée à terre, immobile.

Je freinai brusquement et me précipitai vers elle pour m'assurer que tout allait bien.

Harry descendit d'un bond du quad et se mit à crier :

— Homme à terre ! Homme à terre !

Je m'agenouillai à côté de Fleur.

— Fleur ? Fleur ? murmurai-je. Tu m'entends ?

Elle ne répondit pas.

Harry blêmit.

— Elle n'est pas morte au moins ? Je crois... je crois qu'elle a touché le faucon.

— Elle n'est pas morte, Harry, dis-je. Elle a juste le souffle coupé.

— Oh misère, dit Harry d'un ton anxieux. Père va être furieux. Allez agent Moreau ! Réveillez-vous !

Mais Fleur gisait toujours au sol, les yeux fermés.

À cet instant, M. Chips fonça sur elle et lécha son visage à grands coups de langue. Elle éclata de rire et poussa des cris perçants tout en se tortillant pour échapper aux bisous fougueux du petit chien.

— Tu nous as fait peur, la réprimandai-je avant de m'interrompre quand une grande enveloppe s'échappa de la poche de son trench-coat.

Prise de panique, elle repoussa le jack russel et tenta de la saisir mais, plus rapide qu'elle, je m'en étais déjà emparée.

Je n'en croyais pas mes yeux. L'enveloppe était remplie d'argent liquide. Elle contenait des billets de différentes valeurs. Il y avait mille livres au bas mot.

— Vous pouvez me dire où vous avez trouvé tout cet argent ?



Fleur se tenait devant nous, l'air rebelle.

— Je ne dirai rien, décréta-t-elle, pas même sous la torture.

— Ce n'est pas drôle, dis-je tandis que M. Chips continuait à tourner autour de nous tout en jappant à tue-tête. Il finit par se lasser et repartit en trombe.

— L'agent spécial Moreau ne peut vous donner que son nom, dit Harry en revenant à son *alter ego*.

— Je ne plaisante pas Harry, dis-je avec fermeté. C'est l'argent de ton père ?

— C'est pour les munitions, protesta-t-il. Les Allemands ont établi un campement à Larcombe.

— Harry ! m'exclamai-je. Où as-tu trouvé cet argent ? Combien y a-t-il dans cette enveloppe ?

— Il y a mille livres, intervint Fleur. J'ai compté.

— Vous les avez prises dans le pot où madame Cropper garde l'argent pour les courses et les dépenses courantes. Si c'est le cas, c'est du vol et c'est un délit très grave.

— On ne les a pas prises dans le pot de madame Cropper, protesta Harry. Je te le jure.

— Où les avez-vous trouvées ? insistai-je.

Pas de réponse. Fleur lança un regard de biais à Harry comme si elle lui envoyait un signal secret.

Comme aucun d'eux ne répondait, je dis :

— Très bien. Dans ce cas, nous allons le donner à ton père et voir ce qu'il en pense.

— Non ! s'exclama Harry.

— Je lui dirai également que tu es beaucoup trop jeune pour conduire un quad. Fleur aurait pu se blesser grièvement.

— Mais je ne suis pas blessée, lança Fleur d'un ton boudeur. Regardez, dit-elle en exécutant quelques pas de claquettes.

— S'il te plaît, ne dis rien à Père. On va remettre l'argent là où on l'a

trouvé, pas vrai Fleur ?

— Et pourquoi on ferait ça ? Celui qui le trouve le garde, rétorqua Fleur.  
Henry la regarda, ébahi. Il n'avait jamais désobéi avant de rencontrer Fleur.  
— Très bien. Vous ne me laissez pas le choix.

Je m'avançai vers la porte de derrière à grandes enjambées.

— Non !

Harry me rejoignit à toute allure et se cramponna à mon bras.

— Ne dis rien à mon père, répéta-t-il d'un ton pressant.

— Où avez-vous trouvé tout cet argent ? demandai-je pour la énième fois.

Harry lança un coup d'œil à Fleur qui était restée près du quad. Elle semblait furieuse. Harry, quant à lui, se débattait avec sa conscience.

— Harry, dis-je à mi-voix. Je sais que tu es un bon garçon. Tu dois faire le bon choix.

Il avait l'air abattu.

— On l'a trouvé dans le jardin de souches.

— Le jardin de souches ? répétais-je, interloquée. Montre-moi où exactement. Monte dans la voiture.

Après un dernier regard à Fleur, qui, toujours postée à côté du quad, nous observait, nous sortîmes de la cour.

— Qu'est-ce qu'elle peut être grognon, se lamenta Harry. Les filles, c'est compliqué.

— C'est vrai que c'est pas toujours simple avec nous, confirmai-je. Et si on allait faire une balade à cheval demain ? Rien que nous deux ?

Depuis que Fleur avait débarqué au manoir pour les vacances de Noël, nous avions renoncé à notre promenade hebdomadaire.

— Oh oui, s'il te plaît, dit-il. On pourra aller à l'ardoisière de Larcombe ?

— Qu'est-ce que tu veux faire là-bas ?

— Je veux évaluer l'épaisseur de la glace sur le lac. Fleur m'a dit que son frère avait traversé un lac gelé du Colorado en motoneige.

— C'est en Amérique, Harry. Ça n'a rien à voir avec un petit plan d'eau à Little Dipperton. Je ne savais pas que Fleur avait un frère.

— Il sera son demi-frère, une fois que son père aura divorcé et se sera remarié, poursuivit Harry. Il a vingt-cinq ans. Elle le déteste.

Je décidai d'être un peu plus indulgente avec Fleur malgré son mauvais comportement. Ça ne devait pas être facile pour elle, surtout d'être si loin de sa famille pour Noël.

— On regardera la météo avant, d'accord ? dis-je. Mais je croyais que la carrière était grillagée ?

— Une partie seulement.

Nous nous arrê tâmes devant le jardin clos victorien à deux pas des cottages de Honeychurch. En suivant le mur d'enceinte jusque dans les bois, on

tombait sur l'entrée du jardin de souches. Durant les mois d'été, il n'était pas aisé de le localiser car le mur était couvert de lierre. En réalité, je l'avais découvert récemment. Il me rappelait le classique de littérature enfantine *Le Jardin secret*, de Frances Hodgson Burnett.

Dans la boîte de vieilles photos en noir et blanc que Rupert lui avait confiée, ma mère, devenue l'historienne officieuse de la famille, avait trouvé plusieurs clichés de cette curiosité victorienne si particulière, aménagée à la fin des années 1800. C'était une version arborée de la rocaille et j'aimais beaucoup.

Nous poussâmes le portillon et entrâmes dans le jardin de souches. Ce n'était qu'un enchevêtrement de fougères, de mousses et de lichens qui prospéraient sur les souches, les arbres morts et les tas de racines, créant une multitude de formes bizarroïdes et de cachettes. Au printemps, le sol était tapissé de primevères, de chélidones et de violettes.

C'était un endroit étrange mais magique où j'aimais venir, juste pour m'asseoir et observer. Je me disais souvent que si les fées existaient, elles vivraient ici.

Ce jour-là, les arbres étaient recouverts de neige. Deux sentiers partaient de l'entrée. L'un sur notre gauche, l'autre sur notre droite. Harry s'engagea sur celui de gauche. Il s'arrêta au premier arbre mort et montra une cavité partiellement recouverte de fougères.

— L'argent était là-dedans.

J'étais surprise.

— Comment avez-vous seulement pensé à regarder là-dedans ?

— On voulait trouver un arbre pour y cacher des messages secrets, dit-il. On a cherché à d'autres endroits mais on n'a pas trouvé mieux. (Il se tourna vers moi, la mine chiffonnée par l'inquiétude.) Je suis dans le pétrin, c'est ça ?

— C'est une grosse somme d'argent ! C'est même étonnant qu'elle ait été cachée dans un arbre. Tu n'as pas pensé à en parler à ton père ?

Rupert avait peut-être laissé l'argent ici en guise de récompense à une personne qui lui aurait donné des informations sur les montres.

— On pourrait peut-être remettre l'argent ici ? proposa Harry, plein d'espoir.

— Non, tu vas le donner à ton père. (Je souris.) Ne t'inquiète pas. Tu n'as rien fait de mal. (Je le serrai dans mes bras.) Viens. Et si on allait voir ce fameux faucon maintenant ?

— D'accord, dit-il sans son enthousiasme habituel.

Un quart d'heure plus tard, j'étais de retour dans la salle d'exposition avec Harry et Fleur.

— *Voilà\**, dit Fleur en montrant le piédestal. Du sang !

Je tressaillis. C'était vrai. Un minuscule chapelet de taches rouge vif longeait le joint des attaches en cire de l'oiseau.

— En tout cas, ça y ressemble fortement.

Je regardai Harry avec suspicion.

— C'est vous deux qui avez fait ça ? Parce que si c'est le cas, ton père va être furieux.

— *Non !* s'exclama Fleur. C'est du sang ! Du vrai sang !

— Qu'est-ce que vous fabriquez là ? dit Rupert en entrant dans la pièce à grandes enjambées. Harry ! Tu sais que tu n'as pas le droit de venir ici sans être accompagné d'un adulte ! Oh Kat, je suis désolé, je ne vous avais pas vue.

Harry semblait dévasté. Quant à moi, j'avais l'estomac noué.

— Ils voulaient me montrer le faucon...

— Quelqu'un d'autre va mourir, annonça calmement Fleur. L'oiseau a prédit l'avenir. L'oiseau l'a vu. L'oiseau sait.

— De quoi parlez-vous ? dit Rupert. (Il nous rejoignit et son visage s'assombrit.) Harry ! C'est toi qui l'as touché ?

— Non, non, je le jure. Je n'ai rien fait.

Il était au bord des larmes.

— Si l'un de vous deux a touché cet oiseau... Toi, Fleur, tu retourneras immédiatement en pension et tu y passeras le reste des vacances de Noël. Quant à toi Harry, tu n'auras plus le droit de faire du quad ni de quitter la maison. Tu seras privé de sorties pendant toutes les vacances.

J'étais désolée pour Harry et furieuse contre Fleur car j'étais convaincue que c'était elle la coupable.

— Je jure que nous n'avons pas touché l'oiseau, *monsieur\**, dit-elle. Je le jure sur la tête de ma mère.

Rupert hésita et je me demandai moi aussi si elle disait la vérité, finalement. Elle niait avec une telle conviction. Quant à Harry, il était d'un calme inhabituel. Ce ne serait pas la première fois que j'assistais à des phénomènes surnaturels au manoir.

— J'ai un collègue spécialiste des objets de l'Égypte ancienne. Je pourrais l'appeler, proposai-je. Il pourrait s'agir d'une réaction au chauffage central. Le faucon a été exposé toute la journée hier. Des résidus d'humidité ont peut-être suinté à travers les bandelettes.

— Très bien, dit Rupert à contrecœur. Appelez votre gars.

— Il y a autre chose. Harry ? Tu en parles à ton père ou tu veux que je le fasse ?

— Toi, murmura Harry.

Je sortis l'enveloppe contenant l'argent liquide de la poche de ma veste. Fleur laissa échapper un hoquet de surprise et je la vis lancer à Harry un

regard dégoûté.

Rupert fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Mille livres, dit Harry. L'agent secret Moreau...

— Non ! s'exclama Rupert. Assez avec ces gamineries ! Où avez-vous trouvé ça ?

— Dans le jardin de souches, monsieur, dit Harry.

— Les enfants jouaient là-bas, ajoutai-je. Ils... ils ont pensé que c'était peut-être important et qu'il valait mieux vous le donner.

— Pourquoi l'argent était là-bas, père ?

— Ça ne vous regarde pas, décréta Rupert. Maintenant, filez tous les deux avant d'aggraver votre cas !

Les enfants ne se firent pas prier pour décamper mais alors qu'ils atteignaient la porte, Rupert cria :

— Attendez ! Quelles sont les règles à respecter si vous prenez le quad ?

— Ne pas aller au-delà de la clôture d'enceinte, dit Harry. S'équiper chacun d'un talkie-walkie et en laisser un dans la mallette de rangement du quad.

Rupert hocha la tête.

— Filez maintenant.

— C'est une bonne idée, dis-je.

— C'est le seul moyen que j'aie trouvé pour être sûr de les localiser. (Rupert rangea l'enveloppe pleine de billets dans la poche intérieure de sa veste.) Merci.

— Je me suis dit que c'était peut-être en lien avec la récompense que vous proposez, hasardai-je.

— J'aimerais que cela reste entre vous et moi. Je vous saurais gré de n'en parler ni à Shawn, ni à votre mère.

— Oh, lâchai-je, décontenancée. Bien sûr.

Je crus qu'il allait ajouter quelque chose à ce sujet mais il n'en fit rien. Il se contenta de montrer le faucon.

— Vous pensez que nous devrions remettre le couvercle ?

— Ce serait peut-être préférable.

— Vous voulez le faire ?

— Moi ?

Pour la première fois, Rupert ébaucha un sourire.

— Non pas que je sois superstitieux, comprenez-moi bien. C'est juste que c'est Cropper qui a enlevé le couvercle, et... bref...

Je dus admettre que je n'avais guère envie de le faire moi non plus, même si c'était parfaitement ridicule.

— Laissons cela pour l'instant. Mais nous devrions baisser le chauffage dans cette pièce.

— C'est déjà fait, annonça-t-il. J'ai bien peur que l'argent collecté lors de ces portes ouvertes ne serve uniquement à payer les frais de chauffage pour la journée.

Quand nous quittâmes la salle d'exposition et traversâmes le vestibule avec ses dalles de marbre noires et blanches, Lavinia sortit du salon, accompagnée de Delia et, à ma grande surprise, de Lenny. Son rendez-vous avec Nick Bond n'avait pas duré longtemps.

Avec son costume sombre et sa cravate régimentaire, il semblait sur le point d'assister à un enterrement. Ses chaussures brillaient tellement que je pouvais presque voir mon reflet dedans.

Lavinia avait revêtu son accoutrement habituel : un jodhpur et un sweat-shirt. Elle avait les cheveux ramassés sous un filet de nuit.

Rupert parut surpris.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Oh bonjour, dit Lavinia avec un sourire rayonnant. Laisse-moi te présenter le nouveau majordome, Evans.

— Lenny, je vous en prie, intervint Lenny. Nous sommes au xxi<sup>e</sup> siècle après tout.

Lavinia rosit.

— Nous appelons toujours les membres de notre personnel par leur nom de famille, dit-elle en se tournant vers Rupert pour chercher son soutien. Mais je suppose que...

— Non, dit Rupert avec fermeté. L'utilisation des prénoms encourage la familiarité. Vous pourriez prendre des libertés qui ne conviennent pas à votre rang. De plus, vous devriez être habitué à ce qu'on vous appelle Evans ! N'êtes-vous pas un ancien militaire ?

Lenny se hérissa.

— Comme vous voudrez, monsieur.

— Tu dois dire « monsieur le comte », rectifia froidement Delia.

Pour quelqu'un qui venait d'obtenir ce qu'elle voulait, elle ne semblait pas particulièrement heureuse. Sa réaction me surprit mais je repensai tout à coup à l'écharpe compromettante aspergée de parfum médiocre.

— Ce n'est pas un peu rapide ? s'interrogea Rupert. Cropper n'a pas encore été enterré.

— Comme l'a fait justement remarquer madame Evans, dit Lavinia nerveusement, l'arbre de Noël de Honeychurch approche à grands pas et nous aurons besoin d'un majordome...

— Attendez... (Rupert fronça les sourcils puis claqua des doigts.) Evans ? Evans ? Vous avez un lien de parenté, tous les deux ?

*Typique*, pensai-je. Rupert ignorait-il réellement que ces deux-là étaient mari et femme ?

— Bien sûr ! confirma Lavinia, embarrassée. (Ses joues roses virèrent au rouge.) Le commandant vient de prendre sa retraite. Il sera parfait. Et devine quoi ? Il va être décoré par la reine pour actes de bravoure.

— Je suis sûr que cette médaille lui sera très utile pour cirer mes chaussures, lança Rupert d'un ton pince-sans-rire.

Lenny resta bouche bée.

— Cirer des *chaussures* ?

— Mon épouse ne vous l'a pas dit ? La principale qualité d'un majordome moderne, c'est la polyvalence.

— Il le fera, dit Delia d'un ton rageur.

— Evans a sauvé des enfants dans une grotte, jacassa Lavinia. Il était dans tous les journaux. C'était affreusement dangereux, ab-so-lu-ment terrifiant. Quel héros !

— Je suis désolé, dit Rupert en fronçant à nouveau les sourcils. Je croyais que madame Evans était veuve ?

Lenny cligna des yeux.

— Veuve ?

Ce fut au tour de Delia de paraître embarrassée. C'était l'histoire qu'elle avait racontée à qui voulait bien l'entendre à son arrivée au manoir de Honeychurch quelques mois auparavant. Plutôt que d'admettre que son mari était parti avec une autre femme, elle avait prétendu qu'il était mort, la laissant sans le sou.

Ma mère était intervenue auprès de la comtesse douairière et de Lavinia pour qu'elles passent sur ce mensonge. Lavinia prétendait d'ailleurs que Delia était la meilleure gouvernante de tous les temps. À l'évidence, personne n'avait songé à informer Rupert Honeychurch ni Lenny, qui semblait anéanti.

— Veuve ? répéta-t-il.

— C'était un *malentendu*, expliquai-je tout en croisant le regard de Lavinia.

D'abord, elle parut ne pas comprendre, puis elle improvisa :

— Oh oui ! Bien sûr. Non, tu penses à quelqu'un d'autre, chéri. C'était une autre gouvernante dans... une autre résidence à la campagne. Evans est un nom si courant !

— Veuve ? répéta encore une fois Lenny.

Delia resta de marbre.

— Très bien, dit Rupert, se contentant de hausser les épaules. Les domestiques, c'est ton rayon, Lav, mais n'oublie pas de soumettre tes choix à maman avant de prendre la moindre décision.

— Oui, oui, bien sûr, dit Lavinia en souriant bien qu'elle semblât fort mal à l'aise.

Rupert quitta la pièce sans un mot.

Delia paraissait inquiète.

— Vous voulez dire que nous ne pourrions pas emménager dans le cottage de Peggy tout de suite ? demanda-t-elle. J'aimerais bien être installée à Noël.

Lavinia ajusta son filet de nuit.

— Hum. Eh bien. Peut-être...

— Notre fils Guy est en permission, il pourra nous aider pour le déménagement, poursuivit Delia. Comme vous le savez, les Cropper vivent au numéro 2 depuis une éternité et la maison est dans un état épouvantable. Il y a beaucoup de nettoyage à faire.

— Veuve, dit Lenny pour la énième fois.

— Nous pourrions installer Peggy dans notre cottage, poursuivait inlassablement Delia. Nous ferons ses cartons et les déferons même. Elle n'aura à se soucier de rien. Je suis sûre que Guy et Lenny pourront déplacer ses meubles. C'est la porte à côté, après tout.

— Hum, eh bien, répéta Lavinia.

Elle me regarda, m'appelant en silence à la rescousse, mais je n'allais certainement pas m'en mêler. Premièrement, Rupert avait raison. C'était déjà très indélicat de la part de Delia d'imposer son mari comme nouveau majordome. Mais virer Peggy de chez elle, alors qu'elle n'était même pas là pour se défendre, c'était carrément déplacé.

Lenny s'éclaircit la voix.

— Peut-être devrions-nous attendre le retour de votre belle-mère.

Lavinia blêmit.

— Désolé. On n'est pas pressés ma chérie, dit Lenny en tendant la main pour prendre celle de Delia qui s'écarta rapidement.

— Ne me touche pas, dit-elle entre ses dents.

— Parfait, se réjouit Lavinia. Ravie que tout soit réglé.

Puis après avoir marmonné une excuse, une sortie à cheval, elle s'éclipsa rapidement, nous laissant tous les trois, dans un silence embarrassé.

— Ça s'est bien passé, hasarda Lenny.

— Vraiment ? répliqua Delia d'un ton brusque. Tu étais en retard.

— Je t'ai dit que je devais parler à ce journaliste. Tu voulais que je lui parle, c'est ce que j'ai fait. Tu voulais que je sois majordome, me voilà majordome.

Delia lui lança un regard furieux puis partit à son tour.

Lenny se tourna vers moi, l'air blessé.

— Je ne comprends pas, j'ai fait tout ce qu'elle a demandé !

Je réalisai qu'il ignorait tout de l'écharpe en cachemire.

— Ça n'est arrivé qu'une fois, poursuivit-il. Elle va me punir jusqu'à la fin de ma vie ? (Il secoua la tête, au désespoir.) Vous saviez que j'étais censé être mort ?

— Désolé, dis-je. Il faut que je file.



Laissant Lenny à sa perplexité, je regagnai ma voiture et partis pour Dartmouth.

En franchissant la crête de la colline qui surplombait la ville pittoresque nichée à l'embouchure du Dart, je décidai de ne plus penser à la famille Honeychurch et ses problèmes : l'argent liquide dans le jardin de souches, les montres à gousset volées ou le faucon momifié. J'étais bien décidée à profiter de ma journée avec mon adorable petit ami.

C'était une belle matinée, fraîche mais lumineuse. Le ciel était d'un bleu cobalt parsemé de nuages blancs cotonneux. J'admirais la vue sur le port rempli de toutes sortes de voiliers et les rues décorées de guirlandes lumineuses. Il était quasiment impossible de se garer en ville mais heureusement, l'Empire de l'antiquité disposait d'un parking pour les clients.

Après avoir lancé mon affaire Les Collections de Kat, vente et estimations, je m'étais d'abord sentie très isolée. J'adorais ma salle d'exposition à la porterie mais, habituée à travailler dans la lumière, entourée de nombreux collaborateurs, j'avais besoin de contacts humains et d'animation.

Quand j'avais vu le stand disponible dans la grange reconvertie, je m'étais demandé si je parviendrais à nouer des liens avec les autres antiquaires. Je n'avais jamais été une célébrité de premier rang mais à l'époque où j'animais *Fakes & Treasures*, les femmes qui gravitaient autour de moi cherchaient avant tout à profiter de ma notoriété : elles espéraient poser à mes côtés sur les photos ou bénéficier de mes contacts dans la profession.

Pourtant, mes craintes furent vite balayées. Je me fis rapidement des amis en assurant quelques permanences à l'Empire. J'avais réalisé que dans cette région, personne ne se souciait de qui vous étiez ou, dans mon cas, de ce que j'avais été.

Le parking à côté de l'Empire était plein. Près de l'entrée, une chorale dont les membres étaient vêtus de costumes victoriens, interprétait *O Little Town of Bethlehem* devant un public composé de clients venus faire leurs courses de Noël.

Une fois à l'intérieur, je vis Fiona Reynolds, la propriétaire du lieu. Elle distribuait des tartelettes de Noël et du vin chaud. Je me dis que j'allais bientôt avoir une indigestion à force d'en manger et d'en boire !

Mon amie, Di Wilkins, me fit signe. C'était une belle femme, un peu plus jeune que moi, avec une coupe « pixie » qui mettait en valeur ses traits délicats. Grande et élancée, elle me faisait penser à un poulain. Elle s'était spécialisée dans les bijoux vintage et, comme son stand était en face du mien, nous veillions mutuellement sur nos stocks.

— J'ai vendu Esther pour toi ce matin au prix fort, annonça-t-elle. C'est un couple adorable qui l'a achetée. J'ai veillé à ce qu'elle soit entre de bonnes mains.

J'étais ravie. C'était sans doute puéril mais j'aimais savoir à qui je confiais mes oursons. J'étais très attachée à Esther, un gros ourson allemand de la marque Hermann que j'avais acheté à une vieille dame à l'époque de *Fakes & Treasures*. Datant des années 1930, Esther était un ourson d'une soixantaine de centimètres, en mohair aux pointes bicolores, et doté d'une boîte à grognement qui marchait encore.

— Un couple est passé, il a demandé après toi, poursuivit Di. Angus et Lala Fenwick. Pas commun comme nom.

— Lala ? répétais-je en souriant. C'est une championne de limbo, apparemment. Ils t'ont dit s'ils allaient repasser ?

— Je n'ai pas demandé. En fait, tu es très demandée ce matin. Un très bel homme te cherchait aussi. Je suppose que c'est ton pilote d'hélicoptère.

— Guy est déjà arrivé ?

J'étais surprise mais ravie. Je lui envoyai un bref texto pour lui dire où j'étais et lui expliquer que, venant d'arriver, je ne pourrais pas m'absenter avant un moment.

— Oh, le revoilà, annonça Di.

— Kat ?

J'aurais reconnu cette voix douce entre mille. C'était David, mon ex-fiancé. Je sentis mes joues s'empourprer.

— Je vous laisse, lança Di en faisant un clin d'œil avant de s'éloigner.

Rien à faire, malgré le passage du temps, David me faisait toujours autant d'effet même s'il paraissait fatigué et plus vieux aussi. Le sel dominait à présent dans sa chevelure poivre et sel. Il portait une veste Barbour et un jean. Un vrai choc pour moi. Je l'avais toujours connu élégant et chic. Un citadin qui ne renonçait jamais à son ensemble blazer, pantalon, chaussures Florsheim. Jamais je ne l'avais vu en tenue décontractée pour la campagne.

— Tu as l'air tétanisée, dit-il en souriant et en m'attirant contre lui pour me serrer dans ses bras. En sentant son parfum familial, j'éprouvai une vague nostalgie. J'avais passé plus d'une décennie avec cet homme. Nous étions un couple très en vue dans le milieu londonien de l'art et des antiquités. J'entendis même quelques murmures dans les allées de l'Empire.

— Salut, dis-je enfin, à court de mots.

— Ces quelques kilos en plus te vont bien, dit-il.

Je ne pus m'empêcher de rire en entendant son commentaire équivoque. C'était tellement lui ! Un an auparavant, sa remarque m'aurait horrifiée mais à présent, je m'en fichais.

Il réalisa soudain ce qu'il venait de dire.

— Non ! Je t'assure, c'était un compliment ! balbutia-t-il, troublé. Moi aussi, j'ai pris quelques kilos.

Il était *nerveux* ! Une première ! Je ne l'avais jamais vu nerveux.

— Et la veste Barbour ? Tu as changé de look ?

— Ah oui ! Ça me permet de faire des économies sur les notes de pressing !

— Ça sent encore le citadin à plein nez, le taquinai-je. Il faut que tu jettes ta veste dans une cour de ferme boueuse et que tu roules dessus plusieurs fois avec une Land Rover.

— Comme ils font avec les tapis en Inde ?

— Exactement. Pour leur donner cette patine...

— Tu te souviens du train que nous avons pris à Delhi ?

— Le Palais sur roues, dis-je.

— Et le type qui avait la maladie de la langue noire ?

Je ris.

— C'était dégoûtant.

Tous nos souvenirs refaisaient surface. David tendit la main pour toucher mes cheveux. Instinctivement, je reculai d'un pas.

— Désolé, c'est plus fort que moi, dit-il, l'air penaud. Tu ne les as jamais portés aussi longs. J'ai rêvé, en fait, c'était plutôt un cauchemar, que tu les avais coupés très court.

La tournure un peu trop personnelle que prenait la conversation me mettait mal à l'aise. Je dus me répéter qu'après dix ans de promesses, David s'était réconcilié avec sa femme dont il était pourtant séparé.

Il montra le stand où je vendais mes poupées et ours de collection.

— Bel agencement. Beau stand.

Mon stand était petit mais lumineux, car situé à côté d'une grande fenêtre cintrée qui donnait sur la cour. Un puits de lumière avait été créé dans la charpente sur toute la longueur du bâtiment où plus de trente commerçants vendaient leurs produits.

J'avais décoré mon repaire, comme ma mère aimait l'appeler, de branches de houx que j'avais trouvées sur le domaine. Des étagères et des vitrines en noyer étaient disposées le long de la cloison. J'y avais exposé quelques ours de collection et des poupées en porcelaine. Le sol était recouvert d'un tapis afghan aux motifs bleus et rouges. Un joli bureau en chêne de style Queen Anne et un fauteuil en cuir ornaient un coin du stand juste à côté de la fenêtre. L'autre coin était occupé par une bergère en cuir.

David alla s'asseoir dessus.

— Les Collections de Kat, vente et estimations, ça me plaît.

Il montra l'écriteau réalisé sur mesure par Di. C'était une excellente calligraphie.

— Tu as toujours rêvé d'avoir ta boutique et de travailler à ton compte. Je suis content pour toi.

Il balaya le stand du regard et hocha la tête d'un air approbateur.

— Tu as bien choisi les articles à exposer et j'aime la façon dont tu les as présentés. Ce n'est pas trop encombré.

— Merci, dis-je, un peu déstabilisée.

La dernière fois que j'avais vu David, il s'était retrouvé dans une situation très humiliante. Je le connaissais bien et je savais qu'il ne pardonnait pas facilement, en particulier quand on touchait à sa réputation.

Il n'était pas descendu dans le Devon par hasard et je pensais connaître la raison de sa présence ici. Un mauvais pressentiment. Les montres à gousset de Crimée. Ça ne pouvait être que ça. Quand Shawn avait signalé le vol, David avait forcément reçu un message d'alerte. Ma mère avait raison.

Un couple de collectionneurs s'arrêta à mon stand et, pendant dix minutes, je fus occupée avec eux. Je leur montrai trois de mes poupées Kammer & Reinhardt préférées. Je me sentais gauche sous le regard de David qui scrutait chacun de mes mouvements.

Ils partirent en disant qu'ils allaient réfléchir.

— Ils vont revenir pour en acheter une, dit David. Tu verras. J'en suis sûr. Mais ne baisse pas le prix.

— Ce n'était pas mon intention, rétorquai-je.

— Comment va notre incorrigible Iris ? demanda-t-il, changeant tout à coup de sujet. Elle écrit toujours ses romances historiques ?

— Ma mère va très bien, merci. Et comment vont Trudy et les enfants ?

— Bien aussi, merci.

Je ne voulais pas qu'ils aillent bien, pas Trudy du moins. Même si j'étais heureuse ici, avec mon nouveau petit ami, ça faisait encore mal.

— Et le petit qui était obsédé par Biggles ? poursuivit David.

— Harry, tu veux dire. Il est toujours obsédé par Biggles.

— Tu penses qu'il aimerait mes premières éditions ?

— Pourquoi ? Tu ne les veux plus ?

J'étais étonnée. Parmi les nombreuses collections de David, les premières éditions des Biggles de W. E. Johns figuraient en bonne place.

— Pourquoi tu ne les gardes pas ?

— N'aie pas l'air si surprise. Mes enfants ne sont pas intéressés.

— Tu n'es pas malade au moins ?

— C'est gentil de t'inquiéter pour moi, mais non, je vais parfaitement bien.

J'ai juste pensé qu'il aimerait les avoir. Ça pourrait être un cadeau de Noël.  
De ta part, si tu préfères.

Je secouai la tête, sidérée.

— Non, c'est à toi de les donner.

Un autre couple s'arrêta pour regarder les ours.

— Londres ne te manque pas ? demanda David quand les collectionneurs furent partis. Je dois dire que Dartmouth est une ville charmante.

— Dis-moi plutôt ce qui t'amène à l'Empire ? Oh attends, le père de Trudy vit dans le coin, c'est ça ?

— Hugh est mort, dit-il simplement.

— Oh je suis désolée.

Et je l'étais sincèrement.

— Non, je suis là pour affaires, poursuivit David. Et bien sûr, j'espérais te voir.

— Je suis là.

— Il y a une vente aux enchères chez Luxtons, mercredi. Je me demandais si tu avais quelques informations.

— Tu veux dire que tu es sur la piste de quelque précieux objet, dis-je d'un ton léger.

Il sourit.

— Tu me connais trop bien. Mais il est vrai qu'on a été longtemps ensemble. (Il réfléchit un instant.) Je loge à l'hôtel Dart Marina. Tu dînes avec moi ce soir ?

— Je ne peux pas, dis-je fermement. Désolée.

— Tu ne peux pas ou tu ne veux pas ?

J'avais longtemps rêvé de cet instant.

— Je vois quelqu'un.

— Bien sûr, dit-il doucement. Je ne m'attendais pas du tout à ce que tu sois seule. Je savais que les prétendants se bousculeraient dès que tu aurais mis fin à notre relation.

Je sentis la colère monter en moi.

— David, dis-je, j'ai mis un terme à notre relation parce que tu as refusé de divorcer de ta femme.

— Et je t'ai demandé de me laisser du temps mais tu n'as pas voulu attendre.

— J'ai attendu dix ans !

— Je t'ai dit que je divorcerais après la mort de Hugh, répliqua David.

— Sauf qu'au lieu de divorcer, tu as renouvelé tes vœux à Hawaï.

Mon cœur tambourinait dans ma poitrine, j'en étais pleinement consciente et c'était douloureux. La visite surprise de David avait rouvert de vieilles plaies. Je pensais toute cette histoire derrière moi mais je réalisais à présent

que je m'étais trompée.

— Tu as entendu parler de Hawaï ? dit-il d'un ton incrédule. Même ici ?

— T'es sérieux ? (J'avais le plus grand mal à contenir ma colère.) Tu croyais que je n'allais pas l'apprendre ? Je te rappelle que je lis la presse à scandale !

— Non, tu ne la lis pas, sinon... (Il prit une profonde inspiration.) Je suis divorcé maintenant.

J'étais tellement choquée que mes genoux faillirent lâcher. Puis au choc succéda un sentiment de jalousie inattendu.

— C'est qui ?

— Quoi ? demanda David, interloqué. Tu crois vraiment que j'aurais pu entamer une relation avec quelqu'un d'autre comme ça ?

Je restai sans voix. Les émotions qui bouillonnaient en moi me tournaient la tête. Je dus finir par m'asseoir moi aussi.

— J'avais raison, reprit David, tu ne lis pas la presse à scandale sinon tu saurais que c'est Trudy qui a demandé le divorce. Elle est partie avec son caméraman.

Je le regardai, bouché bée.

— Le type tout maigre avec le gros nez ?

David rit franchement.

— Oui, c'est lui. Il a dix ans de moins qu'elle.

— Je suis désolée, dis-je, et bizarrement, je l'étais. Comment ont réagi Chloe et Sam ?

— C'est difficile. J'ai pris un labrador noir, un chiot, pour les inciter à venir me voir.

— Toi, prendre un chien ? Je n'en reviens pas !

David avait l'air triste et même un peu perdu. Je dus faire un gros effort pour ne pas le prendre dans mes bras et le serrer bien fort. Quand on a vécu longtemps avec quelqu'un, les choses ne s'arrêtent pas d'un coup. Il ne suffit pas d'appuyer sur un interrupteur pour tout effacer. Les sentiments restent ancrés quelque part au plus profond de nous.

Nous passâmes quelques secondes à nous regarder en silence puis j'aperçus Guy qui se frayait un chemin à travers la foule, en brandissant deux verres de vin chaud. Il m'adressa un immense sourire et dans ce sourire, je vis un nouveau chapitre. *Ne regarde pas en arrière, Kat.*

— Alors dis-moi qui est mon rival ? demanda David d'un ton léger. Ce drôle de petit policier qui porte toujours des cravates atroces ?

— Je vais te le présenter, dis-je. Il arrive !

David se leva quand Guy entra dans mon stand. Pour la première fois depuis que je le connaissais, je le vis vaciller. Guy, qui avait huit ans de moins que lui, débordait d'énergie et de confiance.

Ils portaient tous les deux une veste Barbour couleur olive. Si celle de David lui donnait l'air d'arriver directement de Londres et le classait dans la catégorie des citadins qui s'affichent en vêtements dits décontractés, celle de Guy sentait l'usure et le vécu et lui allait comme un gant.

Il me tendit un verre et déposa un baiser sur ma joue avant de se tourner vers David dont l'expression était pour le moins rigide.

Pour dissiper la tension, Guy tendit la main.

— Guy Evans, bonjour. À qui ai-je l'honneur ?

— David Wayne. Vous buvez de grand matin ?

— Prenez mon verre, proposa galamment Guy.

David ricana.

— C'était ironique.

— Vraiment ? Pourquoi ? (Guy leva son verre pour trinquer avec moi.) Santé ! Joyeux Noël !

Les nerfs en pelote, déstabilisée par le regard de David, je bus une grande gorgée de vin chaud.

— Guy est pilote d'hélicoptère à la base aéronavale de Yeovilton, dis-je.

— Vous secourez les gens coincés en haut d'une falaise ? demanda David.

— Les petits chiens plutôt. Les gens, on les laisse.

Je ris. Pas David.

— David traque les objets d'art volés, expliquai-je.

Guy fronça les sourcils.

— Ce nom me disait quelque chose. Vous êtes la version masculine de Rene Russo dans *L'Affaire Thomas Crown*.

— J'ai adoré ce film, m'enthousiasmai-je.

— Je préfère de loin la version originale avec Steve McQueen et Faye Dunaway, lâcha David avec un reniflement méprisant.

— Je crois que cette version passe justement au cinéma de Totnes. Il y a



souvent des vieux films là-bas. Attendez... (Il claqua des doigts.) Je sais où j'ai entendu votre nom. En vous faisant passer pour un marchand d'art, vous avez retrouvé au Venezuela un tableau qui avait été volé par les nazis. C'était dans tous les journaux.

— Guy s'y connaît en peinture, glissai-je.

Au lieu de se réjouir d'être ainsi reconnu, David parut fâché.

— Kat ne vous a pas parlé de nous ?

La situation n'aurait pas pu être plus embarrassante. À vrai dire, je n'avais guère évoqué mon passé avec Guy. Nous n'avions pas eu l'occasion de nous voir assez souvent pour nous aventurer sur ce terrain. Et quand je l'avais interrogé sur les circonstances de son divorce, il s'était contenté de dire : « Je ne pense jamais au passé. Il n'y a plus personne là-bas. »

— Dites-moi tout, lança Guy.

David me regarda en souriant.

— Kat et moi étions en couple... Nous sommes restés très longtemps ensemble.

— Et vous l'avez laissée partir ? demanda Guy en riant. Tant pis pour vous. (Il me prit par les épaules et m'attira contre lui.) Je vous remercie. J'ai de la chance.

Je me préparais à encaisser une remarque cinglante de David mais il se contenta de dire :

— Vous avez raison. J'ai fait une erreur. Mais comme on dit, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Je te vois à la vente aux enchères mercredi. Je vous laisse apprécier votre vin chaud.

Sur quoi, il partit.

J'étais un peu ébranlée et j'accueillis avec soulagement le couple qui, comme David l'avait prédit, était revenu acheter la poupée. Même si tout était fini entre David et moi, j'avais été surprise de le revoir et d'apprendre qu'il avait divorcé.

Après avoir enveloppé la boîte contenant la poupée en glissant une petite branche de houx pour ajouter une touche festive, je me tournai enfin vers Guy qui, assis dans la bergère à oreilles, me regardait.

— Tout va bien ? me demanda-t-il doucement.

— Oui, bien sûr. On a eu une histoire tous les deux. Je suis désolée, j'allais t'en parler.

— On a tous un passé, Kat. C'est aujourd'hui qui compte, et l'avenir aussi. (Il me considéra avec inquiétude.) Il y a autre chose qui te préoccupe on dirait, non ?

— Je n'ai plus de sentiments pour lui si c'est ce que tu veux savoir, précisai-je.

— En tout cas, il est clair que lui a encore des sentiments pour toi. D'abord

le flic et maintenant monsieur le grand ponté. Il va falloir que je me batte.

— Ne dis pas n'importe quoi. Il est là pour affaires. Il y a une vente aux enchères, mercredi, à Newton Abbot.

Guy réfléchit un instant.

— Un homme qui traque des œuvres d'art d'une valeur inestimable dans le monde entier vient assister à une petite vente aux enchères locale ? Qu'est-ce qu'il mijote ?

— Aucune idée, dis-je, en me concentrant sur le rangement de mon bureau.

Je ne savais pas mentir et je n'allais certainement pas parler à Guy de la fraude à l'assurance.

— S'il n'est pas là pour toi, alors sa présence est sans doute liée aux montres à gousset volées. Qu'est-ce que tu en penses ?

Heureusement, des clients s'arrêtèrent à mon stand, si bien que je n'eus pas à répondre.

— Je vois que tu es occupée, dit Guy qui proposa que nous nous retrouvions au Royal Castle Hotel à quatorze heures. Il avait eu la bonne idée de réserver une table.

Le reste de la matinée passa très vite. Je vendis deux autres oursons et une poupée et j'eus trois demandes d'évaluation d'objets. Je fixai des rendez-vous pour la semaine suivante. Malgré mes réserves initiales, je ne regrettais nullement ma décision de louer un emplacement à l'Empire de l'Antiquité de Dartmouth. C'était même l'une des meilleures décisions que j'avais prises.

J'étais de bonne humeur quand enfin je pris le chemin de l'hôtel. Les rues étaient remplies de promeneurs à la recherche d'un cadeau sur le marché de Noël. Le long des trottoirs, des boutiques éphémères installées sous de petits chapiteaux proposaient des produits typiques du West Country : du fromage et du vin du domaine de Sharpham, de la poterie artisanale, des plats et des bols en bois sculpté, des draps et des textiles tissés dans des entreprises locales et même des friandises pour chien faites maison.

Les Dartington Morris Men furent accueillis par des applaudissements enthousiastes quand ils se mirent en place avec leurs cloches et leurs crosses et s'apprêtèrent à exécuter leur danse si particulière dont les pas n'avaient pas varié depuis le milieu du xve siècle.

Une fois à l'intérieur du Royal Castle Hotel, je cherchai Guy.

Construit au début du xvii<sup>e</sup> siècle, l'hôtel à la façade blanche crénelée, donnait sur le port et le Dart. À l'intérieur, les murs étaient couverts de lambris et les poutres apparentes du plafond avaient été taillées à la main dans du bois d'œuvre récupéré, disait-on, sur l'épave d'un vaisseau de l'Armada espagnole. Le superbe escalier à vis qui desservait les étages depuis la cour d'origine était l'un des plus beaux atouts de l'hôtel.

Guy avait déniché une table ronde près du feu qui crépitait dans la cheminée monumentale. Une grande bouteille de Perrier et deux verres étaient posés sur la table.

Quand il me vit arriver, son visage s'illumina et un sentiment de bonheur m'envahit. *Oui, va de l'avant, Kat. Ne regarde pas en arrière.*

Il se leva et tira une chaise pour moi.

— On va passer notre commande dans une minute mais j'espère que tu aimes le Perrier. Je ne savais pas si tu préférerais l'eau plate ou l'eau gazeuse.

— L'eau gazeuse, c'est très bien. J'aime la plate aussi. Merci.

— C'est un endroit fascinant, dit Guy en brandissant le menu sur lequel figurait un bref historique de l'hôtel.

— Apparemment, les maîtresses de Charles II étaient envoyées ici une fois qu'il s'était lassé d'elles. Une façon polie de les mettre au rebut. On peut lire aussi que l'endroit est hanté.

— Oui, je sais. On dit qu'en 1688, lorsque Guillaume d'Orange et Marie II Stuart vinrent des Provinces unies pour revendiquer la couronne anglaise, il était prévu qu'ils séjournent dans cet hôtel. Une tempête sur la Manche empêcha Guillaume d'Orange d'atteindre Dartmouth et il fut contraint de rester à Torbay, non loin de là. Marie, en revanche, avait rejoint l'hôtel dans une calèche à deux heures du matin et c'est cet équipage fantôme qui hante les lieux depuis, toujours à la même heure.

— C'est de la superstition, tout ça !

— Je suis sérieuse, insistai-je. Les clients et le personnel ont souvent été réveillés par le claquement des sabots de chevaux sur les pavés, le bruit des portes de la calèche, le sifflement du fouet du cocher et l'horloge qui sonne deux heures du matin.

— Nous devrions peut-être rester pour voir s'il y a un fond de vérité dans tout ça, proposa Guy en me décochant un regard qui en disait long sur ses véritables intentions. Dans une démarche purement scientifique, naturellement !

Il prit ma main et déposa un baiser dessus.

J'étais à la fois ravie et embarrassée. Je manquais cruellement de pratique. David n'avait jamais été du genre à témoigner publiquement son affection et son attitude m'avait déteint dessus. Je retirai doucement ma main et nous servis de Perrier.

— Maman m'a tout raconté à propos du Faucon Ensanglanté de Honeychurch. Elle dit qu'il est maudit, ce qui est parfaitement ridicule, bien sûr.

Quand je lui parlai des gouttelettes de sang, il éclata de rire.

— C'est un coup des gamins, se moqua-t-il. C'est évident.

— Ce n'est pas l'avis de Rupert, et à vrai dire, j'ai déjà assisté à des

phénomènes surnaturels au domaine.

Guy rit de plus belle.

— Ça change des missions de maintien de la paix ! C'est pire que dans une zone de guerre, ici. Les subterfuges et les conflits larvés sont encore plus fréquents.

— Tu as entièrement raison. En parlant de zone de guerre, comment s'est passée l'interview de ton père avec Nick ?

— Il n'y a pas eu d'interview.

— Oh, c'est étrange. Tu en es sûr ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Guy d'un ton abrupt.

— En fait, j'ai croisé ton père au manoir et il a dit qu'il avait été retenu avec Nick pour expliquer son retard. Tu sais que tes parents devaient voir Lady Lavinia ce matin.

— Tu l'as croisé à quelle heure ?

— Dix heures et demie ? Onze heures peut-être.

Guy garda le silence pendant quelques secondes.

— J'ai mal compris sans doute, finit-il par dire. Qu'est-ce que tu veux manger ? Commandons.

Je choisis une tourte au bœuf maison et il opta pour une sole grillée. Nous nous décidâmes pour un rosé du domaine de Sharpham qui nous parut un excellent compromis.

Quand nous fûmes servis, Guy me parla sérieusement.

— Écoute, pour cette histoire de gin artisanal, si ta mère veut continuer, qu'elle continue, mais la mienne préfère arrêter.

— Je suis sûre qu'elles trouveront une solution toutes les deux.

— Ma mère est très influençable, poursuivit-il. Elle a été surprotégée pendant la majeure partie de sa vie. Quand tu es dans l'armée et que tu vis avec ta famille sur la base où tu es affecté, tu n'as à t'occuper de rien. Mes parents, aussi bien ma mère que mon père, ont eu du mal à s'habituer à la vie civile.

— J' imagine.

— Ce sont des assistés en quelque sorte. Mon père semble perdu sans ses règles strictes. Il veut écrire ses mémoires mais il a besoin de se trouver une occupation, de structurer son temps.

— Il a une occupation toute trouvée à présent : majordome !

— Je ne pense pas que ça l'enchanté mais il est prêt à faire tout ce que ma mère demande. Oui, dit-il doucement, c'est un nouveau départ pour eux. Ils recommencent à zéro et c'est une bonne chose.

Je pensais, pour ma part, que Guy n'aurait pas dû se mêler du mariage de ses parents mais je me gardai bien d'exprimer mon opinion.

— Ta mère n'aime pas mon père et ça va finir par causer des problèmes à

tout le monde, ajouta-t-il. Tu ne pourrais pas lui parler ?

— Ma mère essaie juste de protéger la tienne. Delia est son amie.

— Je sais que tu es au courant pour l'aventure de mon père. Ce n'était pas de sa faute, s'obstina Guy. Il m'a dit que ça n'était arrivé qu'une fois et je le crois. La fille était folle, elle l'a harcelé. C'était un peu comme dans *Attraction fatale*.

J'étais de plus en plus mal à l'aise. À l'évidence, Guy s'imaginait que son père était au-dessus de tout soupçon. Je pensai à l'écharpe en cachemire de chez Harrods.

— Allez Kat ! (Il posa son couteau et sa fourchette et me regarda avec inquiétude.) Tu me caches quelque chose. Dis-moi ce que tu as sur le cœur. Quelque chose te tracasse. Qu'est-ce que c'est ?

Non sans appréhension, je lui racontai ce qui s'était passé dans la matinée.

Tout en écoutant mon récit, Guy repoussa son plat à moitié entamé. Quand il prit enfin la parole, sa voix était glaciale.

— Ta mère n'aurait pas dû ouvrir le paquet. Elle a causé des dégâts irréparables.

— Franchement ça ne te regarde pas, répliquai-je.

— Si, ça me regarde parce que... (Il prit une profonde inspiration.) Ce cadeau m'était destiné.

J'étais à la fois honteuse et décontenancée. Qui était cette mystérieuse femme qui avait envoyé à mon nouveau petit ami un cadeau de Noël aussi onéreux ? Je regrettais d'avoir parlé.

— Nous ne pouvions pas savoir ! balbutiai-je. Le paquet était adressé à Evans, Honeychurch Hall. Tu ne vis même pas sur le domaine.

— Alors comme ça, toi aussi tu voulais l'ouvrir ? (Guy secoua la tête avec dégoût.) Incroyable !

— En fait, non, répondis-je avec force. Il se trouve que j'étais présente, c'est tout. Et de toute façon, ta mère voulait voir ce qu'il contenait.

La mâchoire de Guy se crispa.

— Mais c'était l'idée d'Iris.

Je repoussai mon assiette à mon tour.

— Je n'arrive pas à y croire !

Agacée, je pris mon verre et le vidai d'un trait.

— Qu'est-ce que tu n'arrives pas à croire ? voulut savoir Guy.

— On est en train de se disputer à cause de *nos mères* !

Je m'attendais à le voir sourire mais il resta de marbre.

Un sentiment de colère m'envahit. C'était ridicule et complètement puéril. Je n'avais vraiment pas besoin de ce genre de complications alors que nous nous connaissions à peine. Gênée par le regard des gens, j'espérais qu'ils ne pouvaient pas entendre notre conversation. J'étais encore une célébrité de second rang et c'était d'autant plus embarrassant.

— Redis-moi exactement ce qui s'est passé. Où était ce paquet ?

— Il a été déposé sur le perron du manoir, expliquai-je froidement. C'est Rupert qui l'a trouvé et il n'était pas content. Apparemment, ce n'était pas la première fois.

— Comment ça, pas la première fois ?

— Un autre paquet avait déjà été déposé pour ton père, dis-je, de plus en plus exaspérée. C'est à lui que tu devrais demander, pas à moi.

— D'accord. Inutile de lever la voix.

— Eric a été chargé de déposer le paquet chez ta mère, dis-je. Nous l'avons

croisé au moment où il allait le faire.

Il était difficile de savoir ce qui se passait dans la tête de Guy. Mais à cet instant, je m'en fichais. Il venait de montrer une facette de sa personnalité que je n'appréciais pas particulièrement et s'il me cachait l'existence d'une petite amie, je préférerais arrêter les frais tout de suite. J'avais déjà vécu ça.

— Et aucun rang ou titre n'était indiqué sur l'enveloppe ? C'était juste écrit « Evans » ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ? demandai-je.

Guy réfléchit quelques secondes.

— La boîte contenait une écharpe d'homme en cachemire, tu dis ?

— Oui, une écharpe très chère de chez Harrods. Aspergée de parfum bon marché, si tu veux tout savoir.

— D'accord. Tu peux me redire ce qu'il y avait sur la carte ?

— « Avec toi pour toujours et à jamais. »

Comme il ne faisait aucun commentaire, j'ajoutai :

— Écoute, ça m'est complètement égal. Comme tu dis, on a tous un passé.

Il s'en prit à moi, les yeux étincelants de colère.

— Mais moi, je ne m'en fiche pas. Je dois savoir qui a envoyé ça, et quand. C'est très important.

— Tu veux dire que tu ignores de qui ça vient ? (J'avais du mal à le croire.) Tu as autant d'admiratrices que ça ?

Il refusa de me regarder dans les yeux.

— Je suppose que ma mère a toujours l'écharpe.

— Non, c'est la mienne qui l'a récupérée. Delia était dans tous ses états et ma mère a pensé qu'il était préférable de ranger l'écharpe hors de sa vue. Je te la rendrai plus tard avec le plus grand plaisir. Tu pourras même t'en servir pour décorer ton sapin de Noël.

Il marmonna quelques jurons dans sa barbe. Puis tout à coup, il sourit.

— Désolé, dit-il. Je suis juste... déçu. Je ne veux pas que ça vienne gâcher notre relation.

C'était pourtant le cas.

— C'est très facile aujourd'hui de retrouver quelqu'un sur Internet, poursuivit-il. Tu sais, je n'ai pas mené une vie irréprochable avant de te rencontrer.

— Tu n'as pas besoin de te justifier.

— Et si on oubliait tout ça et qu'on profitait du reste de la journée ?

Je hochai la tête.

— Bien sûr, dis-je sans y croire.

— J'aimerais te montrer la grange. On pourrait d'abord passer chez ta mère pour récupérer l'écharpe.

— Bien sûr, répétais-je.

— D'accord, je l'avoue, dit Guy en levant les mains pour signifier qu'il se rendait. Je sais que j'ai eu une réaction exagérée à propos de l'écharpe. Je suis sans doute... un peu jaloux.

— De quoi ?

— De Thomas Crown et toi.

— David ? (J'étais choquée.) Je te l'ai déjà dit, je n'ai plus de sentiments pour lui.

— Je ne demande qu'à te croire. Amis ? dit-il. (Il me tendit la main et je la serrai brièvement dans la mienne.) On y va ?

— Il faut d'abord que je retourne à l'Empire, dis-je.

Nous convînmes de nous retrouver sur le parking trois quarts d'heures plus tard et partîmes chacun de notre côté.

C'est en sortant de l'Empire quelque temps plus tard que je les vis à côté de la benne pour les déchets recyclables à l'autre bout du parking.

Je crus que mon cœur allait s'arrêter de battre. Lala, debout à côté de la voiture de Guy, discutait avec lui, et à en juger par ses grands gestes, la conversation était animée.

Il était évident que ces deux-là se connaissaient.

À cet instant, j'eus comme un déclic, un déclic qui me donna la nausée. C'était elle qui lui avait envoyé l'écharpe. *Avec toi pour toujours et à jamais.* Lala était enceinte. Et si... et si l'enfant était de Guy ?

J'étais écœurée. Elle était mariée avec Angus Fenwick – que je ne voyais nulle part sur le parking – et ils semblaient très heureux ensemble mais à l'instant où je les avais rencontrés, j'avais su que quelque chose clochait.

Je vis Lala tendre à Guy un morceau de papier par la vitre ouverte, puis elle tourna les talons et partit à toute vitesse. Même de loin, je voyais que Guy était furieux.

Il démarra en trombe et zigzagua au volant de son Freelander sur la route verglacée, s'attirant les regards courroucés de plusieurs passants. J'entendis même quelqu'un crier :

— Espèce de taré !

Je ne comprenais plus rien. Il était censé m'attendre ! Je ne savais pas quoi faire. Devais-je l'appeler ? Devais-je lui dire que je l'avais vu avec Lala ? Mais ne risquais-je pas de passer pour une paranoïaque ? J'étais désespérée. Tu parles d'une journée magique !

À cet instant, je repensai aux voix dans le cimetière. Guy était arrivé en retard au pub ce soir-là. J'étais sûre qu'il avait retrouvé Lala. Mon Dieu ! Et si c'était Guy qui avait frappé Nick sur la tête ? Mais pourquoi aurait-il fait une chose pareille ? J'étais de plus en plus hystérique, ce qui ne me ressemblait pas du tout.



En m'éloignant de la benne, j'écrasai le pied de quelqu'un.

J'entendis un cri de douleur.

— Oh mon Dieu, je suis désolée, dis-je en levant les yeux. (C'était Angus.)  
J'ai marché sur votre pied blessé ?

— Heureusement, c'était l'autre, dit-il. Qu'est-ce qui se passe ? On dirait que vous venez de voir un fantôme.

— Non, tout va bien.

J'étais troublée et déroutée. Angus m'avait-il surprise en train de regarder Lala parler à mon nouveau petit ami ? Était-il au courant pour eux deux ? S'en souciait-il, d'ailleurs ?

— Nous sommes revenus à l'Empire dans l'espoir de vous voir, dit-il. Ah, la voilà !

Lala se dirigeait vers nous, tout sourire, sans laisser le moins du monde paraître qu'elle venait d'avoir une discussion houleuse avec Guy.

Angus sortit son téléphone.

— Excusez-moi, je dois prendre cet appel.

Il s'éloigna et fut bientôt hors de portée de voix. Je savais que si je ne posais pas la question qui me taraudait, elle me rongerait jusqu'à la fin de la journée.

— J'ignorais que vous connaissiez Guy Evans, dis-je d'un ton léger.

Je perçus sur le visage de Lala un frémissement de surprise. Elle regarda Angus qui, d'après sa posture et ses gestes, n'était pas près de raccrocher.

— Pardon ? Qui ?

— Je vous ai vue parler à l'homme au volant du Freeland, dis-je. Guy Evans...

Elle hésita.

— Oh, dit-elle en haussant les épaules. Je ne sais pas qui c'est. Il me demandait sa route.

— Guy vous demandait sa route ? répétai-je.

— Pourquoi ? demanda-t-elle. C'est un ami à vous ?

— C'est mon petit ami. Où avait-il l'intention d'aller ?

Lala me regarda droit dans les yeux.

— J'ai dit qu'il demandait sa route ? (Elle laissa échapper un rire idiot.) Je voulais dire que c'était moi. Angus et moi aimerions visiter le château de Berry Pomeroy et on s'est dit qu'il savait peut-être où c'était.

— Ce n'est pas dans le coin, dis-je. Et de toute façon, c'est fermé en hiver. Si vous voulez bien m'excuser...

Je me hâtai de regagner ma voiture. C'est à cet instant que Guy réapparut au volant de la sienne. Il fit un appel de phares et s'arrêta à côté de moi, puis baissa sa vitre.

— Tu as fait tout ce que tu avais à faire ? demanda-t-il en souriant.

— Oui, merci.

— Et si tu me suivais ? Ce n'est pas facile de trouver la grange une fois qu'on a quitté la route principale.

J'hésitai. Enfin, je pris une décision. Une fois que nous serions arrivés à la grange, je lui demanderais des explications. Je voulais savoir la vérité.

Tandis que je le suivais sur la route qui quittait Dartmouth, je me demandai ce que cette chère Amanda ferait de mon dilemme.

*Chère Amanda,*

*Je sors depuis peu avec un pilote d'hélicoptère de la marine. Comme je ne le verrai que quarante jours par an, la confiance entre nous est primordiale. Aujourd'hui il a reçu un cadeau de Noël aspergé de parfum de la part d'une ancienne conquête sortie de nulle part. Elle est enceinte. Elle est mariée avec quelqu'un d'autre mais le comportement de mon ami m'interroge. Et si cette histoire n'était pas terminée ? Et si le bébé était de lui ? Que dois-je faire ?*

J'imaginai déjà la réponse d'Amanda : « Une fille dans chaque port. Passez à autre chose. »

Les routes principales avaient été salées, elles étaient donc dégagées mais quand Guy s'engagea sur un chemin étroit où un panneau indiquait « Ardoisière de Larcombe », tout changea. La neige s'était accrochée aux immenses haies qui bordaient la piste et la mince bande d'herbe au milieu du chemin en était recouverte.

Le chemin, qui serpentait entre les haies, était de plus en plus étroit. Nous amorçâmes une descente abrupte. Au-dessous de nous, un gyrophare bleu clignotait et à la sortie d'un virage, nous tombâmes sur une ambulance garée en plein milieu. Elle nous bloquait la route, pas étonnant d'ailleurs, la largeur du chemin ne dépassant pas deux mètres. Impossible de voir ce qu'il y avait derrière le véhicule.

Guy s'arrêta et sortit de sa voiture. Il longea tant bien que mal son Freelander puis l'ambulance et disparut.

Je m'arrêtai à mon tour et l'imitai mais quand il me vit sortir et dépasser l'ambulance à pied, Guy se mit à faire de grands gestes.

— Retourne dans ta voiture, dit-il. Tu n'as pas besoin de voir ça.

Par-dessus son épaule, à une vingtaine de mètres en contrebas, je distinguai un monticule herbeux en forme de triangle recouvert de neige. Un panneau de signalisation à trois flèches se dressait dessus. Derrière, je vis deux ambulanciers, les jumeaux Cruickshank, accroupis à côté d'une silhouette qui gisait au sol.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demandai-je.

À cet instant, un reflet vert citron attira mon regard. Une moto, ou ce qu'il en restait, était couchée sur la route.

— C'est Nick ! dis-je, le souffle coupé.

J'allais me précipiter vers les ambulanciers mais Guy me saisit le bras et m'arrêta.

— C'est Nick, répétais-je. Il est blessé ?

— Retourne dans ta voiture, dit Guy à nouveau.

Il était blême.

— Laisse-moi passer, insistais-je.

Incapable de parler d'abord, il finit par lâcher :

— Kat, Nick est mort.

— Mort ? murmurai-je. Mais... comment ?

— Je ne sais pas ce qu'il faisait par ici, dit Guy. Quel idiot ! Il a sans doute dévalé la colline à toute vitesse et s'est pris le monticule en bas. Il a ensuite percuté le mur d'enceinte de la carrière.

Je n'arrivais toujours pas à y croire. Encore un accident étrange. D'abord Seth Cropper et maintenant Nick.

— Le problème, c'est qu'on ne peut pas passer à cause de l'ambulance, dit Guy. Et il n'y a aucun autre moyen d'accéder à la grange par la route.

Je scrutai les flancs de la colline plantés de lauriers au-dessus mais ne distinguai aucun bâtiment à travers l'épais fourré.

— Où se trouve ta maison exactement ?

Guy tendit vaguement le bras devant nous.

— L'entrée est située à une centaine de mètres de Larcombe Cross... Attends, voilà l'un des ambulanciers. Il va sûrement nous dire combien de temps la route va être bloquée.

Tony Cruickshank nous fit signe et se dirigea vers nous, laissant son frère John avec Nick. D'habitude, j'étais incapable de distinguer les jumeaux l'un de l'autre, mais ce jour-là, Tony avait eu la bonne idée de porter un bonnet rouge avec son nom dessus.

Une fois qu'il nous eut rejoints, je parvins à mieux distinguer la scène de l'accident. Le corps de Nick gisait au sol près du mur d'enceinte en pierre, à six mètres au moins de l'endroit où sa moto s'était arrêtée. Les pneus avaient laissé une empreinte profonde sur le monticule recouvert de neige.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Guy.

— Le pauvre est mort sur le coup, expliqua Tony. Il s'est brisé la nuque en percutant le mur.

J'étais triste et nauséuse à la fois.

— C'est tragique, ajouta-t-il. À quelques jours de Noël. On voit souvent des accidents dans le genre sur les voies vertes. Les gamins vont trop vite et le sol est irrégulier.

— Où est le chemin ? demandai-je.

Tony indiqua vaguement un point derrière lui.

— Il part de Larcombe Cross et mène jusqu'au village. Mais on ne peut pas l'emprunter en voiture. Il est trop raide et trop étroit.

Il considéra Guy avec suspicion.

— C'est vous qui avez donné l'alerte ?

— Je ne vous suis pas.

— Quelqu'un a appelé les secours sans s'identifier.

— Ce n'est pas moi, dit Guy. Pourquoi ?

— Vous vivez dans le coin, monsieur ?

Je vis Guy se raidir.

— Oui, je viens d'acheter la Grange de Larcombe...

— Ah oui. Sur la crête.

Tony montra la colline boisée au-dessus de nous.

— Malheureusement, vous allez être coincés ici un bon moment. La police ne va pas tarder à arriver.

— Je veux rentrer chez moi, dit Guy en se tournant vers moi. On pourrait laisser nos voitures et y aller à pied.

Je n'en avais aucune envie. Les événements de la journée m'avaient vraiment affectée. J'étais fatiguée et à deux doigts de me mettre à pleurer.

— Je vais plutôt rentrer chez moi, dis-je. Je vais rejoindre la route principale en marche arrière.

— Tu es folle ! s'exclama Guy. Ça fait plus d'un kilomètre et demi.

— Crois-moi, je suis habituée.

— Très bien. (Guy semblait déçu.) Laisse-moi au moins te raccompagner jusqu'à ta voiture.

Nous laissâmes Tony près de l'ambulance.

— J'aurais aimé que tu viennes. Tu ne veux pas rester juste un moment, le temps de prendre un thé ?

— Non, vraiment. Je n'ai qu'une envie, c'est de rentrer chez moi.

Il prit mes mains dans les siennes et plongea son regard dans le mien.

— Quelque chose a changé entre nous, je le sens.

Je soupirai.

— Je ne sais pas ce qui se passe, mais une chose est sûre, tu n'es pas complètement franc avec moi.

— Ça va s'arranger, dit Guy. Fais-moi confiance, c'est tout ce que je te demande.

— Je n'ai pas envie de me lancer dans une histoire compliquée, Guy. Je suis trop vieille pour ça.

— Moi non plus, je t'assure, dit-il avec le plus grand sérieux. Tu me plais vraiment, Kat. Et oui, tu as raison. J'ai une ou deux choses à régler mais il faut que tu me croies, ça n'a rien à voir avec toi, vraiment rien.

— D'accord, dis-je. Alors explique-moi ça. La femme aujourd'hui, Lala Fenwick, elle loge au village avec son mari...

Guy ne cilla pas.

— Je t'ai vu parler avec elle sur le parking de l'Empire, cet après-midi.

— Pardon ? Qui ? (Il semblait ne pas comprendre.) Oh, la femme enceinte ?

— Oui, elle.

— Elle demandait son chemin, dit-il en soutenant mon regard un peu trop longtemps.

Je savais qu'il mentait.

— Alors c'était vraiment la première fois que tu la voyais ? insistai-je.

— Merde Kat ! Tu veux vraiment aller sur ce terrain-là. Je pars en mission pour plusieurs semaines, voire plusieurs mois d'affilée, alors si tu ne me fais pas confiance...

— Tu ne peux pas m'en vouloir, dis-je. Tu reçois un cadeau d'une ex...

— D'accord. Je pense qu'il vaut mieux que tu rentres chez toi et que tu réfléchisses à tête reposée, dit Guy plutôt froidement. Je t'appellerai ce soir.

Je voulais lui dire de ne pas se donner cette peine mais il avait déjà tourné le dos et se glissait entre sa voiture et la haie. Je constatai, non sans satisfaction, qu'il avait accroché la manche de sa veste Barbour à son rétroviseur.

J'étais contrariée. Comment notre relation avait-elle pu se détériorer aussi vite ? Je ne comprenais pas.

Je mis une éternité à rejoindre la route principale en marche arrière. Je n'arrivais pas à reculer droit sur le chemin enneigé. Chaque fois que je m'approchais dangereusement de la haie, je devais redresser la voiture. Je finis par trouver un champ sans clôture où je pus manœuvrer pour reprendre la route dans le bon sens.

Au moment où j'allais m'engager à nouveau sur le chemin, Shawn évita de justesse l'avant de ma voiture. Il freina brusquement et abaissa sa vitre.

— Qu'est-ce que tu fais là ? cria-t-il.

— Guy habite à la Grange de Larcombe. On allait chez lui quand on est tombés sur l'ambulance. C'est terrible. Pauvre Nick.

— C'est vous qui avez appelé les secours ?

— Non, on vient d'arriver. Je suivais Guy. Il était devant avec sa voiture.

— Tu es bouleversée, dit Shawn. (Je devais vraiment avoir une mine épouvantable.) Tu es sûre que tu peux conduire jusque chez toi ? Je peux t'emmener si tu veux... c'est vrai... Nick ne va plus bouger à présent.

Je m'efforçai de sourire.

— Avec ton grand-père hier, puis Nick dans le cimetière hier soir...

— C'est ton ami qui a appelé l'ambulance ? demanda soudain Shawn.

— Non, ça ne peut pas être lui. On a passé l'après-midi ensemble à

Dartmouth. Il ne pouvait pas savoir.

— Et la Grange de Larcombe est la seule maison dans le coin, dit Shawn en fronçant les sourcils. Quelqu'un d'autre vit là-bas ?

— Aucune idée.

Et c'était vrai. Guy pouvait très bien avoir une maison remplie d'exceintes ! Qu'est-ce que j'en savais, après tout ?

— Quelqu'un a appelé pourtant, insista Shawn. Quelqu'un avec un téléphone portable, qui se trouvait dans un endroit en hauteur.

— Je suis désolée mais je ne peux pas t'aider.

— Tu as l'air épuisée, dit-il gentiment. Un bon conseil, rentre chez toi et repose-toi ce soir.

— C'est exactement ce que j'ai l'intention de faire.

Sur le chemin du retour, je repensai au rancard le plus décevant de tous les temps ! J'appréciais Guy mais comme je le lui avais dit, je n'avais aucune envie d'être sans cesse confrontée à son passé et je ne voulais plus penser à sa stupide écharpe. Il ne me restait plus qu'à dire à ma mère que le cadeau n'était pas pour Lenny mais pour Guy, une perspective qui ne m'enchantait guère.

Je me garai dans la cour pavée du hangar à calèches et me dirigeai vers le bureau de ma mère. Je frappai trois coups brefs suivis de deux rapides contre la porte – notre code secret – et j'attendis.

Quand elle me fit entrer, elle leva la main.

— Ne dis rien !

Elle fonda vers la machine à écrire Olivetti de mon père – elle refusait catégoriquement d'utiliser un ordinateur – puis se mit à taper sur les touches à toute vitesse. Quand elle eut terminé sa phrase, un *ding* retentit, indiquant le retour de chariot.

— On n'a pas ce genre de satisfaction avec un ordinateur, dit-elle en se renversant contre le dossier de son fauteuil.

— On dirait que *Trahie* avance bien, commentai-je. C'est le troisième tome de la série *Les Amants maudits* ?

— Le quatrième. Franchement, c'est une aubaine de vivre dans ce village. J'ai suffisamment de matière pour tenir dix ans encore.

— Jusqu'à ce qu'on découvre ta véritable identité, lui rappelai-je. Le jour où tu seras démasquée, tout le monde au village sera furieux contre toi.

— Je t'ai déjà dit... Mais attends, qu'est-ce que tu fais là ? Je croyais que tu avais un rendez-vous galant avec le beau Guy.

— L'écharpe était pour lui, annonçai-je.

Ma mère me regarda, bouche bée.

— Tu le lui as dit ? Mais qu'est-ce que tu t'a pris de lui raconter qu'on avait ouvert le paquet ?

— Je n'ai pas eu le choix. Il aurait fini par le savoir, de toute façon. Sa mère était vraiment contrariée. Je l'ai croisée tout à l'heure au manoir, elle n'adressait carrément plus la parole à Lenny.

Je m'attendais à entendre les inévitables commentaires de ma mère sur le fait que Guy avait une ex qui semblait encore bien présente mais elle se contenta de prendre un Post-it.

— Peu importe, dit-elle d'un ton léger. Ça peut fonctionner. C'est un rebondissement intéressant. La réconciliation du colonel de Lacy Evans...

— Je suis ravie que mes peines de cœur t'inspirent, dis-je d'un ton pince-sans-rire. Il veut l'écharpe, au fait.

— Avec plaisir.

Ma mère se dirigea vers son meuble de rangement en métal dans le coin de la pièce et récupéra le paquet dans le tiroir du bas. L'emballage avait été refait à la perfection.

— Tu as de la chance que je ne l'aie pas jeté. J'allais le faire. Il t'a expliqué le sens du petit mot ?

— Je ne le lui ai pas demandé.

— Vas-tu enfin me dire ce qui s'est passé ?

Je m'exécutai.

Elle me regarda, ébahie.

— Tu penses que lui et Lala, la danseuse de limbo enceinte, sont... franchement, je ne sais pas quoi dire.

— Ça devrait m'être égal. C'était avant moi mais je n'aime pas tous ces secrets.

— Tu connais le proverbe. Tel père, tel fils, dit-elle en me décochant un regard entendu. Mais bien sûr, nous tirons peut-être des conclusions trop hâtives. Elle a un mari. L'enfant doit être de lui. Je ne connais pas beaucoup d'hommes qui acceptent d'élever la progéniture d'un autre. Lala veut peut-être qu'il soit le parrain.

— Mais pourquoi mentir ?

— En tout cas, Delia m'en aurait parlé, poursuivit ma mère. Elle a dit que Guy était divorcé depuis un an et que sa femme l'avait trompé pendant qu'il risquait sa vie en Afghanistan.

— Oh, il ne m'en a pas parlé.

Ma mère leva les yeux au ciel.

— Je pense que tu es juste nerveuse, ma chérie, et fatiguée. Tu as tendance à trop réfléchir quand tu es fatiguée.

— Il y a autre chose. J'ai vu David.

— Dieu du ciel ! Où ?

— À l'Empire de l'antiquité de Dartmouth. Il a divorcé.

— Oui, je sais, dit ma mère en hochant la tête. J'ai lu ça dans *Star Stalkers*.



— C'est pour ça que tu as essayé de cacher cet horrible magazine ? J'aurais préféré être prévenue.

— J'ai eu peur que ça te fasse de la peine. Je peux te donner le numéro si tu veux. L'article est très instructif.

— Non merci.

— Trudy l'a trompé avec son cameraman.

— Oui, il m'a dit.

— Sois prudente. Il ne faudrait pas que tu deviennes sa roue de secours.

— Aucun danger, rassure-toi. C'est le cadet de mes soucis. Je suis convaincue que David s'est déplacé jusqu'ici à cause des montres à gousset.

— Ah ! Qu'est-ce que je t'avais dit ? (Ma mère réfléchit un instant.) Et alors ? Il a changé ?

— En quelque sorte, oui. Il portait une veste Barbour et des chaussures genre Rangers. Je ne l'avais jamais vu habillé comme ça avant.

— Il est venu te courtoiser, tu verras ! Tu es très demandée. Trois superbes soupirants qui réclament ton attention.

— Ne t'avise pas d'écrire là-dessus. De toute façon, ce n'est pas le problème.

Elle laissa échapper un long soupir.

— En quoi tout ça nous concerne ? Quoi qu'ait fait le clan Honeychurch par le passé, nous n'avons rien à voir avec ça toutes les deux. Tu prends les choses trop à cœur, Katherine. Reste à ta place.

— Rester à ma *place* ? Tu peux me dire d'où sort cette expression ?

— Je l'ai entendue dans une émission de radio consacrée au développement personnel, mais c'est vrai. C'est ce qu'on doit faire toutes les deux. J'ai décidé d'arrêter de me mêler des histoires de couple de Delia. Je lui souhaite bien du courage.

— Ce n'est pas tout, dis-je. J'ai une mauvaise nouvelle.

Quand je lui parlai de l'accident de Nick, ma mère porta la main à sa gorge, horrifiée.

— Oh mon Dieu, c'est horrible !

— Apparemment, il a perdu le contrôle de sa moto et a percuté le mur.

— Et la police ignore qui a appelé les secours ?

— Oui.

— Tu ne trouves pas ça bizarre que celui qui a appelé l'ambulance n'ait pas attendu son arrivée ?

— Restons à notre place comme tu l'as si bien dit, lançai-je en me dirigeant vers la porte. Je vais aller prendre un bon bain. Ne travaille pas trop tard.

Il était près de vingt-deux heures quand des phares illuminèrent ma fenêtre. J'entendis une voiture s'arrêter devant chez moi.

Je me levai d'un bond, complètement paniquée. Guy ne m'avait pas envoyé de texto pour me dire qu'il allait passer et j'étais déjà en pyjama. Sans parler de l'état de ma cuisine que je n'avais pas pris la peine de ranger.

J'entendis des pas crisser sur le gravier puis un coup bref frappé à la porte.

— J'arrive, criai-je.

Je me précipitai à la salle de bains pour récupérer mon peignoir blanc suspendu au crochet derrière la porte. Un rapide coup d'œil dans le miroir confirma que je n'avais pas de chocolat sur le menton. En arrivant chez moi, j'avais eu une petite baisse de moral. Je me retrouvais seule alors que j'aurais dû passer une merveilleuse soirée avec Guy. Pour me consoler, j'avais dévoré un pot entier de crème glacée Salcombe Dairy au chocolat belge.

Quand j'ouvris la porte, j'eus la surprise de voir Shawn et non Guy.

— Je peux entrer ? demanda-t-il.

Shawn ouvrit de grands yeux, il semblait très gêné.

— Je suis vraiment désolé. Tu étais couchée ?

— Non, je regardais la télé.

— Je sais que j’aurais dû t’appeler mais...

Je le fis entrer puis me précipitai vers la télévision pour couper le son. J’étais en train de regarder *L’Affaire Thomas Crown* sur Netflix.

— Bon film, dit Shawn. Je préfère Pierce Brosnan à Steve McQueen. Je peux enlever mon manteau ?

Il le posa sur la rampe puis se dirigea vers le séjour.

— Il est beau, ton sapin de Noël. Le mien était trop haut. Les garçons en voulaient un immense mais comme il n’entrait pas dans le séjour, j’ai dû couper la cime.

— Ma mère a acheté le mien chez Marks & Spencer. Tu veux du thé ?

Il me suivit dans la cuisine et se hissa sur un tabouret de bar.

— Camomille, lavande, PG Tips, Earl Grey ? Qu’est-ce que tu préfères ? demandai-je.

— Si ça ne te dérange pas, je préférerais un café. La nuit va être longue.

J’allumai ma cafetière Keurig, un luxe que je m’étais autorisé, et je ne regrettais pas du tout mon investissement. Et les capsules étaient biodégradables !

— C’est Peggy qui garde Ned et Jasper ce soir ?

— Non, répondit Shawn en secouant la tête. C’est Lizzie, la mère de Helen...

— Oui, je sais qui c’est.

— Ah, désolé, dit Shawn l’air penaud. Je ne suis pas censé parler sans arrêt de ma femme.

— Ne sois pas bête. Tu l’aimais profondément et elle doit cruellement te manquer.

— Ça fait longtemps qu’elle nous a quittés maintenant. Je pense que j’ai végété pendant des années. (Il prit une profonde inspiration.) Je m’y suis vraiment mal pris avec toi, Kat. Je suis désolé.

Je me sentis rougir. Je ne m'attendais pas à ça.

— Ne t'inquiète pas, je...

— Non !

Il leva les mains comme s'il faisait la circulation puis s'empressa de les baisser.

— Désolé, c'est l'habitude. S'il te plaît, écoute-moi jusqu'au bout. Je voulais juste dire que si un jour tu te lasses de ton marin, fais-le-moi savoir.

— En fait, il est pilote d'hélicoptère.

— Ah oui, c'est un peu plus glamour que policier.

— Ce n'est que le début.

Shawn hésita puis se lança.

— Je suis content que tu aies trouvé quelqu'un. Tu es trop adorable pour être seule. J'aurais seulement aimé... Ah, peu importe !

J'étais touchée par sa sincérité.

— Merci, c'est gentil.

— Mais on est toujours amis, non ?

— Bien sûr.

Je souris, il sourit à son tour, tout en soutenant mon regard un peu trop longtemps.

Shawn était un type bien. C'était un bon père et à l'évidence, il adorait sa femme. Je n'osais pas imaginer combien ça devait être difficile pour lui d'élever seul ses fils tout en ayant un travail aussi exigeant.

Le bruit de la bouilloire m'indiqua que l'eau était chaude. Je pus m'affairer à préparer le thé et le café.

— Comment va Peggy ? dis-je pour passer à autre chose.

— Mal, tu t'en doutes. Lady Lavinia l'a appelée aujourd'hui. Elle lui a annoncé que Delia voulait prendre sa maison et lui laisser la sienne en échange.

— Ah oui, j'en ai entendu parler.

— Ma grand-mère est très contrariée. Elle lui a répondu qu'elle partirait de cette maison les pieds devant. Elle y est née et elle a bien l'intention d'y mourir.

— Je suis sûre qu'elle est toujours en état de choc, dis-je en lui tendant une tasse de café bien chaud. Du sucre ? Du lait ?

— Je vais le prendre noir. La soirée est loin d'être finie pour moi.

Nous apportâmes nos tasses dans le salon et nous assîmes sur le canapé.

J'étouffai un bâillement.

— Je suis désolé. Je te retiens mais c'est important.

Il posa sa tasse sur la table basse et sortit son carnet.

— On peut revenir sur ce qui s'est passé au cimetière hier soir ?

— Oui, pourquoi ? Tu ne penses tout de même pas qu'il y a un lien entre

l'accident de Nick aujourd'hui et son agression d'hier ?

— Nous n'écartons aucune piste, dit Shawn avec prudence.

— Mais... mais tu ne crois pas que Nick roulait simplement trop vite et qu'il a heurté le monticule ?

— Comme je l'ai dit, nous n'écartons aucune piste... Oh, je parle vraiment comme un policier.

— C'est parce que tu en es un... ce qui m'amène à ma prochaine question : comment se fait-il que tu sois encore dehors à cette heure ?

— Nick vivait toujours chez sa mère. Hier, il lui a dit qu'il tenait un sacré scoop mais il n'a pas voulu donner de détails.

— Il a bien de la famille qui vivait sur le domaine ?

— C'était il y a longtemps, dit Shawn avec dédain. Sa mère a confirmé qu'il avait acheté un dispositif d'écoute. On l'a trouvé sur lui hier soir mais comme il était connecté à son portable volé, on ne sait pas ce qu'il y a dessus et Nick a refusé de nous le dire.

— D'accord...

Shawn semblait mal à l'aise.

— On a pu identifier le numéro de celui qui a appelé les secours.

Je le regardai, ébahie.

— C'était qui ?

— En fait, l'individu a utilisé un téléphone rechargeable.

— Un téléphone rechargeable ? Ici ? À Little Dipperton ?

J'étais abasourdie.

— On a pu trianguler les antennes relais et on sait à présent que l'appel a été passé tout près du lieu de l'accident.

— Tu veux dire...

J'essayai de saisir ce que ces révélations impliquaient.

— Oui, quelqu'un se trouvait avec Nick quand il est tombé de sa moto, dit-il, l'air sombre. Et ce quelqu'un ne s'est pas attardé pour savoir s'il était blessé ou mort.

Comme je restais silencieuse, il ajouta :

— Il y avait des traces de peinture noire sur le garde-boue arrière de la Suzuki, ce qui veut dire...

— Qu'il a percuté un autre véhicule, murmurai-je.

— Ou que quelqu'un s'est chargé de finir le travail commencé la veille. Oui, nous pensons que Nick Bond a été assassiné.

— Tu penses que l'accident a été provoqué ? Mais il n'y a rien là-haut à part l'ardoisière de Larcombe et la grange de Guy.

— Il faut que je te pose une question. Est-ce que Nick connaissait ton petit ami ?

— Tu me demandes ça parce que Guy conduit un Freelander noir ? Je t'ai dit que j'étais avec Guy. Je le *suivais*. Il était aussi choqué que moi.

— Tu peux répondre de l'emploi du temps de ton petit ami ce matin après votre départ du poste ?

— S'il te plaît, arrête de l'appeler mon « petit ami », et non, je ne peux pas. Il a dit qu'il allait retrouver son père au salon de thé de Violet où il avait rendez-vous avec Nick qui voulait le prendre en photo pour son journal.

Shawn griffonna dans son carnet.

Je n'ajoutai pas que lorsque j'avais croisé Lenny au manoir plus tard, il avait dit que l'interview avait bien eu lieu alors que Guy avait affirmé le contraire. Comme Lala logeait au bed & breakfast de Violet, je ne savais plus quoi penser.

— Tout ce que je peux dire, c'est que j'ai retrouvé Guy à Dartmouth et qu'on a déjeuné ensemble, expliquai-je avec lassitude. On a passé l'après-midi ensemble et ensuite on a trouvé Nick. Ensemble.

— Est-il possible que Guy soit repassé à la grange après avoir quitté le poste ce matin ? demanda Shawn.

— Je pense, admis-je piteusement. Mais... quand s'est produit l'accident à ton avis ?

— Nous n'avons pas encore déterminé l'heure exacte... Je suis désolé. Je vois que tu es fatiguée et bouleversée. Mais tu sais que je ne te poserais pas toutes ces questions si ça n'était pas important.

Il alla récupérer son manteau et montra la télé en passant.

— Finalement, je préfère Steve McQueen.

Quand Guy m'envoya un texto pour me souhaiter une bonne nuit, je ne pris pas la peine de répondre. Tout était si déroutant. Je m'étais tellement réjouie de passer du temps avec lui mais maintenant, je ne savais plus.

Le lendemain, je me réveillai tôt avec un drôle de pressentiment.

Le jour morne allait parfaitement avec mon humeur. Un brouillard épais enveloppait la campagne environnante et l'air était si froid qu'il était douloureux de respirer. Je mis mes dessous en Thermolactyl, deux paires de chaussettes et trois pulls et enfilai tant bien que mal ma veste d'équitation par-dessus.

La Mini de ma mère était garée devant le cottage de Delia, aucune trace de la voiture de Lenny en revanche. Des cartons de déménagement étaient empilés dans l'allée devant la porte grande ouverte du cottage de Peggy.

Delia apparut sur le pas de la porte, enveloppée dans une écharpe en laine et coiffée d'un de ses bonnets tricotés main. Elle sortit de la maison de Peggy, chargée d'un lampadaire et me salua d'un geste de la main.

— Guy vous a dit, n'est-ce pas ? s'exclama-t-elle.

— Euh, quoi ?

Elle m'adressa un sourire radieux.

— L'écharpe ! C'était un cadeau pour lui, pas pour Lenny.

— Oui, il m'a dit.

— Je me sens si bête !

— Kat ! (Ma mère me fit signe depuis le pas de la porte.) Je me disais bien que j'avais entendu ta voix. Il faut que tu viennes voir ça tout de suite.

— Maman, protestai-je.

— Non, Katherine. Vraiment. Il faut que tu viennes *immédiatement* !

Je garai ma voiture à contrecœur et les suivis à l'intérieur.

— Tu as pris du poids ? demanda ma mère.

— Non, je porte juste une tonne de couches !

— En parlant de couches... (Delia regarda par-dessus son épaule comme pour s'assurer qu'elle ne risquait pas d'être entendue.) Avant que nous descendions à la cave, je veux que vous me promettiez de ne pas parler de l'écharpe devant Lenny.

— Pourquoi ? demanda ma mère.

— Je ne veux pas, c'est tout, dit Delia en avançant la mâchoire. Je n'ai pas à me justifier.

— C'est ta vie.

Delia sourit.

— Guy a toujours eu beaucoup de succès avec les femmes.

— On dirait en effet, confirmai-je sèchement.

— Mais il n'est plus comme ça maintenant qu'il vous a rencontrée, s'empressa-t-elle d'ajouter.

— Alors qu'est-ce que vous vouliez me montrer ? demandai-je, impatiente de changer de sujet.

— Attendez ! Ne descendez pas sans moi, dit Delia d'une voix perçante. Je

dois appeler Lenny pour lui dire d'acheter du ruban adhésif sur le chemin du retour. Je reviens tout de suite.

Elle se dirigea vers la porte d'entrée.

— Où est Lenny ? demandai-je à ma mère.

— Il est allé à Homebase acheter de la peinture pour Guy, apparemment. Ils veulent avoir fini de tout repeindre vendredi.

Nous entrâmes dans le séjour de Peggy et attendîmes sagement le retour de Delia. La moitié de la maison semblait avoir été emballée. Des cartons ouverts trônaient sur la grande table, remplis d'assiettes et de plats en porcelaine. Des livres avaient été retirés des étagères et empilés soigneusement tandis que des bibelots particulièrement fragiles s'entassaient dans des boîtes. Ils auraient pu se casser au moindre choc pendant le court trajet jusqu'à la maison d'à côté. Un dernier carton contenait un Monopoly, un Cluedo et un Mah-jong.

— C'est minable ce que vous faites, maman. Tu devrais vraiment rester en dehors de tout ça.

Elle me montra le buffet où des cartes d'anniversaire de mariage célébraient leurs soixante ans de bonheur conjugal.

— Oh non ! m'exclamai-je. Ils viennent de fêter leurs soixante ans de mariage ?

— Oui, c'était samedi, la veille de la mort de Seth. Tu ne trouves pas qu'on dirait un sanctuaire ?

Elle avait raison. Des photos encadrées, disposées sur le buffet, retraçaient les événements marquants de la vie du couple. Sur la plupart d'entre elles, on voyait les Cropper assis sur un banc en bois devant un lac. À l'arrière-plan se dressait un bâtiment en brique délabré avec une grande cheminée. Le même décor que celui de la photo au pub à côté du seau de collecte.

— La carrière de Larcombe, dit ma mère. Tout est en ruine aujourd'hui mais à mon époque, on y allait pour se baigner à poil.

Un sentiment de tristesse m'envahit.

— Ils étaient si jeunes.

— À l'époque, on extrayait de l'ardoise dans la carrière, poursuivit ma mère. Combien d'amoureux se sont donné rendez-vous dans la cabane du contremaître ? (Elle sourit en évoquant ces souvenirs.) Le père de monsieur le comte a fermé l'ardoisière et a fait ennoyer la fosse qui avait une profondeur d'au moins soixante mètres. On nageait dedans malgré la température glaciale de l'eau même en plein été.

— Ce qui est très dangereux, lui rappelai-je.

— Oui, mais personne ne se souciait du danger à l'époque. On ne s'attachait pas en voiture, on jouait dehors jusqu'à la nuit tombée et il n'y avait pas de téléphone portable.

— Ou pas de téléphone du tout dans ton cas.



Ma mère resta silencieuse quelques secondes.

— Seth a fait sa demande en mariage à Peggy sur ce banc en bois – je sais ce qu'elle traverse en ce moment, dit-elle, les larmes aux yeux. Perdre son âme sœur... Parfois, tu as l'impression que tu ne vas pas pouvoir continuer.

— Oh maman, dis-je en la prenant dans mes bras.

— Je devrais m'être remise, depuis le temps, non ? C'est vrai, ça fera deux ans en avril.

— On ne se remet jamais complètement. On apprend à vivre avec.

Delia fit irruption dans la pièce.

— Lenny ne répond pas au téléphone. Allons-y, par ici !

Elle ouvrit la porte de la cave et appuya sur l'interrupteur.

— Je passe en premier.

Quand nous arrivâmes en bas de l'escalier en bois, je m'arrêtai, abasourdie.

La cave était remplie de douzaines et de douzaines de bouteilles vides formant des piles d'au moins un mètre de hauteur. On aurait dit un océan de verre.

— Du gin et de la vodka, tout ce que tu veux, dit ma mère en jubillant. Toutes les bouteilles étaient cachées ici.

Je regardai Delia, surprise.

— Mais...

Delia brandit une bouteille de vodka vide devant moi.

— Regardez le prix. Je suis imbattable question prix et je peux vous dire que cette bouteille a été achetée la semaine dernière.

— Seth buvait toujours ! dit ma mère d'un ton triomphant. Il n'a jamais rechuté puisqu'au fond, il n'a jamais arrêté de picoler !

Je repensai au seau de collecte sur le comptoir du Hare and Hounds.

— Peggy n'était pas au courant, n'est-ce pas ?

— Non. (Delia était tellement excitée qu'elle était au bord de l'apoplexie.) La porte de la cave était verrouillée. Lenny a dû donner un coup de pied dedans pour l'ouvrir.

— Oui, reprit ma mère, Seth était un vrai poivrot.

— Vous voyez Kat, poursuivit Delia, votre mère n'a donc rien à voir avec la chute mortelle de Seth.

Ma mère se hérissa.

— Comme je le répète depuis le début, je n'ai rien à voir là-dedans puisque je pensais lui donner de l'eau et pas du gin.

— Pourquoi cacher toutes ces bouteilles à la cave ? m'étonnai-je.

— Parce que monsieur le comte est très à cheval sur le recyclage, dit ma mère. Tu as déjà oublié ?

— Et bien sûr, Seth ne voulait pas que Peggy sache, ajouta Delia.

J'étais consternée.

— Mais comment a-t-elle fait pour ne pas *savoir* ?

— Peut-être qu'elle ne voulait pas savoir, après tout, avança Delia. Certaines personnes refusent de voir la vérité en face.

— Tu m'en diras tant ! lança ma mère d'un ton sans équivoque.

Un silence gêné s'installa.

— Vous voulez voir le débarras ? proposa Delia en montrant une petite porte sous l'escalier. C'est par ici.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Que du bric-à-brac. Il y a même une portière de Morris Minor. Lenny pensait qu'on devrait peut-être la laisser, mais j'ai dit non. Un nouveau départ est un nouveau départ. Tout doit disparaître !

— Mais... il y a peut-être des choses là-dedans auxquelles Peggy tient tout particulièrement, protestai-je. Vous me faites penser à des vautours qui tournoient autour d'un cadavre ! Franchement, vous me dégoûtez toutes les deux.

Ma mère eut la grâce de sembler gênée mais Delia afficha son air rebelle.

— Madame la comtesse m'a dit de faire comme il me plairait, c'est ce que je fais !

— Je pars, dis-je, et pour manifester mon mécontentement, je gravis les marches d'un pas bien lourd comme un enfant en colère.

En arrivant sur le palier, je me retrouvai nez à nez avec Shawn.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il. Où est ma grand-mère ?

Je ne savais pas quoi dire et d'ailleurs, je n'eus pas le temps de parler.

— Oui, Lenny va appeler une entreprise de débarras et on va déblayer toute cette camelote, expliqua Delia à ma mère.

Le visage de Shawn trahissait sa stupéfaction.

— Qui est dans la cave ?

— Delia et ma mère.

— Avec ma grand-mère ?

— Euh, non. (Je ne savais vraiment plus où me mettre.) Elle n'est pas là.

— Je suis désolé, je ne comprends pas.

Shawn scruta la pièce et je la vis soudain à travers ses yeux. Une salle à manger sens dessus dessous avec des cartons partout.

— C'est quoi, ces cartons ?

Je restai muette.

Shawn se dressa de toute sa hauteur devant moi. Son visage s'empourpra. Il était furieux.

— Qu'est-ce qui se passe ici, bordel ?

À cet instant, ma mère et Delia remontèrent de la cave. Elles tombèrent nez à nez avec un policier très en colère.

— Bonjour, le salua gaiement Delia. Dites à Peggy qu'Iris et moi veillerons à ce que sa nouvelle maison soit encore plus belle que l'ancienne. En fait, Lenny va repeindre le cottage, comme ça, il sera comme neuf quand elle reviendra.

— Rangez-moi tout ça, dit Shawn d'un ton glacial.

— Mais... pourquoi ? Lady Lavinia a dit que nous pouvions échanger nos maisons, geignit Delia.

— Vous en avez parlé à la comtesse douairière ? demanda-t-il.

— Pas encore, répondit Delia, mais je vais le faire.

— Si ma grand-mère n'est pas là, alors où est-elle ?

Je réalisai soudain qu'il ne s'agissait pas d'une visite de courtoisie. Shawn avait l'air très inquiet.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demandai-je.

— Ma grand-mère a disparu. Je croyais qu'elle se reposait dans sa chambre et qu'elle ne voulait pas être dérangée mais il se trouve qu'elle a pris le bus pour revenir à Little Dipperton hier après-midi.

— *Hier* ! m'exclamai-je.

— Personne ne l'a revue depuis, ajouta-t-il.

— Elle n'était pas là ce matin, dit Delia. La porte n'était pas verrouillée et son lit n'a pas été défait.

— Je ne l'ai pas vue non plus, ajouta ma mère. Et le bus n'est vraiment pas sûr par ces temps ! Vous êtes certain qu'elle n'est pas au manoir ?

— Évidemment que j'en suis certain ! s'exclama Shawn.

— Ça veut dire qu'elle aurait marché de l'arrêt de bus jusqu'ici ? dit ma mère. Ça fait plus de trois kilomètres.

— Il y a un raccourci en coupant par les bois de Larcombe, dit-il. Et si elle était tombée ? On avait des températures négatives hier soir. Elle n'aurait pas passé la nuit. Dehors, sans abri, surtout si elle était blessée.

Pas étonnant qu'il soit dans tous ses états !

— Elle s'est peut-être arrêtée chez une amie, suggéra ma mère.

— Une amie ?

Shawn regarda ma mère comme si elle venait de dire que Peggy était passée voir un éléphant.

— Non, elle serait rentrée directement chez elle.

— Et si on partait tous à sa recherche ? proposai-je.

— Je ne peux pas, décréta Delia. Je dois préparer le repas de midi.

— Clive est parti faire ses achats de Noël, dit Shawn. Il ne sera pas libre avant cet après-midi. Je lui demanderai d'amener Fluffy, le limier, et on verra si on peut suivre la trace de ma grand-mère dans les bois de Larcombe. Je ne vois pas d'autre endroit où chercher.

— Comment sais-tu qu'elle a pris le bus pour rentrer au village ? demandai-je. Elle n'a pas une cousine à Dartmouth ? Elle est peut-être allée chez elle ?

— Violet l'a vue descendre du bus juste après quinze heures, hier après-midi, expliqua Shawn. (Il montra les cartes d'anniversaire sur le buffet.) Samedi, c'était leur anniversaire de mariage. Larcombe, c'était un endroit spécial pour elle. C'est là que mon grand-père l'a demandée en mariage et chaque année, ils retournaient à la carrière pour se faire prendre en photo.

— Je vais faire une promenade à cheval avec Harry, ce matin, dis-je. On passera par les bois.

— Chérie, je suis là ! cria quelqu'un.

Lenny franchit la porte, muni d'un rouleau de ruban adhésif.

— Tu ne devineras jamais ce que je viens d'apprendre. Le journaliste est mort – accident de moto.

Son visage s'assombrit quand il vit Shawn.

— Oh, qu'est-ce qui se passe ?

— Peggy Cropper a disparu, l'informa Delia. Tu ne l'aurais pas vue errer sur les petites routes quand tu es revenu de Homebase, par hasard ?

— Je pensais qu'elle logeait chez vous, dit Lenny à Shawn.

— Attendez, intervint Delia. Quel journaliste ? Le jeune Nick ?

— Exact, confirma Shawn.

— En tout cas, il était encore en vie hier matin parce que Lenny l'a retrouvé au salon de thé de Violet pour une interview à paraître dans l'édition de samedi du *Dipperton Deal*.

— À quelle heure ? demanda Shawn d'un ton brusque.

— Il n'y a pas eu d'interview et il ne m'a pas pris en photo, s'empressa de rectifier Lenny. Il n'est pas venu, peut-être parce qu'il avait déjà eu son accident.

Delia se rembrunit.

— Tu m'as dit que tu l'avais vu hier matin. Je m'en souviens parfaitement parce que c'est comme ça que tu as justifié ton retard pour notre rendez-vous avec Lady Lavinia.

Je l'avais entendu moi aussi mais je me gardai bien d'intervenir.

— Je n'ai jamais dit ça, nia Lenny en riant. C'est pas un peu tôt pour attaquer le gin ?

— Guy a dit qu'il allait te retrouver au salon de thé de Violet pour que tu ne sois pas seul avec Nick, insista Delia.

— Guy et moi nous sommes mal compris. Quelle importance ?

— Pouvez-vous m'indiquer la marque de votre véhicule, monsieur ? demanda Shawn.

— J'ai une BMW décapotable mais aujourd'hui, j'ai pris le Freelander de Guy. J'ai acheté de la peinture à Homebase. Pourquoi ?

— Le garde-boue arrière de la moto de Nick a été endommagé. Des traces de peinture noire laissent à penser qu'il y a eu une collision.

— Me voilà hors de cause, lança ma mère d'un ton jovial. Ma Mini est rouge piment et la Golf de Kat, gris argenté.

— Monsieur le comte a une Range Rover noire, intervint Delia.

— Le problème, c'est que quelqu'un a appelé les secours pour signaler l'accident, dit Shawn en nous regardant tous avec attention. Mais cette personne n'a pas attendu l'arrivée de l'ambulance.

— Un accident avec délit de fuite ? dit Lenny.

— Vous ne pouvez pas retrouver son identité avec le numéro de portable ? demanda ma mère. Ce n'est pas ce qu'ils font à la télé ?

— L'appel a été passé avec un téléphone jetable.

— J'en ai un, dit ma mère. Il est dans mon sac à main. Vous pouvez

consulter mon journal des appels. Mais je le laisse rarement allumé. N'importe qui peut acheter ce genre de truc. C'est juste une carte prépayée.

— Si vous voulez mon avis, c'est en lien avec ce faucon, avança Delia. Peggy m'a dit qu'il était maudit. D'abord Seth qui meurt écrasé sous une armure, ensuite Peggy qui disparaît et maintenant, ce pauvre gars qui se tue à moto. Qu'est-ce qu'ils ont en commun, tous ? Le faucon !

— Peut-être bien, dit Shawn d'un ton grave, mais en attendant, je vous demanderai à tous d'être particulièrement vigilants.

— Non... attendez, dit Delia en claquant des doigts. Oubliez le faucon. C'est peut-être lié aux montres à gousset volées ?

— Les montres ? répéta Lenny d'un ton brusque.

— Mais oui, c'est ça. Tu ne te souviens pas, au pub ? Monsieur le comte offrait une récompense à quiconque lui donnerait des informations.

— Je ne m'en souviens pas du tout.

— Tu étais où ? le réprimanda Delia. Tout le monde ne parle que de ça au village.

— Je ne vois pas le rapport, intervint ma mère.

Shawn prenait des notes dans son carnet.

— Merci, dit-il. Vous avez tous été d'une grande aide.

— Ne vous inquiétez pas, dit Delia. Je suis sûre que Peggy va finir par réapparaître.

Ma mère hocha la tête.

— Si elle est dans les bois de Larcombe, Kat va la retrouver.

— J'ai l'impression d'avoir loupé quelque chose, se plaignit Lenny.

— Ne t'inquiète pas, je te raconterai, dit Delia.

J'étais impatiente d'arriver aux écuries. Contrairement au manoir, elles étaient en parfait état. On n'avait pas lésiné sur les moyens. L'entrée était signalée par un grand porche couronné d'un pigeonier et d'une horloge. Un deuxième porche, à l'autre bout, donnait sur la route de service.

En regardant les chevaux dont la tête apparaissait au-dessus des portillons, j'oubiai les événements étranges des dernières vingt-quatre heures.

J'aimais être entourée de ces nobles créatures et j'étais ravie que la comtesse douairière m'encourage à me promener à cheval autant qu'il me plaisait.

J'avisai Alfred qui sortait Jupiter de son box. Elle était déjà sellée, je n'avais plus qu'à la monter.

— Elle est un peu nerveuse aujourd'hui, Kat, dit-il en donnant une tape affectueuse à la jument grise. Elle n'aime pas trop le froid.

Avec sa crinière de cheveux blancs, ses lunettes à monture en métal, et sa mâchoire de bouledogue, Alfred aurait été plus à sa place sur un ring que dans

une écurie mais la comtesse douairière lui faisait entièrement confiance. Il s'y prenait à merveille avec les chevaux. Ce n'était pas le seul de ses talents, il communiquait aussi avec les esprits et avait des visions.

C'était plus fort que moi. Il fallait que je demande.

— Je suppose que tu es au courant, Peggy Cropper a disparu. Tu vois quelque chose ? Un quelconque signe de l'univers ?

Il marqua une pause et réfléchit.

— Elle va s'en sortir, dit-il d'un ton bourru.

— Mais où est-elle ? demandai-je.

— Je ne vois que des images. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il fait sombre. Très sombre, ajouta-t-il. Voilà notre jeune maître Harry. Il va te gronder, je pense.

Harry émergea d'un box ouvert avec Tonnerre, son petit poney noir. Il s'était habillé chaudement et portait un blouson d'aviateur en peau de mouton avec son attirail habituel.

— Vous êtes en retard Stanford ! cria-t-il tout en enfourchant agilement Tonnerre. Nous étions censés nous retrouver à 11 heures zéro zéro, heure locale !

— Mes excuses, monsieur, dis-je. Des ordres de dernière minute, venus d'en haut. Nous allons dans les bois de Larcombe ce matin.

— Les bois de Larcombe ! Mais c'est super ! s'exclama Harry, oubliant un instant son *alter ego*.

Il demanda ensuite si nous allions chercher les « BO ». Voyant que je ne comprenais pas, il ajouta :

— Les bases opérationnelles.

Je me souvins de ce que Doreen avait dit à ce propos.

— Il y a plus de trente-deux BO dans le Devon, poursuivit Harry. Il y en a partout !

— Kat ! entendis-je quelqu'un crier. Attendez !

Lavinia se précipita vers nous. Elle semblait tourmentée et inquiète. Le filet de nuit qu'elle portait sur ses cheveux mal peignés était de guingois, la manche de sa doudoune bleu marine avait un trou.

— Quelle histoire épouvantable ! s'exclama-t-elle une fois qu'elle nous eut rejoints. Shawn a appelé Rupert ce matin et lui a dit que madame Cropper avait disparu.

Harry ouvrit de grands yeux.

— Mince ! C'est ça notre mission ?

— Nous devons *ab-so-lu-ment* la retrouver avant l'arbre de Noël de Honeychurch, poursuivit Lavinia. Quel effroyable égoïsme de partir comme ça ! Vous pensez qu'elle boude ?

— Je ne suis pas certaine que « boudier » soit le terme adéquat, dis-je

prudemment. Peggy vient de perdre son mari et il semble qu'elle est sur le point de perdre sa maison aussi.

— Sa maison ? Vous voulez dire... ce petit cottage ? demanda Lavinia, stupéfaite. Pourquoi s'en ferait-elle une montagne ? Quelle différence ? Elle déménage juste dans la maison d'à côté. Ce n'est pas comme si je l'exilais au village.

— Bien vu, m'dame, dit Alfred. En effet, y a pas pire comme endroit.

— Merci, Alfred, dit Lavinia sans percevoir son sarcasme. Il *faut* que nous la ramenions avant le retour d'Edith. À quelle heure est son train, Alfred ?

— Elle arrive à une heure, m'dame.

— Oh mon Dieu, dit Lavinia en se mordant la lèvre. Et toujours aucune trace de ces misérables montres à gousset. Kat, vous qui êtes dans les antiquités, vous n'avez rien entendu ?

— Non, malheureusement.

— Edith va piquer une crise. Rupert a proposé une énorme récompense mais le seul qui s'est présenté, c'est ce journaliste *infect*. Un type abominable. Tout ce qu'il a raconté à Rupert n'est qu'un tissu de mensonges.

À l'évidence, Lavinia n'avait pas encore appris la mort de Nick.

— Il a eu le culot... le *culot* de venir au manoir ! s'exclama-t-elle.

— C'est ma faute, dis-je. Je ne savais pas qu'il était banni. Je pensais qu'un article sur les portes ouvertes dans la gazette locale serait une bonne chose.

— Eh bien... il a déclenché un esclandre. Il a dit à Rupert que les montres avaient été signalées volées il y a des années déjà, ce qui, bien sûr, est *to-ta-lement* faux ! Il a même menacé d'aller tout dire à la police. Il a prétendu qu'il avait assez d'informations pour faire tomber toute la famille ! Il a même ajouté que nous pourrions perdre le domaine ! Rupert est *furieux*.

Pour une fois, Lavinia était sur la bonne piste.

— Oui, poursuivit-elle, il a coincé Rupert dans le cimetière dimanche et il a recommencé hier après-midi au bureau de poste ! Il lui a fait une scène *effroyable* ! Tout ça à cause de cet épouvantable scandale il y a des années...

— Quel scandale, maman ? demanda Harry.

Lavinia parut surprise.

— Oh, ne fais pas attention à maman. Elle dit des bêtises.

Elle montra l'horloge qui indiquait 9 h 35 depuis que j'étais arrivée au domaine plus d'un an auparavant.

— Mon Dieu, c'est déjà si tard ?

Et après un bref « Bonne promenade, mes chéris », elle fila.

Les révélations de Lavinia étaient inquiétantes. Rupert détestait Nick, il me l'avait bien fait comprendre. Elle venait de confirmer que les deux hommes s'étaient disputés. D'après ses dires, Rupert ignorait tout de la fraude à l'assurance, à moins qu'il ne se fût bien gardé d'en parler à sa femme. Et *quid*



de l'argent trouvé par les enfants dans le jardin de souches ? Peut-être y avait-il un lien avec Nick mais je n'en étais pas certaine. Tout ça n'était qu'une immense pagaille.

Si Rupert était au village hier, il n'était pas loin de Larcombe Cross incidemment à l'heure où Peggy était descendue du bus. Rupert conduisait une voiture noire. Si quelqu'un avait beaucoup de choses à perdre, c'était bien le quinzième comte de Grenville.

Harry et moi partîmes rapidement. Nous nous promenions régulièrement à cheval tous les deux et je me réjouissais toujours de passer ces moments avec lui. Je n'avais pas renoncé à mon projet de fonder une famille et j'espérais qu'à quarante ans, il n'était pas trop tard. Je pensai à Guy, au genre de père qu'il serait, aux contraintes liées à son travail. Pourrais-je supporter les longues séparations ? Devrais-je déménager s'il était envoyé sur une autre base ?

Quand j'avais arrêté *Fakes & Treasures*, ma mère et moi nous apprêtions à ouvrir une boutique d'antiquités à Brick Lane. Je ne pensais qu'à ça. Sauf qu'un jour, elle avait plié bagage et avait disparu à la campagne. Jamais je n'aurais imaginé vivre dans le West Country, et encore moins y être heureuse.

En vieillissant, on voyait les choses différemment. Oubliée l'insouciance de la jeunesse ! À vingt ans, je me serais lancée dans cette relation avec optimisme, persuadée que l'amour vaincrait toutes les épreuves. À vingt ans, on ne traîne aucune casserole derrière soi, aucun échec amoureux. À mon âge, je n'avais plus le temps de me bercer d'illusions.

Je me considérais comme une optimiste réaliste et Guy me plaisait vraiment mais je n'étais pas sûre d'apprécier Lenny et Delia. Comment quelqu'un d'aussi adorable pouvait-il avoir des parents aussi horribles ?

Et ma mère dans tout ça ? Avant de mourir, mon père m'avait fait promettre de veiller sur elle. À l'époque, je m'étais dit qu'il la croyait sans doute incapable de s'occuper des questions pratiques, comme l'entretien de sa voiture, ou d'affronter seule la vieillesse. Pourtant, je m'étais aperçue au fil du temps que sa demande avait un sens plus profond. En effet, ma mère avait le chic pour s'attirer des ennuis – et bien souvent, je me retrouvais mêlée à ses mésaventures.

— On ferait mieux d'aller à la carrière plutôt que de rester sur le sentier, dit Harry, m'arrachant à mes pensées.

— Elle n'est pas entièrement clôturée ?

— Je connais un passage secret. C'est au bout de Hopton's Crest. Je vais te montrer.

— Passez devant, chef d'escadrille Bigglesworth.

Hopton's Crest était l'une de mes pistes cavalières préférées. Elle portait le nom de Sir Ralph Hopton, commandant royaliste des forces de l'Ouest pendant la première révolution anglaise, qui avaient pris le contrôle du sud-ouest de l'Angleterre pour Charles I<sup>er</sup>. Cette piste particulièrement accidentée longeait le sommet de la crête depuis plus de quatre cents ans.

D'en haut, on pouvait voir d'un côté le petit village de Little Dipperton blotti au pied de la colline, de l'autre, protégé par des arbres et des murs de pierre sèche vieux de plusieurs siècles, le domaine de Honeychurch. À l'horizon se découpaient les blocs granitiques de Haytor Rocks dans le parc national du Dartmoor. Tandis que nous progressions côte à côte, j'écoutais Harry disserter sur sa dernière découverte, les bases opérationnelles.

— Elles étaient enterrées à plus de trois mètres et bourrées d'explosifs, de munitions et de provisions, m'expliqua-t-il. C'est très difficile de les repérer parce que l'accès est camouflé. Une fois qu'on les a trouvées, il faut bien souvent descendre le long d'un conduit étroit pour entrer dans le bunker.

— Bref, le genre d'endroit étouffant que je déteste !

J'avais une peur panique des espaces confinés, ce qui n'était guère étonnant car je m'étais retrouvée piégée dans une des caches secrètes du manoir peu de temps auparavant. Pour en sortir, je n'avais eu d'autre moyen que d'emprunter le conduit de cheminée.

— Et si madame Cropper était tombée dans l'un d'eux ? dit Harry.

— Chaque chose en son temps. Nous verrons ça le moment venu.

Il m'expliqua que des hommes des villages environnants, très entraînés, formaient des unités auxiliaires clandestines, prêtes à résister aux Allemands en cas d'invasion. La menace était réelle après la reddition de la France en 1940.

Harry, fasciné par les deux guerres mondiales, était incollable sur le sujet. J'encourageais cette passion. J'aimais qu'il s'intéresse à l'histoire alors que tant d'enfants étaient scotchés à leur tablette et à leur téléphone portable. C'était rafraîchissant. Apparemment, il avait puisé toutes ces informations dans des ouvrages de la bibliothèque du manoir.

— On recrutait les gars parce qu'ils connaissaient parfaitement leur environnement, poursuivit-il. Ils devaient signer l'Official Secrets Act. Ensuite, ils dépendaient de la Réserve territoriale. Mamie m'a dit qu'elle soupçonnait deux des jardiniers d'en avoir fait partie, mais bien sûr, c'était un secret et ils n'ont jamais rien dit.

— C'étaient des hommes très courageux en tout cas.

— Je n'aurais pas hésité une seconde à me porter volontaire, dit-il avec enthousiasme. Les recrues se regroupaient en cellules ou en patrouilles opérationnelles de sept ou huit hommes, tous formés aux opérations

clandestines et aux sabotages. Ils avaient pour ordre d'agir la nuit, de détruire les entrepôts de nourriture, d'attaquer les postes de contrôle, de faire dérailler les trains, d'assassiner des Allemands. Mais le commandant m'a dit qu'ils n'auraient pas tenu deux semaines avant d'être démasqués.

— Tu as parlé de tout ça avec le commandant Evans ?

— Oui.

— Et pourquoi deux semaines ?

— À cause des chiens renifleurs, dit Harry d'une voix solennelle. Et bien sûr, si on avait fait sauter les rails, les villageois auraient été torturés en représailles.

La piste cavalière de Hopton's Crest débouchait sur un chemin creux. En tournant à droite, on rejoignait la route principale en direction de Dartmouth, celle que Guy et moi avions empruntée la veille. En tournant à gauche, on descendait jusqu'à Larcombe Cross, l'endroit où Nick avait eu son accident. Une fois là-bas, on pouvait bifurquer à droite pour rejoindre l'ardoisière de Larcombe en passant devant l'entrée de la grange de Guy ou on pouvait continuer tout droit pour rejoindre la voie verte qui serpentait à flanc de colline jusqu'au village, derrière l'église.

Bien sûr, je n'arrêtais pas de penser à Nick. Difficile de faire autrement alors que nous longions l'endroit où il était tombé de sa moto. L'empreinte profonde laissée par les pneus était encore visible sur le monticule neigeux.

Harry montra la clôture. Les murs en pierre et les haies qui la constituaient mesuraient moins de deux mètres.

— La carrière est juste derrière.

À quelques mètres de là, je vis une grosse brèche au-delà de laquelle le mur s'était complètement effondré. J'étais inquiète. L'endroit était incontestablement dangereux.

— Je n'aime pas que tu viennes par ici, Harry.

— Je suis toujours très prudent. Promis. Et je ne m'avance jamais jusqu'au bord. Je vais te montrer.

Non sans une certaine appréhension, je le suivis jusqu'à la brèche dans le mur. Harry ralentit et je m'arrêtai derrière lui.

— Tu vois, dit-il. C'est là-bas.

J'étais horrifiée. La fosse de la carrière était énorme et elle semblait surgir de nulle part. La falaise abrupte disparaissait dans l'obscurité au-dessous. Aucun barbelé ne nous séparait du bord situé à deux mètres environ de l'endroit où nous nous tenions.

— Il y a plus de soixante mètres de hauteur ! dit Harry.

— Reviens tout de suite ! Je ne suis pas sûre que ça soit une bonne idée. J'ai changé d'avis.

— Mais l'entrée secrète n'est pas là, précisa-t-il. C'est en bas de ce chemin.

Il y a un village de mineurs en ruine. Tu as dit qu'il fallait qu'on cherche madame Cropper. Je parie qu'elle est là-bas.

J'hésitai un instant.

— D'accord, mais à une condition.

— Tout ce que tu voudras.

— Tu dois me dire la vérité pour les gouttelettes de sang sur le faucon.

— Oh.

Harry se renfroгна.

— Harry ! C'est ça ou rien !

Il redressa ses petites épaules.

— Je ne peux donner que mon nom, mon grade et mon matricule, dit-il en se remettant dans la peau de son personnage fétiche.

— Très bien, dans ce cas, on rentre.

Je fis demi-tour avec Jupiter pour reprendre le chemin que nous avions emprunté.

— Oh non ! S'il te plaît, supplia Harry. Mais vraiment, je ne peux pas te dire.

Je regardai son visage sérieux.

— Ce n'est pas moi, je le jure.

— Ce faucon a une valeur inestimable. Ton père a chargé un spécialiste de l'Égypte ancienne d'examiner l'oiseau. Cette expertise va lui coûter très cher. (Ce n'était pas vrai mais il l'avait envisagé.) Il va faire analyser les gouttelettes et pourra déterminer qui a touché l'oiseau.

— Non ! Il faut empêcher ça absolument ! s'exclama Harry. Il va être furieux. Je jure que je n'ai pas touché le faucon.

— Dans ce cas, c'est Fleur ?

Harry ne répondit pas.

— Harry, c'est tout à fait honorable d'être loyal envers son amie. Mais quand cette personne fait quelque chose de mal, il faut bien réfléchir au sens de cette amitié.

— Je lui ai dit de ne pas le faire, murmura-t-il. Mais elle n'a pas écouté. Et maintenant l'oiseau est en colère. C'est pour ça que toutes ces choses horribles arrivent.

— C'est de la superstition, tout ça, dis-je d'un ton brusque.

— Mais c'est vrai, non ? Et si madame Cropper était morte... Elle a touché le faucon. Elle nous l'a dit. Monsieur Cropper aussi.

— Pure coïncidence... Qu'est-ce que Fleur a utilisé exactement pour imiter le sang ?

— Un colorant alimentaire rouge qu'elle a trouvé dans la cuisine, dit-il piteusement. On peut faire du faux sang avec.

Je hochai la tête.

— La cochenille. Une teinture rouge pour colorer les aliments.

— Une teinture ! Ça veut dire que ça ne va pas partir ? geignit Harry. Je suis désolé, Kat.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut présenter des excuses mais à ton père.

— Je ne peux pas, dit-il. Il va renvoyer Fleur.

Pour ma part, je pensais qu'il serait préférable pour Harry qu'il le fît.

— Tu ne crois pas qu'elle serait plus heureuse si elle passait Noël avec sa famille ?

Harry hocha la tête.

— Elle m'a dit que sa maman lui manquait.

— Bien sûr qu'elle lui manque ! m'exclamai-je. Alors, tu vas parler à ton père ?

Harry réfléchit quelques secondes avant d'opiner.

— D'accord, c'est promis.

— Après vous, Biggles.

Dix minutes plus tard, nous nous arrê tâmes devant un portail cassé à moitié enfoui sous les broussailles.

— C'est par là, dit Harry.

Le portail, dont le bois était complètement pourri, était impossible à ouvrir. Mais il y avait une brèche à côté, indiquant que nous n'étions pas les premiers à nous aventurer par là. Bien que la brèche fût étroite pour passer à cheval, nous parvînmes à nous faufiler tant bien que mal même si je faillis y laisser mon genou. Derrière, nous suivîmes la trace sinueuse d'un animal.

— Qui t'a montré ce passage secret ? demandai-je.

— William, répondit Harry.

Voilà bien longtemps que je n'avais pas entendu ce nom. En fait, j'avais carrément oublié le beau responsable d'écurie qui travaillait au domaine quand nous avions emménagé ici, ma mère et moi. Il avait fini en prison. D'après ce que je savais, Harry croyait toujours qu'il était parti en expédition dans l'Himalaya.

— Il m'a dit que des forains s'installaient dans le parc pendant les mois d'été avec leurs attractions et leur ring de boxe. Tout le monde descendait nager dans la carrière.

— C'était sûrement agréable avant que l'endroit ne soit complètement envahi par les broussailles, dis-je. Mais c'est dangereux et tu ne devrais jamais y venir seul.

La piste débouchait sur un chemin creux constitué de débris d'ardoise et de granit. Il était flanqué de deux talus abrupts recouverts de mousse avec çà et là des racines d'arbres apparentes. Les lauriers dessinaient une voûte irrégulière au-dessus de nous. Les chevaux glissaient sur le sentier détrempé par l'eau qui

coulait de la colline au-dessus. Plus nous avançons, plus le chemin s'assombrissait, plus notre environnement devenait sinistre.

J'essayai de me repérer. C'était difficile parce que les lauriers formaient un écran épais et impénétrable. Ils poussaient partout, étouffant les essences d'arbres et d'arbustes présentes auparavant, créant une atmosphère lugubre.

Enfin, nous débouchâmes sur la voie principale bordée d'improbables lampadaires rouillés d'époque victorienne. Encore couverts de neige, ils disparaissaient dans les broussailles. Le paysage n'était pas loin de rappeler *Le Monde de Narnia*.

Il faisait de plus en plus froid. Je sentais que nous étions tout près de l'eau mais je ne pouvais toujours pas la voir. Harry m'expliqua qu'au début du <sup>xx</sup>e siècle, à l'apogée de la carrière, l'ardoise devait être transportée sur des charrettes en bois tirées par des ânes.

— Nous empruntons l'ancien chemin charretier, dit-il. (Il regarda à droite et à gauche dans le sous-bois épais.) Je me demande où sont cachées les bases opérationnelles.

Je me retins de citer le proverbe bien connu, « Autant chercher une aiguille dans une botte de foin ».

Nous atteignîmes enfin le village de mineurs en ruine qui comprenait une centrale hydraulique avec une grande cheminée se dressant vers le ciel et une demi-douzaine de maisons en brique à un étage, sans toit ni vitres aux fenêtres. Des machines rouillées côtoyaient des piles de gravats et des monticules d'ardoise abandonnée. C'était incroyablement déprimant.

Je repensai aux photos que j'avais vues sur le buffet de Peggy.

— Quand est-ce que l'ardoisière a fermé ?

— Je ne sais pas exactement, répondit Harry. Mais il y a soixante-dix ans au moins.

Je m'émerveillai devant la nature qui reprenait ses droits dès que l'homme abandonnait un endroit.

Harry montra un tas de planches entrecroisées contre le flanc de la colline. Quelqu'un avait écrit à la bombe : « Danger, ne pas approcher. »

— C'est l'entrée des galeries souterraines, dit-il. Il y avait aussi un tunnel pour transporter la dynamite mais William et moi ne l'avons pas trouvé.

Je n'avais toujours pas vu l'eau.

— Où est le site d'extraction ?

Harry sourit.

— Par ici.

Après avoir contourné un bâtiment en ruine, je vis enfin la fosse entourée de quatre falaises à pic. En levant les yeux, je distinguai l'endroit où Harry et moi nous tenions quelques minutes auparavant. Il avait raison. Elles devaient dépasser les soixante mètres de hauteur.

— Le fond de la carrière est sous l'eau, à au moins trente mètres de profondeur, dit-il comme s'il avait lu dans mes pensées.

Des blocs de glace flottaient sur une surface parfaitement immobile. Le silence total me faisait presque mal aux oreilles. J'aperçus sur ma droite une vieille jetée en bois. Contre la cheminée de la centrale hydraulique, je reconnus le banc où Seth et Peggy avaient coutume de s'asseoir.

— Il y a des anguilles géantes aussi énormes que des pythons.

— Qui t'a dit ça ? lançai-je d'une voix moqueuse.

— William. Il a dit qu'il ne s'était baigné qu'une fois et qu'il ne recommencerait plus jamais. Une anguille a frôlé sa jambe. Ses dents avaient la taille de celles d'un grand requin blanc.

— Personne ne me fera nager ici, dis-je avec un frisson de dégoût. C'est répugnant.

— Et l'eau est si froide que tu mourrais au bout de quelques secondes seulement, jubila Harry.

C'est à cet instant que je le vis. Mon sang ne fit qu'un tour. Je descendis de cheval.

Sous le banc, dans la neige, un paquet vide de pastilles aromatisées à la cerise de la marque Fisherman's Friend : les bonbons contre la toux préférés de madame Cropper. Elle était donc venue ici, peu de temps auparavant, car l'emballage ne s'était pas encore transformé en bouillie. Je le fourrai dans ma poche.

— Peggy ! criai-je, bientôt imitée par Harry.

Nous nous égosillâmes en vain. Seul l'écho de nos propres voix nous parvint.

— Où se trouve le sentier qui permet de rejoindre Little Dipperton ? demandai-je enfin. On doit prévenir Shawn qu'elle est probablement venue ici.

Mais Harry ne répondit pas. Il regardait en direction de l'eau, incapable de prononcer un mot.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je.

Il désigna quelque chose d'un doigt tremblant.

— Qu'est-ce que c'est ? C'est un... c'est un...

Mon cœur fit un bond dans ma poitrine quand je vis ce qu'il regardait. De l'autre côté de la jetée, une silhouette gisait sur un bloc de glace.

— C'est un corps ? murmura-t-il.

L'espace d'un court instant, j'avais cru distinguer un corps moi aussi. Ma raison ayant repris le dessus, je constatai que la forme était beaucoup trop petite et ne correspondait pas à une silhouette humaine.

— Non, dis-je. Dieu merci.

— Qu'est-ce que c'est, Stanford ? demanda Harry qui, soulagé, s'était de



nouveau glissé dans la peau de son *alter ego*. Des munitions larguées par un avion, peut-être ? (Il voulut descendre de cheval.) Allons voir !

— Non, Harry, reste ici.

Je lui tendis les rênes de Jupiter. J'allais monter sur la jetée quand je me ravisai. Elle n'avait pas l'air stable du tout. Je décidai de faire le tour pour mieux me rendre compte.

Ce n'était pas loin mais le sentier n'était qu'un rebord étroit, pas plus de soixante centimètres, qui longeait le plan d'eau. Je repensai aux anguilles.

En m'approchant, je poussai un soupir de soulagement.

— Ce n'est qu'un sac-poubelle noir ! criai-je.

Quelqu'un avait-il fait tout ce chemin pour se débarrasser illégalement de ses déchets ?

C'est alors qu'une tache rose au milieu des roseaux accrocha mon regard. Puis une autre. Et une troisième, jaune cette fois.

Je me baissai pour ramasser ce qui ressemblait à un bout de papier.

Je fixai, stupéfaite, un billet de Monopoly.

— Qu'est-ce que ça fait là ? demandai-je à Harry en me hâtant de le rejoindre.

— Des billets ! Nous avons raison, Stanford ! Les Allemands faisaient du trafic de muni...

— Ce n'est pas le moment de s'amuser ! dis-je d'un ton brusque. Enlève ces grosses lunettes, s'il te plaît.

Harry me regarda, interloqué.

— Mais je ne m'amuse pas.

— Enlève-les tout de suite !

Il hésita un instant puis s'exécuta. Je lui montrai l'argent.

— C'est à toi ?

À ma grande consternation, je vis que le petit garçon semblait tout aussi dérouté que moi.

— Non ! s'exclama-t-il. Je n'aime pas ce jeu. C'est ennuyeux.

— Mais tu es déjà venu jusqu'ici.

— Non, répéta-t-il. Je le jure.

— Alors Fleur est venue.

J'étais furieuse mais en réalité j'avais peur. Ces enfants vagabondaient partout sans se soucier du danger.

— S'il te plaît, ne me mens pas.

— Mais je ne mens pas, protesta Harry.

Je fourrai les billets dans ma poche et me remis en selle.

— Rentrons.

Nous revînmes sur nos pas et n'échangeâmes pas un mot jusqu'à Little Dipperton. Le sentier qui conduisait au village n'était pas loin du tout.

Alors que nous passions devant le salon de thé de Violet, les sabots des chevaux claquant sur la chaussée, Lala sortit précipitamment et nous fit signe de nous arrêter. Elle semblait bouleversée. Elle avait de gros cernes noirs sous les yeux et son visage, dépourvu de maquillage, était d'une pâleur extrême. Elle avait coiffé ses cheveux en queue-de-cheval.

— Où êtes-vous allés aujourd'hui ? demanda-t-elle.  
— On vient de traverser les bois de Larcombe. Qu'est-ce qui se passe ?  
Tout va bien ?  
— Vous n'auriez pas vu Angus, par hasard ?  
— Non, pourquoi ?  
— Il est parti se promener à pied hier et n'est pas revenu... Enfin si, il a dû revenir parce que notre voiture a disparu. (Elle s'approcha de Jupiter et murmura d'une voix pressante :) Je crois qu'il lui est arrivé quelque chose de terrible.

Harry nous regardait, le visage blême.  
— Il a touché le faucon, n'est-ce pas ? Je lui avais dit de ne pas le faire. Le malheur s'abat sur tous ceux qui touchent le faucon.  
— Oh la ferme ! dit Lala d'une voix hystérique.  
— Ne lui parlez pas comme ça, répliquai-je.  
Le visage de Lala se décomposa comme si elle allait se mettre à pleurer.  
— Oh mon Dieu, je suis désolée. C'est juste... il s'est passé quelque chose, j'en suis sûre. Je ne comprends pas pourquoi il disparaîtrait comme ça, sans me dire où il va.

— Ça lui est déjà arrivé ?  
— Non, dit-elle. Jamais. Si la voiture n'avait pas disparu, je me dirais qu'il s'est peut-être égaré dans les bois de Larcombe.  
— Mais pourquoi serait-il allé dans les bois ? demandai-je.  
— Je n'en sais rien, dit-elle en haussant les épaules. Il voulait juste explorer un peu les alentours.  
— Je présume que vous avez essayé de le joindre.  
— J'ai laissé plusieurs messages parce que je tombe chaque fois sur la boîte vocale.

Elle semblait si inquiète que j'eus de la peine pour elle.  
— Dans ce cas, il ne vous reste plus qu'à prévenir la police, dis-je.  
— Non, non pas la police ! Ne vous inquiétez pas. Je n'aurais pas dû vous en parler. Je vais attendre et voir s'il revient aujourd'hui.

Harry ne prononça pas un mot sur le chemin du retour. Je m'en voulais d'avoir été aussi dure avec lui mais quand j'imaginai ce qui pourrait leur arriver à la carrière s'ils s'y aventuraient seuls, je prenais peur.

De retour aux écuries, je vis non sans surprise la Mini de ma mère garée juste devant le porche.

Je la trouvai dans la cour en train de discuter avec Alfred. Elle me fit signe puis me montra la redoutable comtesse douairière, Lady Edith Honeychurch, qui toquait vigoureusement à la porte de la sellerie. Vêtue d'un élégant manteau bleu marine et coiffée d'un chapeau de la même couleur, Edith semblait tout droit arrivée de la gare.

— Lavinia, cessez ces enfantillages ! criait-elle. Sortez tout de suite !

Quand Harry et moi fûmes descendus de cheval, Alfred emmena Tonnerre dans son box. Harry le suivit, l'air sombre et penaud.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demandai-je à ma mère en détaillant sa tenue élégante. Ce n'était pas dans ses habitudes de venir aux écuries – surtout pas chaussée de petits talons aiguilles – même si elle adorait les chevaux.

— La comtesse douairière est *furieuse*, dit ma mère à voix basse tout en m'accompagnant jusqu'au box de Jupiter.

Je conduisis la jument à l'intérieur et fermai le vantail. Ma mère s'appuya dessus.

— Pourquoi Edith est-elle furieuse ? demandai-je en enlevant la selle de Jupiter.

— Tu ne devines pas ? Lavinia s'est enfermée dans la sellerie et refuse de sortir.

— Raconte-moi ce qui s'est passé.

— Eh bien... tout a commencé quand j'ai proposé d'aller chercher madame la comtesse à la gare, dit ma mère avec une délectation visible. Attends... tu as du nouveau pour Peggy ?

— Non, répondis-je. Continue. Tu n'as pas parlé à Edith de l'échange de maisons au moins ?

— Bien sûr que non. Je lui ai juste fait comprendre que Lady Lavinia avait quelque chose d'important à lui dire et qu'elle devrait lui demander de quoi il s'agissait.

— Maman, je t'avais dit de rester en dehors de tout ça !

— Mais c'est ce que j'ai fait.

Jupiter logea son nez dans la main de ma mère, à la recherche de friandises. Elle était en veine. Ma mère sortit une poignée de craquelins pour poney de la poche de son manteau et les lui donna.

— Chut ! Voilà madame la comtesse, murmura ma mère.

Edith frémissait de colère. Je vis Lavinia sortir en trombe de la sellerie et courir en direction de la maison.

— Je m'absente quatre jours, quatre malheureux jours, et qu'est-ce que j'apprends à mon retour ? fulmina la comtesse douairière. D'abord, Rupert me dit que deux montres à gousset d'une valeur inestimable ont été volées, ensuite, il m'informe que nous avons perdu notre majordome – c'est terrible, je sais –, et maintenant, voilà que la cuisinière a disparu elle aussi. (Elle secoua la tête, consternée.) Pour combler le tout, il raconte que ces incidents se sont produits parce qu'on est allé déranger ce vieil oiseau ratatiné ! C'est insensé !

— Et si c'était bien le cas ? hasarda ma mère.

— Bien sûr que non, décréta Edith. La malédiction a pris fin lorsque j'ai

épousé le père de Rupert. Toute cette histoire n'a aucun sens.

— Mais s'il y avait un fond de vérité et si la malédiction frappait à nouveau ? insista ma mère. N'oublions pas le journaliste. Il est mort lui aussi. Nous pensons qu'il a peut-être touché l'oiseau.

— Quel journaliste ? demanda Edith.

Ma mère m'appela à la rescousse en silence mais je m'affairai à remettre la couverture sur le dos de Jupiter.

— Nick Bond a eu un accident de moto, dit-elle. Il est venu aux portes ouvertes pour écrire un article sur la légende de...

— Nick *Bond*, répéta Edith dont le visage s'assombrit. Oh mon Dieu ! Il ne manquait plus que cette famille !

— Je crois qu'il était parent avec l'ancien portier, avança ma mère. Comme vous le savez, je m'occupe des archives des Honeychurch et apparemment...

— Oui, oui, je sais tout de cet *incident*, dit Edith avec dégoût. Il est vraiment venu au manoir ? Comment est-ce possible ?

— C'était mon idée, lâchai-je. (Je réalisai que j'étais vraiment nerveuse.) Je ne savais pas qu'il...

— Évidemment, vous ne saviez pas ! m'interrompit Edith.

— Je me demandais pourquoi monsieur le comte était si en colère quand il a vu Nick, dit ma mère, ce qui ne fit qu'attiser la fureur d'Edith.

— C'est bien pour cette raison que j'étais contre cette journée portes ouvertes.

— Savons-nous pourquoi cette famille a été bannie du domaine ? demanda prudemment ma mère. J'aimerais le noter dans mes fichiers.

— Je vous *demande* pardon ? dit Edith.

— C'est juste que monsieur le comte... oh rien, marmonna ma mère.

— Je ne tolérerai pas une telle désobéissance, reprit Edith.

— Sauf votre respect, madame, dis-je en tentant de garder mon calme, personne ne m'a parlé de cette querelle avec la famille de Nick. De plus, je... Je ne pense pas que les montres à gousset aient été volées. Elles réapparaîtront sûrement quelque part.

Voilà, c'était dit.

— Je suis persuadée qu'elles vont réapparaître en effet, dit Edith d'un ton brusque. Ça ne fait pas l'ombre d'un doute vu la récompense extravagante que Rupert a offerte. Il a beau dire « sans conditions », ça ne va pas se passer comme ça ! Si c'est un membre de notre personnel qui a fait le coup, il sera renvoyé sur-le-champ, et si c'est un étranger du Nord, il sera poursuivi en justice.

— Je suis sûre que Peggy va revenir, c'est une crise passagère, ajouta ma mère.

Edith laissa échapper un grognement plein de dégoût.

— Toutes les deux, venez avec moi. Tout de suite.

— Où allons-nous ? demanda ma mère. C'est juste que ces chaussures...

Mais Edith avait déjà traversé la moitié de la cour et se dirigeait vers le porche qui donnait sur les cottages.

Je regardai ma mère.

— Tu as du souci à te faire !

En effet, la comtesse douairière s'arrêta devant le numéro 1. Delia, emmitouflée dans son manteau, se trouvait sur la route, devant le pas de la porte.

— Grand Dieu ! s'exclama Edith.

Derrière Delia, nous vîmes le canapé rose de Peggy Cropper, coincé dans le châssis de la porte, à moitié dedans, à moitié dehors.

Une averse de neige fondue nous surprit juste à cet instant.

Delia renifla dans son mouchoir.

— Oh madame, dit-elle, quel affreux malentendu ! Lady Lavinia m'a dit que vous aviez accepté pour l'échange de maisons. Vous devez penser que je suis une femme sans cœur ! *Sans cœur* !

— Quelle menteuse, marmonna ma mère.

— Où est votre mari ? demanda Edith. Où est le commandant ?

— Hum, il est sorti. Il est allé acheter de la peinture avec notre fils, Guy.

— Comment avez-vous déplacé ce canapé ?

— Je me suis débrouillée toute seule. J'ai pas mal de force. Le problème, c'est qu'il s'est coincé dans la porte. Vous pensez que si on le tournait sur le côté...

— Remettez-le à sa place, ordonna Edith. Iris et Katherine vont se mettre à un bout et vous et moi, à l'autre.

J'étais épouvantée.

— Madame, vous ne pouvez...

— Je suis parfaitement capable de déplacer un canapé. Je ne suis pas au seuil de la mort, que je sache !

Ma mère et moi enjambâmes le canapé et nous retrouvâmes dans le salon de Peggy. Nous nous postâmes devant notre extrémité du divan tandis qu'Edith et Delia se positionnaient à l'autre bout.

— À trois, nous le soulevons, dit Edith. Madame Evans et moi allons pousser pendant que Katherine et vous tirerez.

— Oui, madame, fit docilement ma mère.

— Pauvre Peggy, dit Delia qui sanglotait et haletait à la fois. Qu'est-ce qu'elle doit penser de moi ? Quelle drôle d'amie je dois être à ses yeux ? D'abord la perte de son mari et maintenant ce désordre !

Le canapé se décoiça subitement et nous propulsa en arrière, ma mère et moi, nous envoyant valdinguer sur le tapis. Ma mère se mit à glousser.

Edith nous ignore.

— Madame Evans, vous préparerez le déjeuner aujourd'hui.

Le visage de Delia se transforma. Ses larmes disparurent aussi vite qu'elles étaient apparues.

— Vous ne serez pas déçue, dit-elle en rayonnant. Voulez-vous que je vous soumette plusieurs menus ? Je peux vous en proposer trois. J'ai toujours une sélection de délicieux ingrédients dans ma cuisine. J'aime m'inspirer de Nigella Lawson même si ses recettes ont toutes une connotation sexuelle.

Edith haussa les sourcils.

— Grand Dieu !

— Oui, je suis d'accord, approuva ma mère. Je préfère de loin Ina Rosenberg Garten, l'animatrice de l'émission culinaire *Barefoot Contessa*. Je l'inviterais volontiers à ma table. Nigella, c'est une autre histoire ! Elle représente une menace sérieuse pour la paix conjugale. Enfin... tu n'as plus de souci à te faire du côté de Lenny apparemment...

Delia lui décocha un regard venimeux.

— Il a dit que ça n'était arrivé qu'une fois.

— Madame Cropper ne jure que par Isabella Beeton, dit Edith. Et ses recettes me conviennent parfaitement.

— Vous saviez que madame Beeton était morte de la syphilis ? dit ma mère. D'après Wikipédia, c'est son mari qui la lui a refilée pendant leur lune de miel.

— Je l'ignorais, Iris, dit Edith. Ça n'a en rien affecté ses talents d'auteure culinaire. Sa tourte au mouton est excellente.

— Si Nigella est trop tape-à-l'œil, je peux me rabattre sur mon homonyme, Delia Smith, suggéra Delia au désespoir. Mais qu'est-ce que j'en sais ? Je ne suis que la gouvernante, après tout.

— Oui madame Evans, vous n'êtes que la gouvernante, confirma Edith d'un ton sévère. Ma belle-fille n'est pas une lumière, ce n'est un secret pour personne ! Il est très facile de la manipuler. Je considère Peggy Cropper comme un membre de la famille et je lui ai promis qu'elle pourrait rester dans son cottage et occuper sa fonction aussi longtemps qu'elle le voudrait. Si cet arrangement ne vous convient pas, je vous suggère de chercher un emploi ailleurs.

Ma mère, surprenant mon regard, me fit un clin d'œil.

Delia blêmit.

— Vous voulez dire... que Lenny et moi... Mais nous n'aurions nulle part où aller !

— Je suis sûre que le commandant Evans touche une pension de l'armée. Et puisque, grâce à sa bravoure, il est célèbre désormais, il n'a plus besoin de travailler. Vous verrez, bientôt, il écrira ses mémoires !

Delia hocha la tête.

— Il en a parl...

— Nous autres n'aimons guère l'exhibition, madame Evans. C'est vulgaire. (Edith embrassa du regard la salle de séjour avec ses cartons à moitié remplis.) Remettez toutes ces choses à leur place, immédiatement.

Delia hésita.

— Je croyais que je devais préparer le repas. Iris ne peut-elle pas ranger ? Elle est rentière. Elle ne travaille pas.

Ma mère ouvrit la bouche pour protester mais se déroba sous le regard dur de la comtesse.

— Peu importe qui s'en charge, dit Edith. Faites-le, c'est tout.

Sur quoi elle tourna les talons et quitta la maison, suivie de Delia.

Ma mère, choquée, resta immobile.

— Waouh ! C'était brutal !

— Je te l'avais dit, lança ma mère. Delia a fait une grave erreur.

— Rangeons tout ça avant qu'Edith ne revienne voir où nous en sommes.

Ma mère prit une vieille photo en noir et blanc. Un groupe d'adolescents posait sur le banc à la carrière. Elle montra une petite fille maigre avec des cheveux ébouriffés et des yeux hagards.

— C'est moi, dit-elle. J'étais plus jeune que les autres bien sûr. À l'époque, on pouvait aller dans les galeries souterraines. Les tunnels se déployaient sur des kilomètres mais je suppose que les voûtes se sont effondrées depuis.

Je lui parlai de mon aventure avec Harry le matin même et des billets de Monopoly que nous avions trouvés au bord de l'eau.

— Deux billets de cinq cents livres et un de cent. J'ai aussi trouvé ça, dis-je en sortant le paquet de pastilles Fisherman's Friend avec ses rayures rouges et blanches caractéristiques.

— Les horribles pastilles de Peggy ! s'exclama ma mère. Elle a dû aller jusqu'à la carrière finalement.

— C'est ce que j'ai pensé. Il faudrait qu'on retrouve le Monopoly rangé dans l'un des cartons. J'aimerais voir si les billets...

— Où est-ce que vous avez trouvé ça ? demanda une voix brusque.

Nous nous retournâmes et vîmes Shawn sur le pas de la porte.



— Vous avez vraiment le chic pour arriver au bon moment, Shawn, dit ma mère. Vous avez des nouvelles de Peggy ?

— Non, répondit Shawn. Notre limier, Fluffy, va nous aider dans nos recherches cet après-midi. Je suis venu récupérer un vêtement de ma grand-mère si ses habits sont encore là.

— Delia n'a pas eu le temps de s'attaquer à la chambre à coucher, l'informa ma mère. Je n'ai rien à voir avec ça. Kat non plus. Si nous sommes là, c'est parce que la comtesse douairière nous a demandé de tout remettre à sa place.

— Mais j'ai trouvé ça.

Je tendis à Shawn le paquet de pastilles vide.

Shawn ouvrit de grands yeux.

— Les préférées de grand-mère.

— Elle n'est sûrement pas la seule à aimer ces horribles pastilles.

— Si, c'est l'une des rares à en avoir, je pense ! Les pastilles à la cerise sont difficiles à trouver. Je dois les commander sur Internet. Où as-tu trouvé le paquet ?

— À l'ardoisière de Larcombe, dis-je. Près du banc au bord de l'eau.

— C'était leur anniversaire de mariage samedi, dit ma mère avec obligeance. Peggy voulait sans doute retourner là-bas pour se plonger dans ses souvenirs. Le père de Kat m'a épousée en cachette à Gretna Green et après sa mort, j'ai souvent emporté ses cendres jusque là-bas. J'attachais l'urne sur le siège à l'avant et nous faisions ensemble un tour d'Écosse. Ça me consolait.

— Je ne savais pas ! Oh maman, pourquoi est-ce que tu ne m'as rien dit ? J'aurais pu venir avec toi.

— Au moins, on a désormais un point de départ pour nos recherches, dit Shawn. Tu pourrais venir avec moi, Kat, et me montrer exactement où tu as trouvé le paquet ?

— Bien sûr, dis-je, même si je n'en avais guère envie.

— Je vais juste chercher un vêtement de ma grand-mère, excusez-moi.

Il se dirigea vers la porte à loquet dans un coin de la pièce et nous

l'entendîmes graver les marches d'un pas lourd.

— Je vois ce que c'est, lança ma mère d'un ton taquin.

— Qu'est-ce que tu vois ?

— Shawn cherche une excuse pour t'avoir rien qu'à lui.

Quelques instants plus tard, il revint avec un immense tee-shirt noir orné de la langue et de la bouche rouges, symbole des Rolling Stones.

— Je pense que ça fera l'affaire.

— Mon Dieu ! s'exclama ma mère. Ne me dites pas que ce tee-shirt appartient à Peggy ?

Shawn sourit.

— Elle adore les Rolling Stones.

Ma mère semblait impressionnée.

— Comme quoi, on ne connaît jamais réellement les gens.

— On va devoir y aller séparément, Shawn. Il faut que je voie l'exposition à la salle des ventes. C'est ma dernière chance avant les enchères de demain. J'irai directement en partant de la carrière.

Ma mère montra ma tenue d'équitation.

— Tu vas y aller en sentant le cheval ?

— Oh mince. Bon, il faut que je passe chez moi pour me changer. On se retrouve à Larcombe Cross dans vingt minutes.

Nous laissâmes nos voitures à Larcombe Cross. C'était bizarre d'être si près de la grange de Guy. J'avais l'impression d'agir derrière son dos. M'étant quelque peu radoucie, j'avais répondu à son texto dans la matinée mais depuis je n'avais aucune nouvelle.

Shawn ouvrit le coffre de sa voiture et sortit du matériel : un pic à glace, une gaffe télescopique et un rouleau de corde. À ma grande surprise, il prit aussi une combinaison de plongée qu'il entreprit d'enfiler par-dessus ses vêtements.

— Tu n'as quand même pas l'intention d'aller dans l'eau ?

— Je serai peut-être obligé de le faire.

— Mais quand même... (Cette éventualité faisait froid dans le dos.) Tu ne penses pas que Peggy aurait commis... l'irréparable ?

— Non, mais j'ai été scout dans ma jeunesse. « Sois prêt », c'était notre devise.

Je repensai aux billets de Monopoly et je lui racontai comment nous les avions trouvés.

— Pourquoi aurait-elle apporté des billets ici ? demanda-t-il. C'est insensé. Et tu dis qu'ils étaient tout près de la jetée ?

— Je vais te montrer où exactement.

Je l'emmenai sur le sentier que nous avions emprunté avec Harry dans la

matinée. Le chemin était périlleux et nous devions vraiment nous concentrer pour ne pas perdre l'équilibre. Shawn se mit à parler de glaciologie.

— Il faut prendre en compte l'épaisseur de la couche neigeuse, la température extérieure, la profondeur de l'eau et son étendue, dit-il derrière moi.

— Ça m'a l'air compliqué.

— Épaisse et bleue, tu peux y aller. Mince et craquante, c'est trop risqué.

Il m'expliqua la signification des différentes couleurs de la glace.

— Une glace gris clair ou noire est dangereuse. La glace fond même lorsque la température de l'air est inférieure à 0 °C. Il ne faut pas s'aventurer dessus. Tu savais que la neige saturée d'eau gèle à la surface de la glace et forme une fine couche par-dessus ? La plupart du temps, cette couche n'est pas solide parce que des poches d'air la rendent poreuse. Son aspect solide est trompeur.

— Je ne savais pas.

— Nous voulons une glace bleue transparente. C'est une glace dense, solide, la plus sûre. Si elle est suffisamment épaisse, il n'y a pas de danger. Il ne faut pas que l'épaisseur soit inférieure à dix centimètres.

— Oh, dis-je, je tâcherai de m'en souvenir.

— Bien sûr, la glace mouchetée et fondue est traître, poursuivit-il. Elle semble épaisse à la surface mais elle se désagrège au centre et à la base. Il faut l'éviter à tout prix. La glace près de la rive est la moins solide. Désolé, je te soûle ?

— En fait, non, dis-je, et à ma grande surprise, c'était vrai. Bizarre, autrefois, ses « leçons » m'ennuyaient à mourir mais à présent, je trouvais son côté studieux plutôt mignon.

À cet instant, mon pied dérapa sur la surface glissante des blocs d'ardoise et je tombai lourdement sur le dos. La chute fut si violente que j'en eus le souffle coupé.

— Kat ! cria Shawn. Ça va ?

Je restai immobile, incapable de reprendre mon souffle. Pourquoi fallait-il que je sois si maladroite ? Mon coude était si douloureux que j'étais sûre de l'avoir cassé. Je crus que j'allais vomir. La nausée finit pourtant par s'estomper.

Shawn, penché sur moi, semblait inquiet.

— Laisse-moi t'aider à te relever.

— Honnêtement, c'est la deuxième fois en deux jours que je tombe, dis-je. Je me suis cogné le coude exactement au même endroit au cimetière l'autre soir.

Il transféra tous ses outils dans une main et me tendit l'autre. Il m'impulsa un tel élan que j'atterris tout contre lui. Son odeur musquée me chatouilla les

narines et je sentis son corps ferme à travers sa ridicule combinaison de plongée. Je n'avais jamais été aussi près de lui auparavant. L'ambiance entre nous changea subitement. Au lieu de me lâcher, il serra ma main dans la sienne. Quand nos regards se croisèrent, il jeta soudain son équipement à terre et, d'un mouvement rapide, me prit par la taille et me poussa contre le talus mousseux.

Aussitôt ses lèvres cherchèrent les miennes. Je sentis une décharge électrique me traverser le corps jusqu'au vertige et instinctivement, je l'embrassai à mon tour. Impossible de résister.

Il rompit notre étreinte aussi rapidement qu'il l'avait commencée. Ses yeux brûlaient d'une passion que les miens devaient refléter aussi.

Il continua à me fixer. J'étais troublée. Comment en étions-nous arrivés là ? Et Guy alors ? J'étais partagée entre un sentiment de culpabilité et une étrange sensation de bonheur. Shawn le policier venait de m'embrasser et ça m'avait plu.

— Shawn, je...

Mais il s'était déjà détourné de moi. Après avoir ramassé ses outils, il partit à grandes enjambées, glissa et faillit tomber deux fois dans sa hâte de s'éloigner de moi.

— Tu ne connais pas le chemin ! criai-je, mais il fit comme s'il n'avait rien entendu. Tourne à gauche quand tu arrives en bas !

J'avançai en trébuchant derrière lui. Les émotions bouillonnaient en moi. Il ne se retourna pas une seule fois.

Les nerfs à fleur de peau, je le rattrapai lorsque nous arrivâmes dans le village en ruine. Contrairement à moi, Shawn avait repris contenance.

— Intéressant comme endroit. Je suis venu plusieurs fois quand j'étais ado mais je n'y ai pas remis les pieds depuis. Où as-tu trouvé le paquet vide ?

— Je vais te montrer.

Je le fis passer devant les bâtiments en brique pour rejoindre le point d'eau. Là, je lui montrai le banc.

— Et bien sûr, tu l'as appelée.

— Bien sûr, dis-je, mais nous devrions essayer à nouveau.

Nos appels restèrent sans réponse.

— Fluffy va la retrouver, j'en suis sûr, dit-il.

J'espérais de tout cœur qu'on la retrouverait en vie.

— Où étaient les billets de Monopoly ? demanda-t-il.

— Là-bas, dis-je en tendant le bras. Dans les roseaux.

Il regarda en direction du sac-poubelle noir sur le bloc de glace. Il semblait y avoir un autre sac derrière, que je n'avais pas remarqué auparavant. Il se raidit et je sus qu'il pensait la même chose que moi quand j'avais aperçu le sac avec Harry.

— À mon avis, c'est juste des détritux, dis-je. Quelqu'un est venu se débarrasser de ses déchets ici.

— On devrait peut-être jeter un coup d'œil.

Il se dirigea vers la jetée et posa un pied sur les planches pour voir si elles allaient supporter son poids.

— Tu ne peux pas marcher là-dessus, dis-je, atterrée. Ça n'a pas l'air stable. Si tu tombes dans l'eau, ta combinaison de plongée ne te sera pas d'une grande utilité contre les anguilles géantes dont m'a parlé Harry. Elles sont aussi énormes que des pythons.

— Ne t'inquiète pas, je suis policier, dit-il en m'adressant un sourire vorace.

À cet instant précis, je sus que plus rien ne serait comme avant entre nous.

Il se mit doucement à quatre pattes. La jetée trembla violemment et s'enfonça de quelques centimètres puis sembla se stabiliser.

— S'il te plaît, fais attention.

— L'important, c'est de bien répartir le poids du corps, dit-il. Si tu tombes dans un plan d'eau gelé, la première chose à faire, c'est de contrôler ta respiration. Ensuite, tu bats des pieds pour remonter à la surface. Tu dois essayer de te hisser sur la couche de glace comme un phoque, puis de rouler sur le côté pour t'éloigner du trou.

Il commença à ramper prudemment, tout en tirant sa gaffe télescopique avec lui. Une fois au bout de la jetée, il déploya la gaffe sur toute sa longueur et parvint à attraper le sac-poubelle noir avec le crochet puis à le ramener vers lui. Le sac devait être très lourd car Shawn ne put pas le hisser sur la jetée. Il disparut soudain sous l'eau.

Shawn poussa un cri d'alarme et, accroupi sur la jetée, il se redressa.

Je jure que mon cœur s'arrêta de battre.

— Qu'est-ce qui se passe ? C'est une anguille ?

— Là-bas.

Il montra ce que je pris d'abord pour un deuxième sac-poubelle. Il flottait à la surface. J'avais du mal à identifier ce que ça pouvait être.

Je n'eus pas le temps de réaliser ce qui se passait, que déjà Shawn se jetait à l'eau et nageait vers ce qui ressemblait de plus en plus à un corps.

Une vague de panique m'envahit. *S'il vous plaît, faites que ça ne soit pas Peggy*, pensai-je. *Pas Peggy. Non, pas Peggy.*

Je pris la corde qu'il avait laissée au bout de la jetée et cherchai quelque chose qui pourrait servir de poids. Je ramassai un gros bâton et l'attachai rapidement à une extrémité.

— Shawn ! Tiens ! criai-je en jetant le bâton dans l'eau.

Il atterrit sur la tête de Shawn qui parvint ensuite à l'attraper. Il avait passé son autre bras autour du torse de l'individu.

J'eus du mal à les tirer jusqu'à la berge mais Shawn m'aida en nageant d'un bras et en battant des pieds. Quand il s'approcha, je constatai avec soulagement qu'il ne ramenait pas le corps de Peggy Cropper.

C'était le cadavre d'Angus Fenwick.

L'heure suivante passa dans une sorte de brouillard. Nous étions de retour à Larcombe Cross. L'ambulance était arrivée, Clive nous rejoignit avec Fluffy dans l'Opel Vauxhall K9 de la police. Soudain, Guy surgit devant moi, les traits marqués par l'inquiétude. Il portait une parka sur une combinaison vert olive éclaboussée de peinture blanc cassé.

— J'ai vu les gyrophares depuis la grange, dit-il. Mais jamais je n'aurais pensé te trouver là. Qu'est-ce qui se passe ?

Les jumeaux Cruickshank apparurent avec le brancard qu'ils chargèrent dans l'ambulance. Le corps d'Angus était couvert d'une housse.

— Qui est-ce ?

— Angus Fenwick, dit Shawn sombrement. Il logeait dans le bed & breakfast de Violet Green avec sa femme.

Guy blêmit.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Apparemment, il s'est noyé, dit Shawn. La carrière est extrêmement dangereuse. Madame Fenwick a dit à Kat que son mari était parti se promener hier et qu'il n'était jamais revenu.

— Vous pensez qu'il s'est perdu et qu'il est tombé à l'eau ? demanda Guy anxieusement.

— Nous n'en savons rien pour le moment, dit Shawn. Mais il faut absolument que nous trouvions sa femme.

— Pauvre Lala !

J'avais de la peine pour la jeune femme.

Je réalisai tout à coup que je tremblais violemment. Guy passa son bras autour de mes épaules.

— Viens à la maison, dit-il. Tu es frigorifiée.

— Oui, emmenez-la, s'il vous plaît. (L'expression de Shawn était indéchiffrable.) Je ne pense pas qu'elle soit en état de prendre le volant tout de suite pour rentrer chez elle.

J'évitai le regard de Shawn, envahie par un sentiment de culpabilité inattendu.

— Qu'est-ce que tu as trouvé dans le sac-poubelle noir ? demandai-je, il a coulé comme une pierre.

— Des journaux, répondit Shawn. Et encore des billets de Monopoly.

— Des billets de *Monopoly* ? répéta Guy d'un ton brusque.

Shawn le dévisagea avec curiosité.

— Vous jouez à ce jeu peut-être ?

— Eh bien... oui, comme tout le monde, non ? Enfin, ça fait des années que je n'ai pas joué. C'est sans doute une farce de gamins.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda Shawn en inclinant la tête.

— Je veux dire que... (Guy laissa échapper un rire gêné.) Je ne sais pas... les gamins adorent jouer dans les carrières, non ?

— J'aurais quelques questions à vous poser plus tard, monsieur, dit Shawn. À propos de l'accident de Nick Bond hier et de la noyade d'aujourd'hui. Votre maison est la seule dans cette zone et vous avez peut-être vu quelque chose sans réaliser que c'était important. (Il réfléchit un instant.) De quelle couleur est votre véhicule ?

— Je conduis un Freelander noir, pourquoi ?

— Oh, juste pour vérifier, dit Shawn en griffonnant quelque chose dans son carnet.

Guy se tourna vers moi.

— Je vais monter ta voiture jusqu'à la grange, Kat. Tu pourras te réchauffer chez moi.

Il lança à Shawn un regard triomphant, mais à peine s'était-il retourné que Shawn m'adressa un clin d'œil.

— Parfait, dit Shawn. Je vais aller chercher le tee-shirt des Stones de ma grand-mère et Fluffy va nous montrer de quoi elle est capable.

Il fit signe à Clive de faire sortir Fluffy de la camionnette.

— C'est un limier ? demanda Guy.

— Ils retournent à la carrière, expliquai-je. Ta mère t'a sûrement dit que Peggy Cropper avait disparu.

— La femme du vieux majordome ? demanda Guy, surpris. Mais pourquoi serait-elle allée à la carrière ?

— C'est pour ça qu'on est venus au départ. Je pense qu'elle est toujours là, quelque part.

— Je me demandais ce que tu étais venue faire dans le coin sans passer me dire bonjour ni proposer de peindre un mur.

Je voyais bien qu'il essayait de faire de l'humour mais je n'étais pas d'humeur.

— Shawn est très inquiet pour sa grand-mère. J'ai trouvé quelque chose qui lui appartient, je pense.

— Oh ? fit Guy, visiblement surpris. Où ?



— En bas, au bord de l'eau.  
— Le bord de l'eau, répéta-t-il.  
— Harry et moi y sommes allés à cheval ce matin.  
— Je croyais que personne n'allait à l'ardoisière, que c'était trop dangereux.

— En tout cas, Peggy est bien passée par là, rétorquai-je, de plus en plus irritée, sans savoir vraiment pourquoi.

— Mais quelle idée d'aller sur le site de la carrière ? insista-t-il.

— C'était un lieu spécial pour son mari et elle. C'est là qu'il a fait sa demande en mariage. Chaque année, ils venaient se faire prendre en photo à un endroit précis.

— Ici, à la carrière ? dit Guy en riant. Dans le genre romantique, on ne fait pas mieux ! s'esclaffa-t-il.

— C'était différent avant, dis-je, sur la défensive. Beaucoup d'amoureux s'y donnaient rendez-vous.

Au moment où je prononçais ces mots, le souvenir du baiser de Shawn refit subitement surface et je sentis mon visage s'empourprer.

— J'ai encore dit ce qu'il ne fallait pas ! Je sais que tu es bouleversée. Donne-moi tes clés de voiture. Je vais te conduire à la grange.

— Tu as bien fait de mettre des pneus neige, fit remarquer Guy.

La route étroite montait en pente raide. Cinquante mètres plus loin, sur la gauche, un panneau en granit indiquait : « Grange de Larcombe ». Guy se gara sur une aire de stationnement en blocaille à côté d'une BMW noire décapotable. J'eus un pincement au cœur.

— Ton père est là ?

— Il a emprunté mon Freelander pour aller chercher du matériel. Il est retourné à Homebase. Viens. Entrons. Ce n'est pas comme ça que j'imaginais ta première visite ici, mais bon.

La grange en pierre reconvertie était perchée sur un promontoire. Une bétonnière se trouvait à côté d'un garage en pierre bientôt terminé. Des blocs d'ardoise étaient soigneusement empilés le long d'une clôture en bois qui délimitait la propriété.

— On ne pourra pas goudronner l'allée avant le printemps, expliqua Guy. J'espère que tu peux imaginer à quoi ça ressemblera une fois que la haie et les plantes auront poussé.

La vue était spectaculaire.

À l'intérieur, la grange sentait la peinture fraîche et le vernis.

— Qu'est-ce qu'il fait chaud ici !

En fait, c'était carrément étouffant.

— J'ai du mal à réguler la température pour le moment, dit Guy d'un air

contrit. Un spécialiste des poêles à bois va venir demain. Je peux prendre ton manteau ?

Je m'en débarrassai volontiers.

Il le suspendit au montant à la base de la balustrade du magnifique escalier en chêne qui conduisait à la pièce de vie à l'étage.

— Ça te plaît ?

Sa nervosité me toucha. J'essayai de refouler le geste fou de Shawn.

Il me montra le sol dallé.

— J'ai installé un chauffage au sol mais inutile d'enlever tes chaussures. Comme tu peux le constater, tout est en désordre.

— Pas vraiment, dis-je en regardant la rangée bien nette de pots de peinture vides posés sur des pages de journaux dans le vestibule. Tu es tellement ordonné !

— C'est ma formation de marin. J'aurais aimé te montrer mon lit au carré sauf que le fameux lit n'est pas encore arrivé et que je dors sur un matelas pneumatique en attendant, dit-il en souriant, mais comme je ne faisais aucun commentaire, il ajouta : Qu'est-ce qui se passe ? J'attendais ce Noël avec impatience et...

— Je suis désolée. Ce n'est pas ta faute. C'est moi, ou plutôt c'est tout.

— Tu as encore eu un choc terrible aujourd'hui.

Je hochai la tête.

— D'abord Seth Cropper qui meurt tragiquement sous mes yeux, puis l'accident de Nick hier, et maintenant Angus Fenwick dans la carrière...

— C'étaient des accidents, Kat, dit Guy sérieusement. Chacun d'eux. (Il sourit.) Il y a peut-être du vrai dans la malédiction du faucon de Honeychurch.

— Ça ne me fait pas rire, dis-je d'un ton brusque. Et pour combler le tout, Peggy Cropper a disparu. Tu ne ressens donc rien ?

Il recula, piqué au vif.

— Bien sûr que si. Mais tu sembles oublier que j'ai vu bien pire. J'étais dans des zones de guerre, Kat...

— Oh oui, bien sûr. Je suis désolée, dis-je honteusement.

— Certaines des images qui hantent mes rêves sont si horribles que j'ai dû apprendre à déconnecter une partie de mon cerveau. Mais ne t'inquiète pas, derrière cette apparente froideur, j'ai bien un cœur. (Il prit ma main.) Montons à l'étage boire un thé ou quelque chose de plus fort. J'ai une bouteille de ce redoutable Gin Honeychurch si tu préfères.

— Un thé sera parfait.

Comme dans la plupart des granges reconverties, la cuisine et le séjour formaient un immense espace sans cloison. Le toit pentu de la grange était percé de Velux. L'un des côtés s'ouvrait sur l'extérieur grâce à de grandes baies vitrées, une porte-fenêtre permettait d'accéder à une terrasse surélevée

qui surplombait la vallée. Des mangeoires en pierre vides étaient prêtes à accueillir les plantations du printemps.

Dans la pièce à vivre, la moitié du sol était couverte de bâches éclaboussées de peinture. Deux escabeaux supportaient une planche pour peindre le plafond.

— C'est vraiment magnifique Guy, dis-je sincèrement.

— Je suis content que ça te plaise. Je m'excuse pour le manque de meubles.

Un long canapé en cuir, couleur prune, était adossé contre le mur du fond. Une table basse était posée sur un immense tapis d'Aubusson dans des tons crème, prune et bleu marine. Il n'y avait rien d'autre dans la pièce à vivre.

— On devrait avoir fini de peindre demain avec mon père. J'espère que le reste des meubles arrivera à temps pour Noël.

Un télescope Skywatcher 120 mm monté sur son trépied trônait avec son tabouret devant la fenêtre.

Même au beau milieu de l'hiver, les arbres entourant la carrière étaient très denses. Je ne voyais pas l'eau de la fosse. L'espace d'un instant, oubliant toute raison, je me demandai si Guy nous avait vus nous embrasser, Shawn et moi, mais je me souvins ensuite que même un télescope ultra-puissant n'avait pas de vision laser.

Guy vint se poster derrière moi et passa les bras autour de ma taille. Quand il effleura ma nuque avec sa bouche, je le laissai faire. *Reprends-toi Kat !*

— Le ciel est spectaculaire ici la nuit. Il est si clair. L'espace est infini. Cette idée me fascine. Pas de limite. Tu imagines ? Oh, regarde là-bas !

En contrebas, nous vîmes les faisceaux de deux lampes torches dans les sous-bois.

— Ton policier et son fidèle acolyte, je présume.

— Shawn n'est pas mon policier.

— Nous savons tous qu'il aspire à le devenir.

Comme je ne répondais pas, Guy s'écarta.

— Je vais faire le thé.

La cuisine était équipée d'appareils électroménagers Viking haut de gamme et d'une double cuisinière vert sombre. Les éléments étaient en chêne. Quatre tabourets étaient disposés le long de l'îlot central en granit au milieu duquel trônait un sapin de Noël Charlie Brown.

— Joli sapin, dis-je.

— Tu dois aimer Charlie Brown. Quel est ton film de Noël préféré ?

— *Elfe*, dis-je sans pouvoir réprimer un sourire.

C'était un film stupide mais qui m'avait toujours fait rire.

— Comme moi, dit Guy en souriant.

En attendant le thé, je regardai ce qui se trouvait au-delà du passage voûté qui partait de la cuisine. Un escalier en colimaçon desservait une mezzanine.

— Le cagibi et l'escalier qui mène au jardin par ici, et en haut, c'est mon atelier, expliqua Guy.

— Ton atelier ?

— Je te l'ai dit. J'aurais aimé être un artiste. C'est un passe-temps. Je te montrerai mes toiles plus tard.

Soudain, un téléphone se mit à sonner. J'avais laissé le mien dans ma Golf. Guy sortit le sien de sa poche mais la sonnerie venait d'ailleurs. Nous nous regardâmes, sidérés.

Le téléphone sonna encore trois fois puis s'arrêta. Quelques instants plus tard, il recommença. C'était étrange.

— Ça vient de... ça vient du canapé, dis-je, surprise.

La sonnerie s'interrompt quelques secondes puis recommença. Guy s'approcha du canapé à grandes enjambées. Il passa les mains entre les coussins avant de déplacer le sofa de quelques centimètres pour l'éloigner du mur. Il ramassa une enveloppe marron sans inscription. Il l'ouvrit et la retourna.

Un téléphone à carte rechargeable tomba par terre.

Guy coupa rapidement la sonnerie et remit le téléphone dans l'enveloppe.

J'attendais quelques explications de sa part mais il ne dit rien. Son visage exprimait incontestablement la colère.

Toutefois je n'eus pas le loisir de l'interroger. Quelqu'un se mit à tambouriner à la porte d'entrée et une voix de femme cria :

— Je sais que tu es là, espèce de salaud ! Ouvre la porte !

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Reste où tu es ! m'intima Guy d'un ton qui m'effraya. Je m'en occupe.

Je n'avais nullement l'intention de rester où j'étais. Je le suivis en haut de l'escalier et le regardai ouvrir la porte.

Lala se tenait sur le seuil, brandissant un téléphone. Elle était hystérique.

— Qu'est-ce que t'as fait à mon mari, connard ?

Je n'eus pas le temps de réagir car Lala se jeta sur Guy dans l'entrée, frappant son torse de ses poings.

— Où est-il ? Où est-il ? Il est là ? Il est forcément là.

Guy, naturellement beaucoup plus fort qu'elle, saisit les poignets de Lala et les plaqua contre ses hanches. Son teint marbré trahissait sa rage.

— Je t'avais dit de ne pas approcher ma famille. Et tu peux arrêter ta comédie avec ton soi-disant mari. On sait tous que c'est du vent !

Je restai sans voix.

— Salaud ! cria à nouveau Lala qui lui envoya un coup de genou particulièrement vicieux dans les parties.

Il s'écroula bruyamment au sol, poussant des grognements de douleur. Elle l'enjamba et monta l'escalier à toute vitesse, interrompant brièvement sa course quand elle me vit en haut des marches.

Arrivée à ma hauteur, elle me poussa sans ménagement, balayant la vaste pièce du regard.

— Où est Angus ? demanda-t-elle, perplexe.

À cet instant, je réalisai que personne ne lui avait encore rien dit. *Elle ne sait pas qu'Angus est mort !*

Elle se mit à tourner en rond dans la pièce. Elle ouvrit même les placards de la cuisine comme s'il avait pu se trouver à l'intérieur. Puis elle disparut dans le passage voûté et je l'entendis gravir l'escalier en colimaçon d'un pas lourd. Je ne bougeai pas. Je restai là, immobile, en état de choc.

Guy remonta tant bien que mal à l'étage.

— Laisse-moi gérer ça, Kat, parvint-il à dire. Tu devrais rentrer chez toi.

— Je n'irai nulle part, répliquai-je d'un ton brusque. Tu m'as menti. Je t'ai demandé si tu connaissais cette femme et tu as dit que non. Elle est enceinte de toi ?

Il secoua vigoureusement la tête.

— Ce n'est pas ce que tu crois.

— Et qu'est-ce que je crois ?

Lala réapparut, les yeux hagards, apeurés.

— Angus est monté ici hier. Il me l’a dit. Il m’a indiqué où il allait au cas où il lui arriverait quelque chose.

— Pourquoi tu ne le lui dis pas ? demandai-je à Guy.

Guy resta de marbre.

— Je n’étais pas là. Tu n’as qu’à le faire, toi.

Je restai silencieuse, incapable de prendre une décision. Puis une idée me vint à l’esprit.

— Comment êtes-vous montée jusqu’ici, Lala ?

— À pied, répondit-elle. Pourquoi ?

— Vous n’avez pas vu la police à Larcombe Cross ?

— J’ai vu deux véhicules de police, confirma-t-elle. (Elle blêmit.) Pourquoi ? Qu’est-ce qui s’est passé ?

— Angus est mort, annonçai-je. Il s’est noyé dans la fosse de la carrière.

Elle ne réagit pas tout de suite, se contentant de me fixer, le regard atone. Puis elle s’écroula au sol dans un bruit sourd et sinistre.

— Elle s’est évanouie ! m’exclamai-je en m’accroupissant à côté d’elle. Mon Dieu, j’espère que sa chute ne va pas provoquer l’accouchement.

— Défais sa doudoune, dit Guy en s’agenouillant à côté de moi. Elle a besoin d’air. Elle est en surchauffe.

Ensemble, nous défîmes les scratches et ouvrîmes la fermeture Éclair, puis nous nous interrompîmes, choqués. Le ventre arrondi de Lala s’était curieusement déporté sur le côté.

Elle n’était pas du tout enceinte, finalement.

Guy remonta furieusement son pull.

— Oh la sournoise ! La vicieuse ! La...

— Guy ! m’exclamai-je, outrée. Laisse-moi au moins...

— Vas-y alors. Fais-le !

Il se leva tout en laissant échapper un chapelet de jurons.

— Va lui chercher un verre d’eau, dis-je en touchant un faux ventre en silicone. Je n’en reviens pas.

Guy, de retour avec un verre, lui balança l’eau en plein visage.

Lala se redressa en toussant, le choc faisant rapidement place à l’indignation. Puis elle s’écarta de moi, terrifiée.

— Sors d’ici, siffla Guy. Fous le camp !

Elle roula sur le côté et se leva.

— Je sais ce que tu as fait ! lança-t-elle, d’un air rebelle.

— Et moi je sais ce que *tu* as fait, Lala, cracha Guy. Pars d’ici ou j’appelle la police. Je ne veux plus jamais entendre ton nom, t’as compris ?

Lala partit à toute vitesse, puis s’arrêta brièvement en haut de l’escalier. Elle fit volte-face, pointant un doigt accusateur sur Guy.

— C’est pas fini, dit-elle. Pas du tout. Dis à papa qu’il ne s’en tirera pas

comme ça. Dis-le-lui de ma part.

Sur quoi elle dévala l'escalier et disparut. La porte claqua, le silence retomba.

Toujours assise par terre, j'essayai de saisir ce qui s'était passé.

— Il faut que tu appelles la police.

— Je ne peux pas. Pas encore, dit Guy. Je vais tout t'expliquer mais... pas maintenant. S'il te plaît, fais-moi confiance.

— Te faire confiance ? Tu m'as menti !

— Je jure qu'il ne s'est rien passé entre cette femme et moi.

— Son mari est mort...

— Ce n'était pas son mari.

— Quoi ? Qui était-ce, alors ? Qu'est-ce qui se passe ?

Guy secoua la tête.

— Ça ne marchera jamais, je suis désolée, dis-je en me levant et en me dirigeant vers l'escalier, impatiente de partir.

Il bondit en avant pour me barrer le passage.

— Laisse-moi partir, s'il te plaît.

— Ça n'a rien à voir avec moi. C'est... mon père.

En le regardant dans les yeux, j'y lus un tel désespoir que je sus qu'il disait vrai.

— S'il te plaît, écoute-moi, supplia-t-il. Viens t'asseoir, s'il te plaît, Kat.

Je le laissai me reconduire jusqu'au canapé et remarquai l'enveloppe contenant le téléphone à carte rechargeable. La colère m'envahit à nouveau.

— Tu pourrais peut-être commencer par là.

— Angus et Lala ont donné le téléphone à mon père il y a quelques jours parce qu'il ne répondait pas à leurs appels sur le sien. Ils l'ont déposé sur le perron du manoir.

— Oh, comme l'écharpe de chez Harrods, tu veux dire ? Le cadeau qui t'était soi-disant destiné !

— J'ai été obligé de dire ça. Je ne voulais pas que ma mère l'apprenne. Ou la reine.

— La *reine* ?

— Mon père va être récompensé pour ses actes de bravoure. Il a eu une carrière militaire impeccable. Il a servi son pays. Il a sauvé ces gosses dans la grotte... Pourquoi cette erreur viendrait-elle ruiner tout ce qu'il a accompli ? dit Guy en passant les doigts dans ses cheveux coupés ras. Ils le font chanter depuis des mois.

— Avant même qu'il ne s'installe à Honeychurch ? demandai-je, surprise. Et l'autre femme alors ? La femme avec qui ton père s'est enfui ?

Il parut décontenancé.

— Tu es au courant pour Jennifer ?

— Tu penses vraiment que je suis tombée de la dernière pluie, lançai-je, exaspérée. Ta mère était désespérée quand elle a commencé à travailler au manoir. D'ailleurs, elle a raconté à tout le monde qu'elle était veuve et que ton père était mort !

— Papa m'a dit. Il était très contrarié.

— Oh, je suis navrée de l'apprendre, dis-je d'un ton sarcastique.

— Bon d'accord, mon père a menti, mais c'était juste pour protéger ma mère. Essaie de le comprendre. Il l'aime.

— Belle façon de le montrer !

— Écoute, j'ai appris cette histoire de chantage dimanche soir au pub, tout à fait par hasard.

— Et je suis censée compatir ?

— Mon père ne pouvait pas savoir que Lala avait inventé cette histoire de bébé. Ils demandaient une pension alimentaire et tout le reste !

— Il a été assez bête pour croire que l'enfant était de lui ? demandai-je, stupéfaite. Il n'en a jamais douté ? À son âge...

Guy haussa les épaules.

— Bon d'accord... mon père a toujours eu un *ego* surdimensionné.

— Je suppose qu'ils l'ont traqué jusqu'ici parce qu'il ne leur avait jamais donné d'argent.

— Détrompe-toi, il les a déjà payés, dit Guy avec amertume. Il a cru naïvement qu'ils arrêteraient de le harceler s'il leur versait quelques milliers de livres. Mais bien sûr, ces gens-là en veulent toujours plus. Quand mon père a déménagé à des kilomètres de là, il a pensé qu'ils ne le retrouveraient jamais.

— Mais son nom a fait la une de tous les journaux, dis-je. Comment a-t-il pu être aussi stupide ?

— Merde, Kat ! s'exclama Guy. Personne n'est parfait. Tout cela est arrivé avant que ma mère n'accepte de lui donner une seconde chance.

— Et je suppose que c'est ça, l'excuse ! Et Angus dans tout ça ? Comment a-t-il atterri dans la fosse de la carrière avec un sac-poubelle rempli de journaux ?

Guy hésita.

— Mon père ne ferait jamais de mal à quelqu'un délibérément. Je... je ne sais pas comment c'est arrivé.

— Et ce journaliste, Nick ? Son accident s'est produit juste en bas de la route. (Une terrible pensée me vint à l'esprit.) Lenny t'a aidé à repeindre la grange, non ?

— Oui, et alors ?

— Est-ce qu'il était en train de peindre ici hier pendant que nous étions à Dartmouth ?



Guy parut mal à l'aise.

— Pourquoi ?

Je montrai le téléphone.

— C'est lui qui a appelé les secours, non ?

D'abord, je crus que Guy n'allait pas répondre à ma question, puis il prit une profonde inspiration.

— Mon père m'a dit que quand il avait trouvé Nick, il était déjà mort.

— Mais alors pourquoi ne s'est-il pas arrêté, pourquoi n'a-t-il pas attendu ?

Guy poussa un soupir.

— Il m'a dit qu'il n'y avait pas de signal en bas. Alors il est monté ici pour appeler. Je... je ne sais pas pourquoi il n'a pas attendu l'ambulance.

Nick suivait au départ la piste des montres à gousset mais peut-être avait-il découvert cette histoire de racket par hasard ? L'histoire du héros victime d'un chantage aurait assurément fait les gros titres de la presse nationale.

— C'est ton père qui a agressé Nick dans le cimetière dimanche soir ? demandai-je.

— Mon père n'est pas un criminel, Kat, se contenta de répondre Guy.

— Alors pourquoi cacher ce téléphone jetable ? insistai-je.

— Il ne pouvait pas le laisser au cottage. Ma mère fouille tout. Elle n'arrête pas de faire ses poches. Elle l'aurait soupçonné d'avoir une autre liaison.

— Parce qu'elle ne lui fait pas confiance et qu'elle a bien raison ! Il faut que tu préviennes la police, répétais-je. Tu n'as pas entendu les menaces de Lala ? Ça ne va pas s'arrêter là.

— Je... je ne peux pas.

Guy semblait si petit et si perdu que j'eus un bref élan de compassion.

— Qu'est-ce que tu aurais fait si ta mère s'était retrouvée dans cette situation ? dit-il soudain.

J'allais répliquer que je ne pouvais pas imaginer ma mère dans une telle situation quand je réalisai qu'elle passait son temps à mentir. Non seulement elle cachait qu'elle était Krystalle Storm mais aussi qu'elle avait un grenier rempli d'argent liquide. Si quelqu'un venait à le découvrir, elle finirait certainement en prison. Et ce n'était que le début.

Je gardais les secrets de ma mère parce que je l'aimais et même si je n'étais pas d'accord avec ce qu'elle cachait, je ne l'aurais jamais trahie.

Guy ne faisait-il pas exactement la même chose ?

— Ne laisse pas les erreurs de mon père gâcher notre relation. Je n'ai rien fait de mal. Je lui ai dit de ne pas céder au chantage, je l'ai supplié d'aller à la police mais il a refusé. (Guy semblait proche du désespoir.) Qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre ?

Nous entendîmes le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la maison.

— C'est mon père.

Mon estomac se noua. Je n'avais aucune envie de voir Lenny.

— Ne dis pas un mot. Tu ne sais rien. Laisse-moi trouver une solution. S'il te plaît, laisse-moi gérer à ma façon.

— Très bien, dis-je à contrecœur.

— Et n'en parle à personne d'autre non plus. Ne gâchons pas le Noël de tout le monde.

— Je suis là, mon grand ! dit une voix enjouée, suivie du claquement de la porte d'entrée.

J'eus un haut-le-cœur. Je n'avais jamais particulièrement aimé Lenny, mais à présent je le détestais. Ma mère avait eu raison de douter de lui, même si j'étais certaine que jamais elle n'aurait imaginé de quoi il était capable.

Guy s'empressa de ramasser l'enveloppe contenant le téléphone à carte rechargeable et la poussa sous le canapé, hors de vue. Au même moment, une lampe torche en caoutchouc roula jusqu'à ses chaussures. Il s'empressa de la pousser du pied pour la faire disparaître à nouveau à l'instant où son père déboulait dans la pièce, chargé de deux pots de peinture et d'un rouleau à long manche. Lui aussi portait un bleu de travail.

— Désolé, dit Lenny en souriant. J'ai interrompu les tourtereaux ?

— J'allais justement partir, marmonnai-je.

— Pas à cause de moi au moins ? dit-il en riant.

— Je te raccompagne jusqu'à ta voiture, proposa Guy.

Il me suivit à l'extérieur et ouvrit la portière de ma Golf. J'hésitai, me demandant si je devenais paranoïaque.

— Pourquoi y avait-il une lampe torche sous le canapé, Guy ?

Il parut ne pas comprendre.

— Quand tu as caché l'enveloppe, une lampe torche a roulé jusqu'à tes pieds et tu t'es empressé de la pousser sous le canapé.

— Vraiment ? Je ne m'en souviens pas.

— Je t'ai vu.

Il poussa un soupir exaspéré.

— Bon sang, Kat ! Ça recommence. Qu'est-ce que tu as, à la fin ? Pourquoi toutes ces questions stupides ?

— Je suis fatiguée. Il faut que j'y aille.

Je claquai la portière de ma voiture et partis sans un mot de plus.

J'étais amèrement déçue. Je comprenais la loyauté de Guy envers son père, bien sûr, et je savais qu'il essayait de le couvrir, mais j'avais le sentiment qu'il était beaucoup plus impliqué dans cette histoire qu'il ne voulait bien l'admettre.

Lenny connaissait la carrière parce que Harry lui avait parlé des bases opérationnelles de la Seconde Guerre mondiale. On pouvait facilement rejoindre à pied le village de mineurs en ruine depuis Little Dipperton. Et

c'était l'endroit parfait pour remettre de l'argent en toute discrétion. Je me demandai à présent si le jardin de souches avait été utilisé à cette fin mais bien sûr, les enfants avaient été les premiers à trouver l'argent discréditant l'endroit.

Cela expliquait la présence d'Angus à la carrière, mais d'autres questions restaient sans réponse : pourquoi la voiture d'Angus avait-elle disparu ? Que venaient faire dans l'histoire les billets de Monopoly et le sac de journaux ?

Lala avait dit qu'Angus n'était jamais revenu de sa promenade et que leur voiture de location avait disparu.

Et tout à coup, j'eus une révélation.

Le corps d'Angus n'aurait jamais dû être retrouvé.

Si Peggy Cropper n'avait pas disparu, Harry et moi ne serions pas allés nous promener à cheval jusqu'à l'ardoisière de Larcombe et je n'aurais pas trouvé le paquet vide de Fisherman's Friend ni les billets de Monopoly.

Lenny avait beaucoup à perdre. La reine d'Angleterre et sa Médaille pour actes de bravoure n'étaient que la partie émergée de l'iceberg. Un chantage ? Un homme de cette trempe dupé par une jeune fille prétendant porter son enfant ? Le scandale aurait mis un terme à son mariage, détruit sa réputation militaire et invalidé sa pension de retraite.

J'étais convaincue qu'il avait délibérément attiré Angus jusqu'à la carrière. Nick avait peut-être découvert ce qui se passait et les avait suivis. Je n'en savais rien.

En revanche, je savais que Guy se trompait.

Lenny était un assassin.

Prétextant un mal de tête, je déclinai l'invitation de ma mère qui me proposait un plat cuisiné de chez Marks & Spencer et une partie de Scrabble. Je rentrai directement à la maison au cottage de Jane. Je n'avais pas pu passer à la salle des ventes pour voir l'exposition avant la vacation du lendemain. Je décidai de me rendre au cabinet Luxtons à la première heure pour voir les objets qui m'intéressaient avant le début de la vente.

J'ignorai les textos de Shawn me demandant de le rappeler et ceux de Guy prétendant que tout allait s'arranger.

Je pensai à Peggy. Et si elle avait vu Lenny à la carrière avec Angus ? Nous savions qu'elle avait pris ce chemin. Lenny s'était-il débarrassé d'elle aussi ? L'eau avait une profondeur de trente mètres, sans parler des anguilles carnivores. Personne ne la retrouverait.

Le problème, c'est que je n'avais aucune preuve.

Si j'exprimais mes doutes, ma relation déjà fragile avec Guy n'y survivrait pas. Cela ruinerait aussi l'amitié de ma mère avec Delia, sans compter qu'elle risquerait de perdre sa maison et que Lenny pourrait finir en prison.

Et je pouvais me tromper.

Je pris un long bain et la moitié d'un somnifère, ce qui n'était pas dans mes habitudes. Je dormis d'une traite d'un sommeil sans rêves.

Pour la première fois depuis des années, j'oubliai de me réveiller. Quand j'ouvris les yeux, une vague de panique m'envahit. La vente aux enchères !

Je m'habillai en un temps record mais me retrouvai coincée dans un bouchon. La remorque d'un camion s'était mise en travers sur la route principale.

Quand enfin j'arrivai chez Luxtons, toutes les places étaient occupées sur le parking et après avoir trouvé où me garer dans une rue résidentielle à proximité, je sus que j'avais loupé l'ourson blanc Dicky Bear, la raison même de mon déplacement. Toutefois, certains lots m'intéressaient et ne seraient proposés à la vente que dans l'après-midi. Aussi décidai-je de rester.

Arrivée à l'entrée de la salle des ventes dans la rue principale, je tombai sur

David.

— Je t’attendais, dit-il. Ça ne te ressemble pas de manquer la vente des ours. Tu aurais pu les avoir pour une bouchée de pain.

— Un camion s’est mis en travers de la route et je me suis retrouvée coincée – excuse-moi...

— Je t’accompagne. L’un des ours n’a même pas atteint le prix de réserve. En fait, j’ai failli l’acheter pour toi, c’était l’ours blanc Dicky Bear.

— Quoi ?

L’espace d’un instant, j’oubliai tout le reste. J’étais franchement déçue. J’étais persuadée que l’ours partirait pour un montant bien supérieur au prix de réserve fixé à 3 000 livres. Un sentiment d’abattement, certes irrationnel, m’envahit.

— Je ne savais pas que tu le voulais à ce point, me taquina David, mais son sourire disparut bientôt. Qu’est-ce qui se passe, minou ? Ça va ?

En entendant ce surnom ridicule, j’eus un pincement au cœur. Soudain, j’eus la nostalgie de mon ancienne vie, j’eus envie de retrouver cette familiarité et cette sécurité que me procurait l’homme dont j’avais partagé la vie pendant plus de dix ans. Un homme qui m’avait toujours soutenue, aimée, même si au bout du compte il n’avait pas pu s’engager avec moi.

— Ça fait longtemps que tu ne m’as pas appelée comme ça, murmurai-je.

— Allez, dit-il gentiment, laisse-moi t’offrir un thé et tu pourras tout me raconter – ou rien du tout, comme tu voudras.

— Je ne suis pas certaine que ça soit une bonne idée.

Pourtant, à l’instant où je prononçai ces mots, je sus que je voulais parler avec lui. En même temps, je n’étais pas stupide. Comme je l’avais soupçonné quand il s’était pointé à l’Empire de l’antiquité, David avait parcouru plus de trois cents kilomètres depuis Londres pour une bonne raison, et cette raison n’avait rien à voir avec moi.

— À une condition, dis-je.

— Je t’écoute.

— Que tu me parles de cette fameuse affaire sur laquelle tu travailles.

Il rit.

— Marché conclu.

Nous trouvâmes un café, le Eileen, avec de grandes baies vitrées qui s’ouvraient sur la rue au milieu des boutiques de charité, des bureaux de paris et des établissements de prêt sur gage.

— Entrons, dit David.

Je le regardai avec surprise. Jamais il n’aurait mis les pieds dans un endroit pareil un an auparavant.

— Sérieusement, c’est là que tu veux manger ?

— Ils servent un excellent petit déjeuner toute la journée. Il n'y a pas mieux, crois-moi.

Quelques marches descendaient jusqu'à la salle où étaient disposées des tables en Formica rouge et des chaises en métal avec une assise en plastique rembourré. L'endroit était bondé de clients, des travailleurs pour la plupart. Ça sentait le lard.

— Bonjour Eileen.

David interpella une dame entre deux âges vêtue d'une robe d'intérieur ornée de motifs floraux démodés. Elle le salua d'un sourire.

— Va t'asseoir, me dit-il. Il faut commander au comptoir. Qu'est-ce que tu veux ?

— Juste un thé, répétai-je, et je pris la seule table libre, à côté de la fenêtre embuée.

David se dirigea vers le comptoir pour passer commande. Je le vis discuter et plaisanter avec Eileen. Quelques clients se retournèrent, nous regardant tour à tour. Ils se demandaient sans doute si nous étions à nouveau ensemble. Certains se donnèrent des coups de coude et se mirent à chuchoter. David s'arrêta pour leur parler, ce qu'il n'aurait jamais fait avant. Cette façon de se sentir supérieur aux autres m'avait toujours irritée et en le regardant dans sa veste Barbour toute neuve, je me demandai s'il avait vraiment changé.

Delia croyait que Lenny avait changé. Guy aussi, et pourtant l'ancienne vie de son père avait fini par le rattraper, comme le font toutes les anciennes vies.

David revint avec deux tasses de thé et s'assit en face de moi.

— Depuis mon arrivée lundi, je suis entré dans chacun de ces magasins de charité... Kat, qu'est-ce qui se passe ?

Il tendit le bras pour prendre ma main mais je m'empressai de la poser sur mes genoux.

— Rien, vraiment. Pourquoi tu ne me dis pas la raison de ta présence ici ? On a conclu un marché, tu te souviens ?

— Tu sais bien que je ne peux pas.

— Tu avais promis.

— Et tu savais parfaitement que je ne te dirais rien alors arrêtons ces bêtises, dit-il en me regardant droit dans les yeux. Parle-moi plutôt du capitaine de corvette Guy Evans de l'Escadrille aéronautique 825.

J'étais interloquée.

— Je ne me rappelle pas t'avoir dit tout ça.

— Ton pilote d'hélicoptère vient d'acheter la Grange de Larcombe, tout près de Little Dipperton, pour quatre cent vingt-cinq mille livres, poursuivit David. Il était marié à une artiste allemande mais ils ont divorcé il y a un an. Pas d'enfants.

J'étais atterrée.

— Tu t’es renseigné sur lui ?

Je savais bien sûr que David avait accès à toutes sortes de données privées, c’était son métier après tout, je n’en étais pas moins contrariée.

— Ce sont des informations privées.

— Peut-être, dit David, mais mes intentions sont sincères. Je veux juste m’assurer que mon successeur est un type bien.

— Je ne veux pas parler de ma vie privée, répliquai-je. Ni de la tienne, d’ailleurs. Ce n’est pas pour ça que j’ai accepté de prendre le petit déjeuner avec toi.

— Très bien alors, dis-moi comment se porte ta société Les Collections de Kat, vente et estimation ?

J’étais ravie de parler de mon activité et bientôt nous évoquâmes notre passion commune, l’art et les antiquités, comme si nous vivions toujours ensemble.

Doucement, j’orientai la conversation sur le manoir de Honeychurch et la journée portes ouvertes pour voir s’il allait mentionner la fraude à l’assurance. Il n’en fit rien, ce qui confirma mes soupçons. C’était bien la raison de sa présence ici. Il savait quelque chose sur les montres à gousset et je supposais que c’était lié à la vente aux enchères du jour chez Luxtons. Quand je lui parlai du faucon momifié, il prit l’affaire au sérieux.

— Les quatre personnes qui ont touché le faucon ont soit péri, soit disparu... Intéressant, dit-il, l’air songeur.

— C’est de la superstition ridicule, non ?

— J’ai l’esprit ouvert, là-dessus. (Il finit la dernière bouchée de ses œufs au lard.) Pense à la malédiction des pharaons. L’oiseau a été enfermé durant des décennies dans un sarcophage au grenier. Il a peut-être saigné sans que personne ne s’en aperçoive pendant qu’il était là-haut.

— Harry a reconnu que son amie avait versé quelques gouttes de cochenille le long des attaches. Je suis sûre que Rupert va être furieux.

— Je peux venir voir le faucon ? demanda David. Je ne rentre pas à Londres avant demain après-midi si tout se passe bien.

— Je ne pense pas que ça soit une bonne idée.

Il risquait fort de reconnaître un objet figurant sur la liste des objets disparus.

— Tu veux dire que ta mère n’approuverait pas ? Krystalle Storm, l’auteure de romances internationalement reconnue ?

— Tu as promis d’emporter ce secret dans la tombe, lui rappelai-je.

Il posa la main sur son cœur.

— Je tiendrai parole, je le jure.

Nous restâmes silencieux quelques secondes. Je regardai par la fenêtre et tressaillis.

Lenny Evans sortait de Prestige Pawnbrokers sur le trottoir d'en face. Il portait un gros manteau, un bonnet en laine noire et ses yeux lançaient des éclairs. Je me demandai si Guy était avec lui.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda David. On dirait que tu viens de voir un fantôme.

— Je ne sais pas. Je viens de voir... un de mes clients sortir de l'établissement de prêt sur gage juste en face.

— Un client ?

— En fait... non, ce n'est pas un client. C'est le père de Guy.

— Et tu crois qu'il mijote quelque chose ?

— Il ne m'inspire pas confiance et je ne l'aime pas.

— Tu veux savoir ce qu'il trame ? Tu as toujours eu de l'intuition alors profite de ma présence pendant que je suis encore là.



David me prit par le bras et nous nous faufileâmes entre les voitures pour traverser la rue encombrée. Son empressement à m'aider me semblait suspect. Et tout à coup, une idée horrible me vint à l'esprit. Quelle idiote j'étais ! Lenny avait peut-être trouvé les montres à gousset quelque part et cherchait à les mettre en gage. Mais il était trop tard pour faire marche arrière. David poussait déjà la porte de Prestige Pawnbrokers, en activité depuis 1912.

J'observai la devanture à double orientation. Elle était remplie d'articles dépareillés : des étagères où étaient exposés de vieilles lampes et des téléphones à cadran, un saxophone, un manteau de fourrure, un cygne empaillé et une vitrine en verre avec des bijoux. Un homme qui aurait pu jouer dans *Sopranos* se leva de derrière le comptoir quand nous entrâmes. En bruit de fond, une station de radio annonçait les résultats des courses hippiques « en direct de Doncaster ».

— Salut Bill, dit David. Je parie que vous ne vous attendiez pas à me revoir si vite. (Il se tourna pour me présenter.) C'est mon amie, Kat Stanford, Kat, je te présente Bill Sykes, à ne pas confondre avec son homonyme d'*Oliver Twist*.

Bill semblait sur ses gardes.

— Je vous ai déjà dit de jeter un coup d'œil dans ma boutique. Je n'ai rien à cacher. Je respecte les règles. Je suis là depuis cinquante ans et mon père était déjà dans le métier...

— Oui, oui, j'ai bien compris. Juste une petite question. L'homme qui est sorti d'ici il y a quelques minutes ? Celui avec un bonnet noir, vous savez qui c'est ?

— Oui, le commandant Leonard Evans. J'ai lu des articles sur lui dans la presse, dit Bill. Il a sauvé un tas d'enfants coincés dans une grotte. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a ?

David se raidit. Je sentais son excitation et réalisai à cet instant que j'avais retenu mon souffle moi aussi.

— Je vous avais dit de ne pas me mentir, Bill. Montrez-moi les montres.

— Les montres ? répéta Bill en secouant la tête. Je ne vois vraiment pas de

quelles montres vous voulez parler.

— C'est mon dernier avertissement, dit David d'un ton glacial.

— Pour qui vous vous prenez à la fin ? Vous n'avez pas le droit de me menacer, répliqua Bill d'un ton destiné à hérissier David. Il est venu récupérer un collier et des boucles d'oreilles en cristal qu'il avait déposés il y a six semaines...

— *Un collier* ? répéta David d'un ton brusque.

Bien sûr ! C'étaient sans doute les bijoux de Delia. Lenny était abject. Il avait dû les mettre en gage contre de l'argent liquide et maintenant qu'Angus était mort, il les rachetait.

Bill sortit un vieux livre de comptes avec une reliure en cuir de sous le comptoir et l'ouvrit. Il le tourna vers nous et tapota de son doigt manucuré la description – collier avec sphère en cristal de roche art déco Pools of Light, boucles d'oreilles assorties.

— Malheureusement la parure est partie, poursuivit-il. Je l'ai vendue la semaine dernière. Il n'était pas content mais c'est un risque à prendre. C'est ce que je lui ai dit.

— Merci, dit David. Autre chose ?

— Il a dit qu'il allait à la vente aux enchères.

Une fois dans la rue, David consulta son téléphone.

— Merde, un appel en absence. Il faut que je passe à la salle des ventes.

— Moi aussi.

Il me prit par la main pour traverser la rue, juste au moment où Lenny passait au volant du Freelander de Guy. Il était seul. Nos regards se croisèrent. L'angoisse me noua l'estomac. Non seulement il m'avait vue sortir de l'établissement de prêt sur gage mais en plus il m'avait surprise main dans la main avec David.

Quand nous arrivâmes au Luxtons, j'étais à cran. La déception de David chez le prêteur sur gage s'était muée en euphorie. Cette humeur m'était familière. Ça voulait dire qu'il était sur le point d'élucider une affaire.

Johnny, un homme petit et trapu, la soixantaine, nous accueillit à la porte. Je le connaissais bien. Il supervisait le catalogage de tous les objets qui passaient par l'entrepôt pour atterrir dans la salle des ventes. Mais ce matin-là, il avait la mine grave.

— Je suis désolé, monsieur Wynne...

Il s'interrompit quand il me vit.

Le visage de David se décomposa.

— Vous pouvez parler devant Kat, dit-il d'un ton cassant. Alors allez-y !

— Les deux montres à gousset ont été retirées de la vente.

— *Quoi* ? (David était furieux.) Quand ?

— Il y a une heure environ.

— Je vous avais dit de m'appeler immédiatement ! s'exclama David.

— Je vous ai laissé un message, répliqua Johnny, sur la défensive.

David sortit à nouveau son téléphone de sa poche et marmonna quelque chose dans sa barbe.

— Le vendeur a-t-il précisé pourquoi il les retirait de la vente ?

— Quand il les a apportées lundi en fin d'après-midi, je n'étais pas là. George lui a conseillé d'attendre la vente de montres anciennes qui aura lieu au printemps mais il n'a rien voulu entendre. Il a insisté pour que les montres soient présentées à la vente d'aujourd'hui. Je suppose qu'il a changé d'avis, dit Johnny en haussant les épaules.

— Et George est de repos aujourd'hui ? demanda David.

— Il est parti au ski. Il ne reviendra pas avant le mois de janvier. Je crois vous l'avoir déjà dit.

— Racontez-moi ce qui s'est passé aujourd'hui.

— Le type s'est pointé il y a une heure environ, il a dit qu'il allait écouter le conseil de mon collègue. J'ai un reçu signé... ici.

Il sortit un bout de papier de sa poche.

David retourna le reçu, visiblement contrarié.

— C'est juste un nom et un numéro de téléphone. Où est l'adresse ?

— Il a apporté ces montres avec leur certificat d'authenticité. Il a respecté les règles. Je les lui ai rendues. Qu'est-ce que je pouvais dire ? À présent, si vous voulez bien m'excuser.

Il se détourna en marmonnant.

David me tendit le reçu.

— Ce nom te dit quelque chose ?

Je regardai le bout de papier, stupéfaite. « Angus Fenwick », pouvait-on lire.

— Tu le connais, dit David. Je le vois à ton expression. C'est quelqu'un qui vit au domaine ?

— Je ne sais rien, m'empressai-je de dire.

Je n'arrivais pas à croire que Lenny se soit fait passer pour Angus.

Je m'attendais à essuyer les foudres de David mais il se contenta de dire :

— Écoute, abrégeons. Tu sais que je suis au courant pour la fraude à l'assurance en ۱۹۹۰. Et oui, c'est la raison de ma présence ici, même si j'avais aussi très envie de te revoir.

Je ne répondis pas.

— Je sais que tu as une copie du rapport de police et une liste des objets prétendument volés cette nuit-là. Ces montres figuraient sur la liste, Kat. Tu veux que je te les décrive ?

Il n'obtint toujours pas de réponse de ma part.

— Je vois, tu refuses de parler, lâcha David, au comble de l'exaspération.

Tu ne dois rien à ces gens ! Un délit a été commis. J'ai besoin de ton aide.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, murmurai-je en fixant le sol.

Je sentis ses doigts sur mon menton qu'il fit pivoter vers lui.

— Kat, tu as des ennuis ? demanda-t-il gentiment.

— Non, bien sûr que non.

— Est-ce que c'est en lien avec ta mère ?

— Ma mère ! m'exclamai-je. Non ! Pas du tout.

— Alors ça doit être ton petit ami. Tu le protèges !

Il lâcha mon menton. La déception se lisait sur son visage.

— Si tu ne veux rien me dire, je ne pourrai pas t'aider. Je vais résoudre cette affaire. Tu le sais. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu étais intègre avant.

Et sans un mot de plus, il me prit le reçu des mains, le fourra dans sa poche et s'éloigna à grandes enjambées.

Sa remarque m'avait blessée car il y avait un fond de vérité dans ses accusations. Jamais je n'aurais trahi la famille Honeychurch. Bizarrement, ma mère et moi étions convaincues que les maîtres actuels du domaine ignoraient tout de cette fraude à l'assurance. Mais David avait raison. Pourquoi me sentais-je obligée de garder le secret ?

Je n'avais plus le cœur à assister à la vente aux enchères. Je voulais rentrer chez moi le plus vite possible.

Ce n'est qu'en franchissant l'entrée de service du domaine que je repensai aux paroles de Johnny.

Lenny avait apporté les montres lundi en fin d'après-midi. Le corps d'Angus n'avait été découvert que mardi. Lenny savait donc déjà qu'il était mort. D'une manière ou d'une autre, il était impliqué dans sa disparition. Cette pensée me donna la nausée.

Lenny ne pouvait pas savoir pour la fraude à l'assurance. Il ignorait que les montres à gousset figuraient sur la liste des objets d'art à surveiller et que le signalement de leur disparition enclencherait une enquête. La précaution qu'il pensait prendre en usurpant l'identité d'Angus se retournait finalement contre lui.

Mais où avait-il donc trouvé ces montres ?

En arrivant au hangar à calèches, je vis le véhicule de police de Shawn garé dans la cour. Je ralentis, me demandant si je devais passer chez ma mère finalement. Elle remarquerait immédiatement que quelque chose avait changé entre nous. Mais Shawn avait peut-être des nouvelles de Peggy.

Il était assis dans la cuisine de ma mère, en train de siroter un breuvage dans un minuscule verre à liqueur. Il se leva d'un bond, tout sourire. Il semblait si heureux de me voir que j'en rougis.

— J'allais partir, dit-il. Je te cherchais.

— Ils ont retrouvé Peggy, annonça ma mère.

— Dieu merci !

Quel soulagement ! Peggy était saine et sauve. Il était temps de tout raconter à Shawn, sauf que... non, c'était impossible. Pas encore.

— Où était-elle ? demandai-je.

— Elle était tombée dans une sorte de bunker abandonné, expliqua ma mère.

— C'était une base opérationnelle construite pendant la guerre, ajouta Shawn. Elles sont dispersées dans tout le Devon.

— Harry va être dans tous ses états quand il va l'apprendre, dis-je. Où était-ce exactement ?

— Étrangement, en plein milieu des bois, pas du tout à proximité d'un sentier.

— Mais elle va bien ?

— Elle a la cheville foulée et un début d'hypothermie, mais oui, elle va se rétablir. Elle reste en observation au Cottage Hospital de Totnes. Quelques jours seulement, dit Shawn en levant son verre. Alors on fête ça avec un verre de Gin Honeychurch.

Ma mère me tendit un grand verre de gin tonic et nous trinquâmes au retour de Peggy parmi nous.

— Tu n'es pas en service ? demandai-je à Shawn.

— Oh, c'est juste une petite goutte. (Il sourit.) Et je dois dire qu'il est excellent. Tu seras ravie d'apprendre que j'ai inspecté la distillerie d'Iris et je pense que le moins on en parlera, le mieux ça sera.

Il vida son verre et se dirigea vers la porte. Alors qu'il s'apprêtait à sortir, il ajouta :

— Ah ! Au fait, Lala Fenwick est partie. Violet a dit qu'un taxi est venu la chercher pour l'emmener à la gare de Totnes. Elle n'a pas payé sa note. Quand Clive s'est rendu à Totnes pour savoir quel train elle avait pris, il a trouvé la voiture de location.

— N'est-ce pas étonnant ? dit ma mère.

— On va regarder les enregistrements de vidéosurveillance de la gare. Je crois que celui qui a déplacé la voiture a voulu nous faire croire qu'Angus était retourné à Londres tout seul.

— Dieu du ciel ! s'exclama ma mère.

— Le plus troublant dans l'histoire, c'est que nous avons trouvé les clés de voiture sur Angus, ainsi que son téléphone.

— Comment sa voiture a-t-elle atterri à la gare ? demanda ma mère.

— Le coupable a dû court-circuiter les fils ou la remorquer, dit Shawn. Espérons que la vidéosurveillance nous fournira la réponse.

J'eus un pincement au cœur. Le Freelander de Guy était équipé d'une boule

d'attelage.

— On a pu ouvrir la boîte à gants dans le véhicule de location, poursuivit Shawn. Il y avait une carte d'état-major de Little-Dipperton sur laquelle le domaine de Honeychurch avait été entouré en rouge. On a trouvé aussi la facture d'un téléphone à carte rechargeable et des coupures de journaux concernant le commandant Evans.

J'étais incapable de parler.

— J'ai l'impression que tu ne me dis pas tout, Kat ? fit remarquer Shawn.

Que dire ? Devais-je rapporter la conversation que j'avais eue avec Guy à propos de son père ? Je restai là, immobile, consciente qu'il attendait une réponse.

— Lala n'était pas enceinte, lâchai-je.

— Ah, dit Shawn qui ne semblait pas du tout surpris.

— Elle n'était pas enceinte ? répéta ma mère d'une voix perçante. Pourquoi a-t-elle prétendu le contraire ?

— Tu *savais* qu'elle n'était pas enceinte, dis-je à Shawn.

— Nous avons travaillé avec la gendarmerie du North Yorkshire, admit-il. Elle n'était pas la femme d'Angus non plus.

— Pas sa *femme* ? répéta ma mère.

— Un vrai perroquet, fis-je remarquer en regardant ma mère.

Shawn sourit.

— Mais j'ai le plaisir de vous confirmer qu'elle détient bien le record de limbo.

— En voilà, une bonne nouvelle ! dit ma mère d'un ton pince-sans-rire.

— Ce n'est pas parce qu'on est une toute petite unité qu'on ne travaille pas sérieusement. Je ne le répéterai jamais assez, insista Shawn.

— Et l'accident de Nick Bond ? demandai-je.

— On est en train de relever des échantillons de peinture sur la Range Rover de monsieur le comte et sur le Freelander de ton petit ami.

Je brûlais de dire à Shawn que Guy avait prêté son Freelander à son père mais il risquait de me poser des questions auxquelles je ne pouvais pas répondre pour l'heure.

— Nick s'était fait beaucoup d'ennemis, poursuivit Shawn. On est en train de récupérer des informations sur son téléphone.

— Mais... je croyais qu'il avait été volé ? L'autre soir dans le cimetière, quand il a été agressé, il nous a dit qu'on le lui avait volé.

— Il a menti. Il a dit à ses parents qu'il l'avait jeté dans les broussailles.

— Mais il a été frappé à la tête. Comment a-t-il fait ?

— Il a reçu deux coups. D'après sa mère, l'agresseur l'a d'abord frappé à l'épaule et a essayé de s'emparer de son téléphone. Nick l'a lancé dans les broussailles avant d'être frappé une deuxième fois et de perdre connaissance.

Quand il est venu récupérer sa moto lundi, il a repris son téléphone aussi.

— C'est ce que tu cherchais dans les broussailles dimanche soir ? demandai-je.

— Non, répondit Shawn en secouant la tête. Je l'ai cru quand il m'a dit qu'on avait volé son téléphone. Je cherchais ce qui aurait pu servir à le frapper.

Je me souvins que Nick avait refusé d'admettre devant Guy qu'il avait été agressé. Ce qui ne faisait que confirmer mes soupçons. Le coupable devait être Lenny.

— Nick savait qui l'avait agressé ?

Shawn secoua la tête.

— Bien sûr, sa famille et les Honeychurch sont en très mauvais termes. Ce n'est un secret pour personne. D'après Lady Lavinia, Nick lui aurait dit qu'il détenait sur eux des informations capitales qui pourraient facilement ruiner leur réputation.

— Vous ne pensez tout de même pas que l'agresseur est monsieur le comte ? dit ma mère, consternée. Je ne l'ai jamais considéré comme un homme violent.

— Des témoins disent avoir vu monsieur le comte s'entretenir avec Nick au cimetière dimanche soir. Je suis certain que nous allons tirer cette affaire au clair. Mais je ne risque pas d'avancer si je reste ici.

Sur quoi, il partit.

Je racontai à ma mère tout ce que je savais, y compris ce que je n'avais pas dit à Shawn. Elle m'écouta, bouche bée, choquée par le chantage, scandalisée par la tromperie de Lenny et peinée pour son amie avec qui elle était étonnamment protectrice.

— Mais le coup de la grossesse ? dit-elle, étonnée. Pour qui il se prend, ce Lenny ? Pour Mick Jagger ?

— D'après Guy, il y croyait vraiment.

— Je t'ai dit que les gens ne changeaient pas. Mais réflexion faite, je crois vraiment que Shawn a changé, lui.

En repensant au baiser de Shawn, je détournai les yeux. Je ne pouvais pas affronter le regard de ma mère.

— Tu crois vraiment que je suis aveugle ? me taquina-t-elle. Quelque chose a changé entre vous. Je l'ai vu à l'instant où tu es entrée dans la cuisine. Tu te souviens d'*Orgueil et préjugés* ? Il y a cette scène où Georgiana Darcy joue du piano à Rosing Parks et quelqu'un mentionne Wickham. Elizabeth vient à la rescousse de Georgiana pour lui éviter d'être humiliée. Après quoi, Darcy semble vouloir la dévorer. Ce « J'ai-envie-d'arracher-tes-vêtements » qui couve...

— Je ne veux pas en parler.

— Moi, si ! Shawn et moi avons eu une conversation très agréable avant ton arrivée. Delia avait raison, il a bien suivi une thérapie du deuil. Il a dit qu'il avait compris qu'il était prêt à te donner son cœur ; qu'il ne pouvait pas vivre sans toi et que s'il devait se battre pour toi, il le ferait.

— Très drôle. C'est sans doute ce que tu as écrit ce matin dans *Trahie* !

— Moi ? (Ma mère posa la main sur son cœur.) Je jure que c'est ce qu'il a dit. D'accord, peut-être pas mot pour mot mais c'est ce qu'il pensait en tout cas.

Nous nous esclaffâmes et je me sentis un peu mieux.

— Tu es incorrigible !

— Et toi, tu es très demandée, savoure ton succès, ma chérie ! Quand tu vieilliras, tu repenseras à l'époque où trois soupirants se disputaient ton



attention.

— Ne sois pas ridicule, dis-je en prenant la bouteille de gin.

— Et Guy dans tout ça ? Tu le pousses déjà vers la sortie ?

— Je t'ai dit que je ne voulais pas en parler.

— Eh bien, dis-moi au moins ce que tu ressens pour Dylan.

Cette fois, je ne pris même pas la peine de corriger son erreur volontaire. Elle savait très bien qu'il s'appelait David en réalité.

— Je suis un peu troublée, à vrai dire. Il a tellement compté dans ma vie, dans ma vie d'avant en tout cas. Et quand je l'ai revu, j'ai éprouvé des sentiments contradictoires. Il semblait différent. Il m'a presque fait de la peine.

— Je suis sûre qu'il n'est pas content parce que tu as été encore une fois plus rusée que lui.

— Je n'ai pas été plus rusée. Nous avons juste eu de la chance.

— J'aime quand tu dis : « *Nous* avons eu de la chance », dit ma mère en souriant. Nous faisons partie de la famille Honeychurch en quelque sorte et c'est pour ça que nous voulons les protéger.

Je réalisai qu'elle avait raison.

— Oui, je suppose.

— Ici, on se serre les coudes, on se couvre, poursuivit-elle. Mais crois-moi, Lenny aura ce qu'il mérite. La vie s'en chargera !

— Qui aura ce qu'il mérite ?

Nous n'avions pas entendu Delia entrer. Elle semblait furieuse.

— On parlait de l'ancien petit ami de Kat, David, s'empressa de dire ma mère. Qu'est-ce qui se passe ?

— J'en ai marre, expliqua Delia en clignant des yeux.

Ma mère désigna d'un mouvement de tête la bouteille de gin sur la table de la cuisine.

— Shawn vient de me donner son feu vert. Les affaires reprennent. Sers-toi un verre et raconte-moi ce qui se passe.

Delia enleva son manteau et le jeta au sol.

— C'est à cause de Lenny.

— Tu m'étonnes ! Moi aussi, je serais furieuse à ta place. Elle n'était pas enceinte. C'était juste une ruse.

— Enceinte ? Qui n'était pas enceinte ?

Delia prit un verre sur le buffet et le remplit à ras bord de gin pur en fronçant les sourcils.

— Cette jeune fille. Lala, la danseuse de limbo au night-club Peppermint Panda.

— Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans ? demanda Delia avec impatience. Non, j'en ai marre de Lenny, je vais divorcer. Au diable la reine

et ses médailles !

— Je t'avais dit : quand on chasse le naturel, il revient au galop.

— Si tu continues à me casser la tête avec cette aventure de rien du tout, je m'en vais, fulmina Delia. Je parle des problèmes d'argent de Lenny.

— Personne ne devrait céder au chantage, approuva ma mère. Mais il l'a bien cherché quelque part.

— Quel chantage ? De quoi parles-tu ? demanda Delia. Il s'est fait avoir par une société d'investissement nigériane à Lagos... Quoi ? Pourquoi vous me regardez comme ça ?

— Euh... on est juste surprises que Lenny ait pu se faire arnaquer, dis-je.

— Toutes nos économies y sont passées. Quand le relevé de compte est arrivé, j'ai mis la main dessus avant lui. Des retraits d'argent qui s'élevaient à des milliers de livres.

— Une société d'investissement nigériane, répéta ma mère. On aura vraiment tout vu !

— Et Peggy qui revient avec ça ! rumina Delia. Elle est trop vieille ! Elle devrait prendre sa retraite. Je ne peux pas vivre comme ça.

Elle vida son verre, le reposa à grand bruit sur la table, tout en laissant échapper un chapelet de jurons qui aurait fait rougir un charretier.

— Vas-y... vide ton sac, dit ma mère.

— J'étais bien tranquille quand je vivais toute seule, décréta Delia. J'aimais l'idée d'être mariée à un héros, mais je n'avais pas besoin de l'avoir sur le dos tous les jours.

— Oh, laissa échapper ma mère, surprise.

— Tu ne peux pas comprendre, poursuivit Delia. On se voyait rarement et ça m'allait très bien.

— Tu as vite fait de changer de discours. Il y a encore quelques semaines, tu serais morte sans lui !

Delia ignore sa moquerie.

— Quand on prenait nos petites vacances, c'était toujours merveilleux et romantique.

— Ah, fit ma mère en hochant la tête d'un air entendu. C'est difficile de filer le parfait amour quand les réalités de la vie nous rattrapent. Je m'en doutais.

— Le voir comme ça, jour après jour... je me sens prise au piège ! J'étouffe ! Et il veut qu'on quitte le domaine à cause de toute cette histoire avec le cottage de Peggy et de la fureur de la comtesse douairière. Il a demandé à Guy de lui prêter de l'argent pour acheter un voilier ! Il veut qu'on fasse le tour du monde avec. Je n'ai aucune envie de faire le tour du monde en voilier. Guy est furax. Il a acheté la Grange de Larcombe pour être plus près de nous. Quel gâchis !

Elle se mit à sangloter bruyamment.

Je ne savais pas quoi dire. La vie de Lenny était en train de s'écrouler.

Heureusement, le téléphone sonna. Ma mère se leva d'un bond pour décrocher.

— C'est la petite Française. Elle est dans tous ses états.

— Fleur ? demandai-je.

— Elle n'est pas vraiment française, rectifia Delia. Elle vous cherche partout au fait.

Je pris le combiné mais Fleur ne me laissa pas le temps de parler. Elle jacassait à toute vitesse et le timbre de sa voix commençait à m'inquiéter.

Finalement, je compris ce qu'elle disait.

— Comment ça, Harry est parti à la carrière ?

— Il est parti à la recherche de la cuisinière, dit Fleur.

— Mais... Peggy Cropper a été retrouvée hier soir. Il est parti quand ?

— Il y a deux heures à peu près. Il a pris le quad jusqu'aux limites du domaine et m'a dit qu'il ferait le reste du chemin à pied.

— Il a pris son talkie-walkie ?

— Je... je ne sais pas, dit piteusement Fleur.

— Il doit toujours le prendre quand il part.

— Il a dû le faire alors, balbutia Fleur.

— Qui lui a dit que Peggy était à l'ardoisière ?

Fleur hésita.

— Il a prétendu qu'il ne savait que le strict minimum mais il a...

— Quoi Fleur ? Il a quoi ?

— Il a dit qu'il pensait qu'elle était peut-être dans les galeries souterraines et qu'il savait comment y accéder.

Je me figeai.

— Je vais aller le chercher. Tu ferais mieux de prévenir immédiatement son père.

— Non ! s'exclama Fleur. Monsieur est déjà tellement furieux. Harry lui a dit pour le faucon.

— C'est trop bête, dis-je, mais au fond, j'étais ravie que Harry ait tenu sa promesse. Reste où tu es. Garde ton téléphone allumé. Je te recontacterai.

Je mis fin à l'appel et rapportai le message de Fleur à ma mère et à Delia qui semblait s'être remise de sa crise de larmes grâce à ce dernier rebondissement.

— Cette fille ne me dit rien qui vaille, commenta-t-elle. Monsieur le comte a piqué une crise quand monsieur Harry lui a parlé du colorant alimentaire versé sur cet oiseau mangé par les mites. Cette petite sotte a dit que c'était l'idée de Harry. Il était dévasté. Pauvre garçon. Monsieur le comte l'a envoyé dans sa chambre.

— C'était quand ? demandai-je.  
— Hier soir. Il a été privé de sortie jusqu'à la fin de la semaine.  
— La punition a été très efficace, on dirait. Il a dû se sauver, fit ma mère.  
— Maman, appelle Shawn s'il te plaît et dis-lui que je retourne à la carrière.  
— Et moi, je vais appeler Guy, lança Delia d'un ton plein de sous-entendus.  
Après tout, c'est votre petit ami.

— Mais on n'a pas besoin de Lenny, ajouta ma mère.  
— Ne crains rien, répondit Delia. Lenny est allé voir notre conseiller bancaire à Newton Abbot. Il voulait lui demander s'il y avait un moyen de récupérer l'argent qu'il a envoyé à cet escroc à Lagos.

— Je lui souhaite bien de la chance, lâcha ma mère d'un ton pince-sans-rire.

Elle me suivit jusqu'à la porte d'entrée, l'air inquiète.  
— Je pense vraiment que tu devrais laisser Shawn s'en charger. Dis-lui d'emmener son chien. (Elle réfléchit un instant.) Tu veux que je vienne avec toi ?

— Ça va aller, dis-je. Mais n'oublie pas de lui expliquer où je suis.

Je garai ma voiture derrière l'église et poursuivis à pied sur la voie verte. Harry avait dû laisser son quad au portail là où s'arrêtaient les terres des Honeychurch et où commençait le sentier qui traversait les bois de Larcombe.

J'allongeai le pas. Si mon intuition était la bonne, il avait dû laisser un talkie-walkie dans le compartiment de rangement de son quad. Une fois que je l'aurais récupéré, je pourrais le contacter.

Effectivement, je trouvai dans le compartiment un Motorola T402 jaune vif. Par chance, il était chargé et le code de configuration permettant de sélectionner la bonne fréquence était collé à l'arrière de l'appareil.

Mon soulagement était tel que j'étais presque euphorique. Je m'empressai d'allumer le talkie-walkie. Des grésillements m'agressèrent l'oreille.

J'appuyai sur le bouton.

— J'appelle le chef d'escadrille James Bigglesworth, vous me recevez ? À vous !

Je ne savais pas si j'avais utilisé la bonne terminologie mais ça me paraissait correct.

Pas de réponse.

J'essayai deux fois encore sans plus de succès.

Je rejoignis en courant l'endroit où Harry et moi étions entrés dans la carrière la veille au matin. Le crépuscule descendait. La température avait dégringolé. Je me hâtai sur le chemin, de plus en plus nerveuse à mesure que j'approchais du village de mineurs en ruine.

J'atteignis enfin la clairière devant le petit lac. Un silence inquiétant

régnait. Une fine brume dérivait à la surface de l'eau.

Bien qu'il ne fût pas encore nuit, j'activai la fonction « lampe de poche » sur le talkie-walkie de Harry et scrutai les alentours en appelant le petit garçon. Pas de réponse.

Le faisceau puissant illumina l'entrée des galeries souterraines. Je constatai avec soulagement que les planches n'avaient pas bougé. Mais s'il n'était pas là-bas, où se cachait-il ?

J'appuyai sur le bouton de l'appareil et tentai de le joindre à nouveau, en vain.

Shawn avait dit que Peggy Cropper était tombée dans un bunker de la base opérationnelle. Harry l'avait-il trouvé ?

Je rejetai aussitôt cette idée. Harry était venu jusqu'ici parce qu'il s'était mis en tête de chercher Peggy. Il ignorait qu'on l'avait retrouvée dans un bunker. Il devait être là quelque part.

Exaspérée, je tentai à nouveau de le joindre avec le talkie-walkie sans m'adresser à son *alter ego*, cette fois. J'avais de plus en plus froid.

— Harry, dis-je avec lassitude. Je sais que tu m'entends. Ce n'est pas drôle. Sors de ta cachette, tout de suite.

*Toujours pas de réponse.*

Mon exaspération se mua en malaise tenaillant. Quelque chose ne tournait pas rond. Quelque chose clochait.

J'appuyai sur le bouton une dernière fois.

— Très bien Harry, dis-je. Fais comme tu veux. Je rentre à la maison.

Je laisserais Shawn s'en occuper, ou plutôt non, Rupert. Après tout, c'était le père de Harry.

À cet instant, j'entendis des chaussures crisser derrière moi. Je me retournai. Une silhouette se tenait dans l'ombre de la centrale hydraulique en ruine.

— Harry, dis-je nerveusement. C'est toi ?

— Non, ce n'est pas Harry, répondit une voix amicale. J'ai pensé que vous auriez besoin d'un coup de main pour retrouver le petit bonhomme.

C'était Lenny.

Je rangeai rapidement le talkie-walkie dans ma poche.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demandai-je.

— Drôle de façon de dire bonjour ! plaisanta Lenny. Fleur m'a appris que Harry était descendu à la carrière. Elle était inquiète à juste titre d'ailleurs. Biggles a besoin de notre aide.

Je restai immobile, ne sachant que faire. D'après Delia, Lenny s'était rendu à Newton Abbot. Il avait dû changer d'avis.

— Elle nous a appelés à la grange, poursuivit-il. Elle était complètement paniquée.

— Pourquoi vous appellerait-elle là-bas ?

— Elle vous cherchait partout pour vous prévenir que Harry était parti à la recherche de Peggy Cropper. Il ne savait pas qu'elle avait été retrouvée.

— Oui, dis-je en scrutant les alentours. Guy est avec vous ?

— Il est allé chercher un rouleau de corde à la maison.

— Un rouleau de corde ? Pourquoi aurions-nous besoin d'un rouleau de corde ?

— Pour sauver Biggles.

Harry était donc bien là. Un sentiment d'angoisse m'envahit.

— Où est-il ? Il est blessé ?

Lenny s'approcha de moi en souriant. Machinalement, je reculai.

— Notre illustre chef d'escadrille s'est juste retrouvé piégé dans le boyau d'accès. (Il montra l'autre côté de la carrière.) C'est là-bas. Il a été percé à la fin du xix<sup>e</sup> siècle pour transporter la dynamite de la route en haut jusqu'au site d'extraction en bas.

Il n'était guère étonnant que Harry se fût aventuré là-bas. C'était exactement le genre de choses qu'il aimait faire. Pourtant, j'étais sur mes gardes.

— Comment l'avez-vous trouvé ? demandai-je.

— L'instinct, vous savez ce que c'est ! Du calme, ma belle. Vous n'ignorez pas que c'est mon domaine de compétence. Nous avons juste besoin d'un rouleau de corde. Guy va revenir d'une minute à l'autre. Allez, je vais vous

montrer où est Harry.

J'avais appris à écouter mon instinct depuis que j'avais été harcelée par un fan quelques années auparavant. Le soir où, en rentrant chez moi, j'avais découvert le jeune homme dans mon lit était resté gravé dans ma mémoire. Je n'étais pas près de l'oublier. À l'époque, j'avais ignoré les frissons qui montaient et descendaient le long de ma colonne vertébrale chaque fois que je le voyais acheter son café à la même heure que moi au petit coffee-shop sur le chemin du bureau. C'était un agent de change, toujours vêtu d'un costume élégant. Il était poli et aimable. Jamais je ne l'aurais cru capable d'une chose pareille. J'avais alors réalisé qu'il ne fallait pas se fier aux apparences, les mauvaises personnes se présentaient sous toutes les formes imaginables.

Consciente que Lenny était sans doute dangereux, je devais néanmoins m'assurer que Harry allait bien. Je devais juste faire attention. Les renforts étaient en route.

— Par ici, dit Lenny, les femmes d'abord.

— Honneur aux aînés, répliquai-je en le laissant passer devant.

Je n'allais certainement pas marcher devant Lenny Evans. Si j'avais écouté les signaux envoyés par mon corps, je serais partie en courant. Mais je ne pouvais pas tant que je n'avais pas retrouvé Harry.

Nous dépassâmes le dernier bâtiment en ruine et nous dirigeâmes vers un vallon moussu, rempli de branches, de racines et d'arbres. La végétation me rappelait vaguement le jardin de souches à ceci près que le vallon était bordé de hauts talus plantés de lauriers en surplomb.

— Encore quelques mètres, dit-il par-dessus son épaule.

Tout en le suivant, je me tenais prête à prendre la fuite. Je tentai de repérer un sentier ou un passage qui me permettrait de m'échapper. J'étais certaine de pouvoir le semer en cas de besoin.

Un ruisseau d'eau fraîche dévalait la pente puis coulait vers la carrière. Les talus étaient composés de blocs et de feuilles d'ardoise et de granit recouverts de mousse et de lichen. Ça sentait l'humidité.

Je m'arrêtai de marcher. Il faisait un froid de canard. Je voyais mon souffle sortir par bouffées irrégulières. Mon cœur tambourinait dans ma poitrine.

— Je pense que nous devrions attendre Guy.

Lenny se tourna vers moi puis désigna un point devant nous. Je distinguai un trou en forme de croissant, tout en longueur, à peine visible au-dessus d'un tas de débris végétaux.

— C'est ici, dit-il. Le boyau d'accès devait déboucher sur un chemin creux près de Little Dipperton mais le toit a dû s'effondrer. Harry a dû se glisser dedans sans réaliser que la pente était abrupte.

J'hésitai.

Soudain, mon talkie-walkie se mit à grésiller, rompant le silence

angoissant. Je le sortis de ma poche.

— Stanford, Stanford, dit une voix. Vous me recevez ? À vous.

Je n'arrivais pas à y croire. C'était Harry. J'étais tellement soulagée.

— Dieu merci ! Tout va bien ?

— Évasion réussie. Donnez-nous votre position, s'il vous plaît. À vous.

— Le commandant et moi sommes tout près. Sauvetage imminent. À vous.

Des parasites m'empêchèrent d'entendre ce que Harry disait.

— Répétez la question, dis-je. À vous.

J'entendais toujours aussi mal mais je parvins à saisir quelques mots : « espion allemand », « piège », et « fuyez ».

À cet instant, j'eus comme un déclic.

Harry n'était pas à la carrière.

Guy ne viendrait pas.

Fleur avait menti.

Ce n'était qu'une ruse élaborée pour m'attirer jusqu'ici.

Lenny fit volte-face et donna un coup sur mon talkie-walkie qui m'échappa des mains. Il se pencha, le ramassa et le lança dans les broussailles.

Je m'élançai vers le talus et tentai d'escalader la pente couverte d'ardoise. Il y avait sûrement un chemin en haut. Mais c'était comme marcher sur du marbre. Je n'arrêtais pas de glisser et chaque branche à laquelle je m'agrippais me restait dans les mains. J'avais réussi à grimper la moitié du talus quand mon pied dérapa. Je dévalai la pente jusqu'en bas, où Lenny m'attendait.

— Quel dommage ! C'est vraiment pas de chance !

Il se dressait au-dessus de moi. Quand je levai les yeux vers lui, je crus que mon cœur allait s'arrêter de battre.

Il braquait un Glock sur moi.

— Je suis désolé, Kat. (Il semblait triste.) Mais je ne peux pas vous laisser tout gâcher. Debout !

J'étais tellement choquée que l'idée qu'il pût faire usage de son pistolet ne m'effleura même pas. Je tentai de contenir la panique qui m'envahissait.

— Vous m'effrayez, dis-je. Quoi que vous ayez fait, ça n'en vaut pas la peine. C'est parce que vous avez été victime d'un chantage ?

— Guy vous l'a dit ?

Il parut surpris.

— Allez à la police, insistai-je.

— Trop tard, ma belle. Le mal est fait.

— Guy se fait du souci pour vous.

— Guy est au courant de tout, lâcha-t-il avec un rire amer. En fait, s'il ne s'en était pas mêlé, rien de tout ça ne serait arrivé.

— Guy ? (J'étais horrifiée.) Guy est impliqué ?

— Ne cède jamais au chantage, papa, dit Lenny en imitant la voix de son



fil. C'est ce qu'il a dit, et je l'ai écouté.

— Vous lui avez avoué.

— Dimanche soir. (Lenny secoua la tête comme s'il n'arrivait toujours pas à le croire lui-même.) Mon fils est malin, il a tout de suite compris que quelque chose ne tournait pas rond.

— Ne faites pas de bêtises, dis-je. Guy vous idolâtre.

— Fenwick me faisait chanter depuis des mois, poursuivit Lenny comme si je n'avais pas parlé. Il ne me restait que deux paiements avant d'être enfin libéré. C'est ce qu'on avait convenu. Puis il a changé d'avis. Il a prétendu qu'il n'avait jamais reçu le dernier versement.

— Le jardin de souches, dis-je soudain. C'est là que vous aviez laissé l'argent ?

— Comment vous savez ? demanda Lenny, stupéfait.

— Parce que Harry et Fleur l'ont trouvé là-bas. Ils l'ont donné à Rupert.

Il laissa échapper un chapelet de jurons. Je savais que je devais le faire parler. Shawn devrait arriver d'une minute à l'autre.

— Et pour une quelconque raison, Rupert l'a gardé. Sans doute pour offrir une récompense à quiconque lui donnerait des informations sur les montres à gousset que vous avez tenté de vendre à la salle des ventes.

— Vous êtes au courant. (Il était surpris.) J'avais besoin de l'argent.

— Où avez-vous trouvé les montres, au fait ?

— Dans le débarras à côté de la cave, chez les voisins. Je les ai remises à leur place à présent. Comment pouvais-je savoir qu'elles avaient été signalées volées ? On dirait que c'était encore un coup du majordome !

Il laissa échapper un petit rire, s'amusant de sa blague.

— Vous voyez ! m'exclamai-je. Personne n'a besoin de savoir. Et pour le reste, c'étaient des accidents.

Lenny secoua la tête.

— Guy dit que les gens comme ça n'arrêtent jamais. Fenwick m'a poursuivi jusque dans le Devon. Il m'a donné un téléphone à carte rechargeable pour être sûr que je répondrais à leurs appels.

— Et pourquoi vous envoyer une écharpe avec un mot : « Avec toi pour toujours et à jamais » ?

— Histoire de faire monter la pression. Ils sont venus chez moi ! Dans mon pub ! Ils ont menacé d'alerter la presse.

— La presse ? Vous voulez dire le *Dipperton Deal* ?

— Ce journaliste...

— C'est *vous* qui avez agressé Nick dans le cimetière dimanche soir ?

— Il m'espionnait, dit Lenny. Il enregistrerait ma conversation avec Lala.

— Il était sur une autre... affaire, il suivait une autre piste. Il se trouve que vous étiez là au même moment.

Pour la première fois, Lenny parut déstabilisé.

— Non, ce n'est pas vrai.

— Vous n'avez pas vu Rupert au cimetière dimanche soir ? demandai-je, incrédule. Vous l'avez forcément vu. Il parlait avec Nick.

Lenny hésita.

— Pourquoi Nick voulait-il me rencontrer au salon de thé de Violet ?

— Il voulait vous prendre en photo pour son journal.

— Non, il a choisi cet endroit parce que c'était là qu'Angus et Lala logeaient. Il voulait voir ma réaction. C'était un piège.

— Lenny, Nick avait laissé sa moto au Hare and Hounds dimanche soir. Le salon de thé de Violet était l'endroit le plus logique pour vous rencontrer.

— Mais ensuite, il a dû me suivre, insista Lenny. Comment vous expliquez ça ? Quand je suis arrivé à Larcombe Cross alors que je montais voir Guy, ce gamin a surgi de nulle part sur sa moto.

— C'était un adepte de la moto tout-terrain. Il prenait un raccourci pour rentrer chez lui.

Le visage de Lenny se décomposa.

— Mon Dieu ! C'était un accident, je le jure. Je voulais juste lui parler. Je voulais qu'il s'arrête. C'était juste un petit coup. Et voilà que je le retrouve au pied du mur, la nuque brisée.

— Et vous avez appelé les secours. C'est pour ça que je vous dis d'aller à la police. C'était juste un terrible accident. Tout comme la noyade d'Angus dans la fosse de la carrière, n'est-ce pas ?

Lenny hésita.

— Oui, ça aussi c'était un accident. Je lui ai dit que c'était le dernier paiement, que je ne lui verserais plus jamais rien, puis j'ai jeté le sac rempli de journaux sur la glace. Je suppose qu'en essayant de le récupérer, il est tombé... Mais je lui avais dit de ne pas s'inquiéter, que je m'occuperais toujours de mon enfant.

— Lala vous a dit que vous étiez le père de son enfant.

Comment avait-il pu se faire avoir aussi facilement ?

— Je me suis habitué à l'idée, dit-il non sans une certaine fierté. Je vais pouvoir profiter de mon rôle de père maintenant que je suis à la retraite.

— Lenny, dis-je. Lala n'était pas enceinte.

Il sourit.

— Bien essayé.

— Vous pouvez demander à Guy. Il était là quand nous l'avons découvert.

Lenny ne dit pas un mot. Il semblait ne pas comprendre ce que je venais de dire.

— Le bébé va naître en juin. Elle m'a dit que c'était un garçon.

— Lenny...

— Elle a calculé toutes les dates, ajouta-t-il. Je me souviens de la nuit où c'est arrivé.

— Elle vous a mené en bateau. Elle portait un faux ventre de grossesse. Guy l'a vu. Elle est montée à la grange. Il l'a jetée dehors et lui a dit de vous laisser tranquille.

Lenny me regardait, perplexe. Quand il abaissa son arme, je sautai sur l'occasion pour tenter de le neutraliser. Me levant d'un bond, je lui envoyai un coup d'épaule dans le ventre avec toute la force dont j'étais capable. Il tomba à terre et lâcha le pistolet. Je bondis et parvins à l'envoyer hors de sa portée d'un coup de pied. Il se releva, m'écartant d'un coup de coude dans le menton. Je laissai échapper un cri de douleur, mais dans mon désespoir, je me jetai sur lui par-derrière, enroulant mes bras autour de son cou pour tenter de le tirer en arrière.

Il me repoussa mais je me jetai à nouveau sur lui alors qu'il se penchait pour ramasser le pistolet. Nos mains s'entrechoquèrent et nous nous approchâmes en chancelant du bord de l'eau. Le coup partit dans un bruit assourdissant, effrayant des oiseaux qui surgirent des arbres dans une cacophonie de cris indignés.

Je tombai à la renverse, me relevai, sautai à nouveau sur lui pour lui arracher le pistolet. Je mordis sa main si fort qu'il finit par lâcher l'arme. Le pistolet décrivit un arc de cercle puis tomba dans l'eau. Furieux, Lenny battait des bras et des jambes. Il m'envoya un coup dans la joue qui me fit perdre l'équilibre.

Ayant atterri par terre, je m'assis pour tenter de reprendre mon souffle. Accroupi au bord de la fosse, il sondait l'eau avec un bâton.

Profitant de ces secondes d'inattention, je me remis debout tant bien que mal et le rejoignis en trois grandes enjambées. Je le poussai violemment. Il tomba dans l'eau et coula. Il refit surface en hurlant de terreur.

— À l'aide ! À l'aide ! Faites-moi sortir de là !

Je scrutai les bords de l'eau à la recherche du pistolet. À ma grande surprise, je le découvris sur un affleurement de terre là où l'eau était peu profonde.

Une toute petite anguille serpentait dans l'eau, puis j'en vis une autre... et encore une autre.

Je regardai le héros suppliant qu'on le sorte de là. Il se débattait dans l'eau, combattant un monstre invisible, et s'éloignait de plus en plus du rivage... Pauvre idiot.

À cet instant, je repensai à sa phobie des serpents. Les anguilles devaient lui inspirer la même peur. Je savais qu'il ne survivrait pas longtemps dans l'eau glacée. Je ne pouvais pas le laisser se noyer. Je n'avais pas d'autre choix que de me mettre à l'eau.

Alors que j'enlevais mon manteau, j'entendis des jappements et des voix qui criaient mon nom.

— Je viens de voir une grosse anguille passer, Lenny, raillai-je maintenant que je savais que les renforts arrivaient. Aussi énorme qu'un python.

— Oh mon Dieu, ayez pitié ! pleurnicha-t-il. S'il vous plaît, s'il vous plaît, aidez-moi.

Shawn, Guy et M. Chips apparurent tout à coup. Shawn, qui portait sa combinaison de plongée, n'hésita pas une seconde. Il plongea dans l'eau et nagea vers Lenny qui bafouillait de terreur.

— Shawn ! criai-je. Fais attention... fais attention s'il te plaît !

Lenny se cramponna à lui. Horrifiée, je les vis disparaître sous l'eau. Ils remontèrent à la surface puis coulèrent à nouveau. Lenny, qui avait passé le bras autour du cou de Shawn, l'entraînait sous l'eau. Ils refirent surface, en toussant et crachotant.

Guy lança une corde mais l'extrémité atterrit trop loin d'eux.

— Fais quelque chose ! hurlai-je. Guy ! Il est en train de le noyer ! Oh mon Dieu !

À cet instant, Shawn rejeta brusquement sa tête en arrière, assommant violemment Lenny qui prit le coup en plein visage. Lenny relâcha son étreinte et se mit à couler mais Shawn le saisit sous les aisselles et le maintint à la surface.

Guy lança à nouveau la corde, Shawn l'attrapa et nous parvînmes à les tirer jusqu'au rivage. Une fois qu'ils eurent atteint la terre ferme, M. Chips se précipita sur Lenny et planta ses crocs dans sa jambe de pantalon trempée. Lenny ne cria pas. Il gisait à terre, brisé. M. Chips finit par se désintéresser de sa victime et s'assit.

— Shawn... (Je réalisai que j'étais au bord des larmes et que j'avais du mal à parler.) J'ai cru que...

— Ça va aller.

Quand il me prit dans ses bras, j'eus l'impression que c'était la chose la plus naturelle du monde. Peu m'importait qu'il fût trempé.

À l'instant où nous interrompîmes notre étreinte, je croisai le regard de Guy. Un éclair de tristesse passa dans ses yeux.

— Papa ne vous causera plus de problèmes à présent, dit-il avant de tourner les talons, nous laissant tous les trois avec un petit chien au bord de l'eau.

Après m'avoir envoyé un texto bref et impersonnel, dans lequel il me demandait un peu de temps pour réfléchir, Guy disparut. Je demandai deux fois de ses nouvelles à Delia. Elle se contenta de répondre qu'il se sentait responsable de la mort d'Angus parce que c'était lui qui avait eu l'idée de bourrer le sac-poubelle noir de journaux et de le jeter à l'eau. D'après Delia, Lenny avait apporté sa touche personnelle en ajoutant des billets de Monopoly.

David semblait avoir lui aussi disparu de la surface de la terre. Pourtant, un beau matin, le jour de l'apéritif organisé par ma mère, le facteur déposa dans la boîte aux lettres une carte de Noël signée David. C'était une photo de famille, très classique. On le voyait poser aux côtés de ses enfants, Sam et Chloe, et de leur adorable petite chienne labrador, Ella, devant un sapin de Noël parfaitement décoré.

J'accueillis ses vœux avec soulagement car notre dernière entrevue s'était mal terminée. Son énigmatique post-scriptum était sans doute censé me rassurer : « Ne t'inquiète pas, tous tes secrets sont bien gardés avec moi. »

— Tu n'en as pas terminé avec lui, Kat, dit ma mère sombrement. Il reviendra, tu verras.

— En tout cas, pas pour les montres à gousset, fis-je remarquer. Elles ont regagné la cave de Peggy, c'est sans doute ce que Seth essayait de dire avant de mourir. Il voulait peut-être prévenir Rupert que Peggy avait les montres.

— En tout cas, le message n'est pas passé. Monsieur le comte ne se doute de rien. Il offre toujours une récompense à quiconque les retrouvera.

— Probablement les mille livres que les enfants ont trouvées dans le jardin de souches. Quelle ironie, tout de même !

Quelqu'un frappa à la porte de la cuisine. Shawn passa la tête dans l'entrebâillement.

Je ne l'avais pas revu depuis plusieurs jours et mon cœur s'emballa. Il portait une cravate atroce, ornée de puddings de Noël marron, qui ressemblaient à s'y méprendre à des bouses de vache.

— Je sais, désolé, dit-il en voyant mon expression.

— Vous n'êtes pas venu m'arrêter au moins ? plaisanta ma mère.

Il sourit.

— Non, pas cette fois.

— Nous avons organisé un petit apéritif. Vous resterez bien ?

— Avec plaisir, merci. J'ai pensé que vous aimeriez toutes les deux savoir que nous avons appréhendé Lala au Peppermint Panda Club à Leeds il y a quelques jours. C'est pour ça que je m'étais absenté. Comme nous lui avons promis une peine plus clémentielle si elle collaborait, elle a accepté de nous aider sur une enquête en cours, un gang de sextorsion qui prend pour cible des haut gradés de l'armée...

— Mon Dieu ! Oui j'ai lu ça dans *Star Stalkers* ! s'exclama ma mère. Que va devenir Lenny à présent ?

— Disons qu'il n'est pas près de prendre le thé avec la reine.

— Et c'est tant mieux, se félicita ma mère.

— Il y a autre chose. (Shawn sortit son iPhone.) J'ai transféré un enregistrement vidéo du téléphone de Nick au mien. Je pense que ça va vous intéresser.

Ma mère et moi nous postâmes derrière lui tandis qu'il appuyait sur la flèche pour lancer la lecture. La vidéo montrait la salle d'exposition où avait eu lieu la journée portes ouvertes. Par-dessus les rires et les bruits de conversations animées, Franck Sinatra chantait *White Christmas*.

Nick avait filmé ma mère en train de donner à Seth un verre de gin – « On m'avait dit que c'était un verre d'eau », dit-elle pour la énième fois –, puis Seth qui en but la moitié avant de le poser sur le rebord de la fenêtre derrière l'armure. Il avait ensuite zoomé sur Angus et Lala qui s'approchaient du faucon. Nous vîmes Lala faire semblant de le toucher, entendîmes les protestations de Harry, regardâmes M. Chips foncer sur Angus et le mordre puis compatîmes quand le couple tomba à la renverse sur le sol dallé.

— Voilà l'extrait que je voulais vous montrer, dit Shawn, regardez bien.

Hors champ, nous entendîmes une voix crier : « Je suis là. Restez où vous êtes ! La situation est sous contrôle ! »

Nick avait fait pivoter son téléphone pour montrer Lenny en train de brandir un parapluie dans l'encadrement de la porte. Il avait zoomé sur le visage de Lenny dont l'expression passait du choc à la terreur.

Nick avait ensuite filmé Lala, envoyant un baiser à Lenny puis tapotant son ventre arrondi. Hors champ, nous entendîmes ma mère crier : « Seth ! Écarte-toi ! Vite ! » puis l'armure s'écraser au sol dans un bruit sinistre.

Ma mère et moi nous regardâmes, abasourdis.

— Je le savais ! m'exclamai-je. Je savais que c'était lui.

— C'était donc bien la faute de Lenny ! dit ma mère. Il a renversé l'armure.

— Il ne l'a pas fait exprès, mais quand même... (Shawn remit son

téléphone dans la poche de son trench-coat.) Ce n'est pas tout. Nick avait enregistré une conversation au cimetière entre monsieur le comte et Douglas Jones. Il se trouve que c'est le grand-oncle de Nick. La mère de Nick, Anne, est la nièce de Douglas.

— Ah, un membre du clan Jones ! Je dois noter tout ça pour mon arbre généalogique du bas de l'échelle.

Ma mère sortit précipitamment un Post-it et joignit le geste à la parole.

— Douglas Jones exigeait mille livres en échange de son silence à propos d'un cambriolage qui a eu lieu au manoir il y a trente ans, dit Shawn l'air sombre. Il a sous-entendu qu'il s'agissait d'un coup monté par quelqu'un de la maison.

— Un coup monté par quelqu'un de la maison ? répéta ma mère en évitant soigneusement mon regard. Quelle idée saugrenue ! Cet homme doit être fou.

— Mon père était en charge de l'enquête à l'époque et je peux vous assurer qu'il n'aurait jamais couvert un tel méfait, dit Shawn.

— Lala avait dû donner rendez-vous à Lenny au cimetière à la même heure environ, dit ma mère. Lala et Lenny, on dirait un duo de chanteurs des années 1970 !

— Lenny pensait que Nick avait enregistré sa conversation, expliquai-je. Qu'en est-il des traces de peinture noire trouvées sur le garde-boue de la Suzuki ?

— Elles correspondent à la BMW décapotable du commandant. Nous avons pu récupérer les enregistrements des caméras de vidéosurveillance de la gare de Totnes. On reconnaît parfaitement le Freelander de ton petit ami en train de remorquer la voiture de location lundi soir, puis la laissant sur le parking.

J'eus un pincement au cœur.

— Vous avez pu identifier la personne au volant du Freelander ?

*S'il vous plaît, faites que ça ne soit pas Guy.*

— Oui, c'était le commandant Evans. Nous n'avons aucune raison de soupçonner ton petit ami d'être impliqué, il s'est contenté de taire des informations capitales à la police.

— En fait, s'immisça ma mère, Guy n'est pas son petit ami, en tout cas plus maintenant.

— Maman ! m'exclamai-je, honteuse, d'autant que je n'en avais pas encore informé le principal intéressé.

— C'est bon à savoir, marmonna Shawn en rougissant.

— Vous savez si Lenny avait un permis de port d'arme ? demanda soudain ma mère. Il a attiré Katherine dans un piège, l'a fait venir à la carrière avec cette terrible histoire sur ce pauvre monsieur Harry.

— Je ne pense pas qu'il se serait servi de son pistolet, dis-je. Il voulait me

faire entrer de force dans ce boyau d'accès et...

Je fus incapable de terminer ma phrase. Si Lenny était parvenu à ses fins, je serais morte dans ce tunnel, j'en étais persuadée.

— Beaucoup de militaires à la retraite gardent leur arme, dit Shawn. Donc oui, il avait un permis. Pour attirer Kat jusqu'à la carrière, il avait donné un billet de cinq livres à Fleur afin qu'elle raconte ce mensonge. À vrai dire, si Fleur n'avait pas été là, Harry serait toujours enfermé dans le garde-manger.

— Ah, le fameux garde-manger ! dit ma mère. Je le connais bien.

— Qu'est-ce qui a pu convaincre Harry d'entrer là-dedans ? demandai-je.

— Apparemment, le commandant lui avait dit que c'était l'endroit parfait pour tenir une réunion secrète, expliqua Shawn. Fleur, prise de remords, a fini par tout avouer. Elle doit être en route pour la Chine à l'heure qu'il est. Monsieur le comte a estimé qu'il valait mieux qu'elle retourne auprès de sa famille. Elle ne reviendra pas à Little Dipperton.

— Vous voilà ! (Delia entra dans la cuisine, tout sourire.) Joyeux Noël !

Elle portait la même petite robe noire de chez Marks & Spencer que ma mère.

Ma mère montra le comptoir de la cuisine où étaient disposées des bouteilles de gin, de vin et de bière.

— Sers-toi. Le vin chaud est dans la casserole sur le plan de cuisson. Les glaçons dans le seau, et les tranches de citron quelque part par là.

— Ah, j'adore Noël, pas vous ? dit Delia, rayonnante. Oh, mais il y a aussi de petites choses à grignoter, miam !

Son humeur joyeuse me dérouta. Son mari avait été arrêté pour deux homicides involontaires et une tentative de meurtre et elle se comportait comme si elle venait de gagner au loto. À cet instant, je remarquai qu'elle portait un magnifique collier en cristal avec des boucles d'oreilles assorties.

— Où avez-vous trouvé les bijoux de votre grand-mère ? Ils sont magnifiques, dis-je.

— Ils étaient cachés derrière un coussin sur le canapé. J'ignore comment ils ont atterri ici. C'est marrant quand même. J'étais plus affectée par leur disparition que par la perte de mon mari ! (Elle rit.) Je vais aller chercher Peggy. J'ai garé son fauteuil roulant dans l'allée.

— Ma grand-mère est dehors ! s'exclama Shawn. Elle doit être frigorifiée.

— C'est une belle journée ! Nous sommes venues à pied, enfin moi, je marchais et elle m'a laissée la pousser.

— Je vais aller la chercher, dit Shawn en sortant de la cuisine.

Je regardai ma mère en haussant un sourcil interrogateur.

— Le collier et les boucles d'oreilles ? articulai-je en silence.

Pendant que Delia se préparait un gin tonic, ma mère murmura :

— Alfred connaissait quelqu'un qui connaissait quelqu'un... Il peut être



très utile quand il s'agit de retrouver des objets disparus.

Quelques instants plus tard, Shawn revint avec Peggy dans son fauteuil roulant. Ma mère lui tendit tout de suite un verre.

— Je te dois des excuses, Iris, dit Peggy. Je ne savais pas que Seth buvait en douce depuis des années.

— Je ne lui ai rien dit, je le jure, fit Delia.

— Elle n'a rien dit, confirma Peggy. Quand j'ai appris que j'allais peut-être perdre ma maison...

— Plus maintenant, protesta Delia.

Peggy leva la main pour la faire taire.

— Laisse-moi raconter l'histoire ! Lundi après-midi, j'ai pris le bus pour Little Dipperton et je suis rentrée à pied à la maison. Quand madame la comtesse m'a dit que Delia était en train d'échanger les maisons sans même attendre mon retour, ça m'a beaucoup contrariée ! L'imaginer en train de *toucher mes affaires*, de les *déplacer*...

— Tout a retrouvé sa place à présent, Peggy, dit Delia.

Peggy se renfrogna.

— C'est là que j'ai découvert que la porte de la cave avait été forcée. Seth la gardait toujours fermée à clé. Il disait que l'escalier était dangereux. Quand j'ai vu ce qu'il y avait en bas, je n'en suis pas revenue.

— C'est là que tu as compris que Seth n'avait jamais cessé de boire, déclara ma mère.

Un voile de tristesse passa sur les traits de Peggy.

— J'ai l'impression que mon mariage reposait sur un mensonge.

— Ne m'en parle pas, dit Delia, l'air sombre. Le mien aussi.

— Mais tu étais heureuse en ménage, insista ma mère. Seth était un homme bien.

— Qu'est-ce que tu sous-entends ? Que ce n'était pas le cas de Lenny ? voulut savoir Delia.

— Je pense que vous devriez toutes les deux vous souvenir des années heureuses que vous avez passées avec vos maris, dit ma mère avec diplomatie. Être aimée, c'est merveilleux, peu importe comment ça se termine ! Et reconnaissez que Seth et Lenny voulaient simplement vous protéger.

Je la regardai avec surprise et je compris qu'au fond, elle parlait d'elle, expliquant sans doute un peu pourquoi elle n'avait jamais confié à mon père tous ses secrets.

— En tout cas, laisse-moi te dire que ton Lenny n'était pas un héros, ajouta Peggy. J'ai tout vu. Ce pauvre monsieur Angus est tombé à l'eau et il n'a rien fait pour le sauver. Rien du tout. Il l'a juste regardé se noyer.

Delia se hérissa.

— Il n'aime pas les serpents, dit-elle. Et toi non plus, tu n'as rien fait pour

venir en aide à Angus.

— J'étais terrifiée. J'étais allée à la carrière pour réfléchir à mon mariage et soudain, il y a ce *fou*...

— Ah, c'est donc là qu'il y a la petite fête, dit Rupert sur le pas de la porte. Vous avez de la place pour deux personnes de plus ?

Il entra avec Harry qui portait une boîte avec des restes de papier cadeau. À ma grande surprise, Harry ne portait pas son accoutrement de Biggles habituel mais un jean et un sweat-shirt de Noël vert sombre avec un rouge-gorge sur le devant.

— Vous ne devinerez jamais ce que je viens de recevoir ! s'enthousiasma-t-il. Regardez !

Le carton contenait la collection complète des premières éditions de Biggles.

Ma mère et moi échangeâmes un regard horrifié.

— Dylan ? articula-t-elle en silence.

— Quand est-ce arrivé ? demandai-je nerveusement.

— Un coursier l'a apporté exprès de Londres, dit Rupert. Je suis sûr que vous en savez plus sur ce colis que nous. Très gentil.

— Et il y avait un mot avec, dit Harry tout content, en me tendant la carte.

*Au chef d'escadrille, James Bigglesworth, avec les remerciements du gouvernement britannique. Grâce à vous, les Allemands n'ont jamais pu s'approcher de nos plages.*

— Je l'ai laissé ouvrir son cadeau de Noël un peu en avance, expliqua Rupert comme pour s'excuser. Dans l'espoir qu'il me pardonne d'avoir renvoyé Fleur chez elle.

— À vrai dire, elle était franchement ingérable, dit Harry avec regret. J'espère que toutes les filles ne sont pas comme elle.

Tout le monde se mit à rire.

— Harry a quelque chose à vous dire.

Harry prit une profonde inspiration.

— J'annonce qu'à compter de ce jour, je prends ma retraite. Je quitte la RAF.

— Oh, monsieur Harry, pleurnicha Peggy. C'est fini Biggles ?

Rupert montra la boîte contenant les livres.

— Une fin à la hauteur d'une brillante carrière. Dis-leur ce que tu vas faire à la place.

— Père m'a inscrit dans la 3<sup>e</sup> troupe de scouts marins de Totnes, annonça Harry, tout excité. On devra porter un uniforme et il y a plein d'activités. On va apprendre à faire du surf, à descendre en rappel, à faire du parapente et du kayak. Et aussi on va *camper* ! Ça va être trop bien !

— Félicitations, dis-je. (Harry grandissait.) Ils ont de la chance de t'avoir.

— Tu vas bien t’amuser Harry ! dit Shawn. J’ai gravi tous les échelons au sein de la hiérarchie scout.

— Et moi, j’aurais tellement aimé en faire partie, dit Rupert en ébouriffant les cheveux de Harry. Mon père n’a jamais voulu.

— Il faut absolument fêter la bonne nouvelle, lança ma mère. Un verre de Gin Honeychurch, monsieur le comte ?

— Nous en aurons certainement besoin pour la tâche qui nous attend, dit Rupert. Je cherche un volontaire pour remettre le couvercle sur le sarcophage et remonter le faucon au grenier.

— Je m’en charge, proposa Shawn.

— Non, je vais le faire, dit Guy qui apparut soudain sur le pas de la porte.

— Quelle bonne surprise ! s’exclama Delia.

— Non, vraiment, je m’en occupe, insista Shawn d’une voix tendue.

— Je ne crois pas à cette prétendue malédiction. C’est de la superstition ! décréta Guy.

— Moi, j’y crois et je suis prêt à prendre le risque, répliqua Shawn.

— Oh pour l’amour du ciel ! Vous n’avez qu’à prendre un côté chacun ! s’exclama ma mère.

Après avoir frappé un coup bref à la porte, Alfred passa la tête par l’entrebâillement.

— On se croirait à Piccadilly Circus aujourd’hui, marmonna ma mère. Entre donc, Alfred.

— Juste pour vous dire que j’ai remonté le faucon au grenier, monsieur le comte, annonça-t-il.

Tout le monde poussa un soupir de soulagement. Guy s’avança et murmura à mon oreille.

— Kat, je peux te dire un mot en privé ? C’est important.

Mon estomac se noua. Quoi qu’il se fût passé ou non entre Shawn et moi, je savais que je devais dire à Guy qu’il était préférable que nous restions amis.

Nous sortîmes dans l’entrée et il ferma la porte de la cuisine pour éviter qu’on nous entende.

— Je voulais te parler en tête à tête et m’excuser. J’ai mal géré la situation, dit-il calmement. Avec mon père... et tout le reste.

— Tu n’as pas à t’excuser, Guy.

— La lampe torche que tu as vue sous le canapé, oui... C’était bien celle de mon père. Quand je t’ai raccompagnée jusqu’à ta voiture dimanche soir, mon père m’avait déjà avoué qu’on le faisait chanter. Il m’a dit qu’il était persuadé que Nick avait surpris sa conversation avec Lala dans le cimetière et qu’elle était enceinte. Lorsque nous avons retrouvé Nick inconscient... j’ai eu le pressentiment que mon père n’y était pas pour rien.

— Pendant que j’étais allée appeler l’ambulance, tu as trouvé la lampe

torche de Lenny et tu l'as cachée, dis-je, contrariée. Encore une fois, tu m'as menti.

Il haussa les épaules.

— Je suis désolé. Qu'est-ce que tu veux que je dise d'autre ?

— En tout cas, j'apprécie que tu m'en parles maintenant. (Je pris une profonde inspiration.) Guy, je veux être honnête avec toi moi aussi...

— Je sais déjà ce que tu vas dire. Shawn a de la chance, même si ses goûts en matière de cravates sont très discutables...

— Ça n'a rien à voir avec Shawn.

— Vraiment ? Quand il a plongé dans l'eau pour aller sauver mon père, j'ai vu ton visage. À cet instant, j'ai su que ton cœur appartenait à un autre. (Il m'adressa un sourire penaud.) Désolé. On aurait dit une phrase sortie du dernier roman de Krystalle Storm.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— C'est le jour des révélations, dit-il en souriant. Ma mère adore et j'emprunte ses livres. Tu devrais les lire. (Il me tendit la main et je la pris.) Amis ?

— Oui, dis-je, amis.

Une fois Guy parti, Shawn me rejoignit dans le vestibule avec deux verres en cristal givrés et des bâtonnets mélangeurs en forme de sapin.

— Un petit gin tonic ?

Je hochai la tête.

— J'ai cru que tu ne me le proposerais jamais.

— À l'avenir ! dit-il en levant son verre et en me regardant droit dans les yeux.

Je souris.

— Oui trinquons à l'avenir !

# Sommaire

1. [1](#)
2. [2](#)
3. [3](#)
4. [4](#)
5. [5](#)
6. [6](#)
7. [7](#)
8. [8](#)
9. [9](#)
10. [10](#)
11. [11](#)
12. [12](#)
13. [13](#)
14. [14](#)
15. [15](#)
16. [16](#)
17. [17](#)
18. [18](#)
19. [19](#)
20. [20](#)
21. [21](#)
22. [22](#)
23. [23](#)
24. [24](#)
25. [25](#)
26. [26](#)
27. [27](#)
28. [28](#)
29. [29](#)
30. [30](#)
31. [31](#)
32. [32](#)

# Landmarks

1. [Cover](#)